This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lindlibar

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

56.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME I.

STANFORD LIBRARY

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1822.

H:

301987

STANFORD LIBRARY

LE SORCIER,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE PHILIDOR,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 2 janvier 1764.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

La notice sur Poinsinet, se trouvant dans le tome XII des comédies en prose du premier Répertoire, nous ne parlerons ici de cet auteur, que sous le rapport de ses productions du genre de l'opéra.

Tourmenté de la rage d'écrire, il débuta dans la carrière du théâtre, à l'âge de dix-huit ans, par *Totinet*, parodie de *Titon et l'Aurore*, jouée à l'Opéra-Comique en 1753. Il donna successivement à ce théâtre, l'*Heureux Accord*, 1754; le *Faux Dervis*, 1757; *Gilles, garçon peintre*, parodie du *Peintre amoureux de son modèle*, 1758; l'*Ecosseuse*, parodie de *l'Ecossaise*, 1760 (Anseaume eut part à cette dernière pièce.)

Poinsinet a donné au théâtre Italien *le Petit Philosophe*, comédie en un acte et en vers, représentée le 14 juillet 1760; *Sancho-Pança*, opéra en un acte, 1762; *le Sorcier*, 1764. C'est la seule pièce que nous ayons admise

dans ce recueil); *Tom-Jones*, opéra, 1765; *la Réconciliation villageoise*, 1765.

On a de lui deux grands opéras : *Théonis*, 1767, et *Ernelinde*, 1767.

Nous ne parlerons pas non plus de quelques parades ou pièces de société, ni de *la Mort d'Adam*, tragédie traduite de l'allemand, 1762, ni d'autres opuscules étrangers au théâtre.

PERSONNAGES.

JULIEN.
BLAISE.
BASTIEN.
AGATHE.
SIMONE.
JUSTINE.
PAYSANS ET PAYSANNES.

LE SORCIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté une avenue d'arbres, et de l'autre un village; on aperçoit au milieu un ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. Sur le devant est la maison de madame Simone, vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espèce de bercéau: on voit sous cet arbre une table qui sert à différens usages.

SCÈNE I.

AGATHE, BLAISE.

(Agathe, à la gauche du théâtre, est auprès d'une table, sur laquelle il y a du linge, tel que des mouchoirs, des serviettes, qu'elle s'occupe à repasser; on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses, sur laquelle il y a aussi du linge suspendu; à sa droite, à terre, un fourneau où les fers chauffent, et à côté un petit soufflet.)

AGATHE, en repassant.

De ce linge que je repasse,
Chaque pli disparaît soudain;

De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude et le chagrin...

(Elle met un fer au feu, prend le soufflet et souffle.)

Ce feu, qu'en soufflant j'allume,
Est l'image de mon cœur:
L'amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(Elle se remet à repasser.)

DUO.

BLAISE, l'aperçoit et arrive doucement.

La voilà... marchons doucement,
Elle est seulette.

AGATHE, continue à repasser sans voir Blaise.

Toi, que je regrette;
Cher Julien... cher amant!

BLAISE, toujours à part.

Sur sa bouche jolie,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser!

AGATHE, en reprenant un nouveau fer.

Voulais-tu m'abuser?

BLAISE, en tournant son chapeau.

Bonjour, ma bonne amie.

AGATHE, à part.

C'est Blaise... ah! qu'il m'ennuie!

BLAISE, s'approche pour la caresser.

Ma bonne amie...

AGATHE, en repassant le repousse du coude.

Que voulez-vous oser?

BLAISE, gaiment, en remettant son chapeau.

C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

AGATHE.

Finissez, je vous en prie.

AGATHE. BLAISE.

Ne vous y jouez pas. Tu me l'accorderas.

BLAISE.

C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATHE, en repassant, et sans le regarder.

Nous ne le sommes pas.

BLAISE, la presse de plus en plus.

Filletta
Jeuriette
S'apaise en pareil cas.

AGATHE, se fâche, et lui oppose un fer qu'elle vient de prendre au feu.

Ne vous y jouez pas.
Le fer est chaud... gare au visage.

BLAISE.

Quoi! tu fais la sauvage!

BLAISE, la presse. AGATHE, lui présente le fer.

Tu me l'accorderas. Ne vous y jouez pas.

AGATHE, se remettant à l'ouvrage.

Je vous le répète encore, Monsieur Blaise, vos façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE, avec humeur.

Vraiment ! je sais bien que vous ne m'aimez pas.

AGATHE, d'un air défâché et travaillant toujours.

Vous avez deviné cela sans être sorcier.

BLAISE.

Oh ! le sorcier ! je sais ben itou que vous attendais celui dont on parle tant dans le village, et que, si vous en étiais la maîtresse, vous l'auriais déjà été consulter plus de dix fois pour avoir des nouvelles de Julien. C'est celui-là qui vous tiant au cœur ; mais attendu qu'il est peut-être mort...

AGATHE, vivement.

Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne, autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du monde, je n'ons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

AGATHE, piquée.

Vous seriez tous bien étonnés s'il revenait.

BLAISE.

C'est vrai, j'ons plus d'une raison pour ne m'en pas soucier.

AGATHE.

Je le crois ; j'ai entendu parler d'un certain dépôt.

BLAISE, vivement.

Ça n'est pas vrai. (*A part.*) Tenons farme. (*Haut.*) Je n'ons rien à lui; qu'il revienne s'il veut. Il reviendrait trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtisiont, votre mère m'a choisi elle-même, et ça fait ben voir qu'elle est connaisseuse, oui.

AGATHE.

Puisqu'elle s'y connaît, et vous trouve si aimable, que ne vous épouse-t-elle aussi elle-même ?

BLAISE.

Oui-dà, vous le prenez sur ce ton? Oh! je m'en vais un peu l'y conter ma chance; elle sait bian le procès que les procureurs nous entretenont depuis dix ans; si je ne vous épousons pas, je m'en moque; je plaiderons tant que j'y serons ruinés l'un ou l'autre. Mais la v'là qui viant tout à point. Acoutez un peu, dame Simone.

SCÈNE II.

BLAISE, SIMONE, AGATHE, qui se remet à son linge.

SIMONE, gaîment.

Bonjour, Monsieur Blaise. Eh bien! quoi? qu'est-ce qu'il y a, notre gendre ?

BLAISE, en la saluant.

Oh! rain : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre fille ne veut pas de moi.

SIMONE, tantôt grondant sa fille, tantôt caressant Blaise.

Alle ne veut pas de vous... Trédame.... si j'en étions çartaine... Mais ça ne se peut pas, Monsieur Blaise, ma fille est trop bian élevée, trop obéissante.... Si je l'entendions remuer le bout des lèvres.... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est une enfant, ça ne sait pas ce qui lui convient... Et ce n'est pas ma faute; depuis trois ans que son pauvre père est défunt; on sait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une dame, et l'y bailler de bons principes ; mais on a beau faire.... Allons, petite fille, laissez-là votre linge, et demandez excuse à Monsieur Blaise.

AGATHE.

Moi, ma mère, que je lui demande excuse, tandis que c'est lui qui voudrait....

SIMONE.

Comment, il voudrait!... En v'là bien d'une autre : mais il fait bien, il a droit de vouloir, il sera votre mari, et les maris sont les maîtres. Oh! vraiment, vraiment ; vous ne connaissez pas le mariage : il y a bien d'autres volontés qu'il faudra vous accoutumer à faire... Mais voyons donc ce qu'il voudrait... qui vous rend si maussade ?

AGATHE, d'un air fâché.

Il voudrait m'embrasser de force.

SIMONE.

De force!... Ah! ça n'est pas bien, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne, c'est sa faute. Au point où que j'en sommes, ces petites familiarités-là devraient bian nous êtres parmises; mais elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra ben qu'il en sorte.

AGATHE, en repassant, et comme à part.

Non, jamais.

SIMONE.

Plaît-il?

AGATHE, en repassant, à demi-voix, avec humeur.

En tous cas, ce ne serait pas Monsieur Blaise....

BLAISE.

Vous l'entendez. Elle veut épouser queuque seigneur, un magister, un bailli, pour faire la madame. Mais apprenez, Mademoiselle, que chacun vaut son prix. J'estimons autant notre profession que leur science, et Blaise le vigneron ne se donnerait pas pour tous les

procureurs du baillage. Fi donc, toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine; mais nous, je ne travaillons jamais que pour la santé et le plaisir.

ARIETTE.

Grâce à nos soins quand la vendange est bonne,
De tous côtés on accourt pour nous voir.
On entend gémir le pressoir,
Le vin dans la cuve bouillonne,
Il fait éclater les cerceaux;
Mais morguienne, à coups de marteaux,
Je vous l'enchaînons dans la tonne,
Dont j'allons parer nos caveaux.

Partout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foison.
Chacun rit, s'anime et s'éveille,
Et chante, en vidant sa bouteille,
Et le vin et le vigneron.

Grâce à nos soins, etc.

(Pendant cette ariette, Agathe est toujours occupée à son ouvrage, et Simone applaudit à Blaise par ses gestes.)

SIMONE.

Et v'là ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne! vous en souvient-il, compère Blaise?

ARIETTE.

A la vendange dernière
Il fallait me voir danser,
Recommencer
Sans me lasser.
J'engageais d'la bonne manière
Les garçons à se trémousser.
Toujours en cadence,
Par ici, compère, et par là,
Et trallallire, et trallalla,
Et vive la danse.
Dans un coin, d'un air boudeur
Ma fille cachait son humeur.
Va, mon enfant, j'aurai beau faire,
Tu ne vaudras jamais ta mère.
Mais moi, compère Blaise, mais moi!

A la vendange dernière, etc.

(A la reprise, elle prend Blaise et le fait danser.)

BLAISE, continuant de danser, quoique Simone l'ait quitté.

Courage, dame Simone, courage.

SIMONE, le caressant.

Allez, mon petit compère, ne vous inquiétez pas, vous serez mon gendre, je vous baillerai ma fille ; vous avez ma parole, ça suffit : je m'en vas un peu lui parler sérieusement.... Courez, de votre côté, trouver le tabellion; vous savez de d'quoi je sommes convenus.

BLAISE.

Oui, j'ons déja prévenu le notaire, tout sera prêt pour ce soir ; mais j'y repasserons encore. Sans adieu, dame Simone : bonjour, mademoiselle Agathe.

SIMONE, d'un air gracieux.

Votre servante, monsieur Blaise.

(Blaise sort.)

SCÈNE III.

SIMONE, AGATHE.

AGATHE, quittant vivement son ouvrage.

Ma mère, de grâce écoutez-moi.

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien ?

AGATHE.

Hélas ! oui.

SIMONE.

Et moi, je prétends que vous n'y pensiais plus.

AGATHE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATHE, vivement.

Est-ce que je suis la maîtresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir à penser sans cesse ? (*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain, vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Non, non, ma mère,
Non, n'espérez pas que mon cœur
Puisse éteindre une ardeur
Si vive, si sincère :
Non, non, ma mère,
Ne m'ordonnez pas mon malheur.
En partant, il me dit : Agathe,
Je te vais quitter malgré moi :
Julien ne vivra que pour toi.
Et l'on veut que je sois ingrate !
Ne m'en imposez pas la loi.

Non, non, ma mère, etc.

SIMONE.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un joli garçon ; mais tu sais qu'il s'est fait soldat.

AGATHE.

Mais mon père ne l'avait-il pas été ?

SIMONE.

C'est bien différent ; il ne l'était plus quand je l'ons épousé, et j'avais des preuves qu'il m'aimait.

AGATHE.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'aime.

SIMONE.

Oui-dà, un garçon qui est au bout du monde ? Comme ça raisonne ! Comment veux-tu, ma pauvre enfant, que les hommes nou soyont ont fidèles, quand ils sont loin de nous ; c'est tout ce qu'ils pouvont faire quand je ne les pardons pas de vue.

AGATHE.

Oh ! je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et quand je devrais aller toute seule au village prochain, pour y consulter ce fameux sorcier qui sait tout.....

SIMONE.

Oui ! il t'en dira de belles ! ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais tant y a qu'il n'y a ni sorcier, ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit : Aime Julien, ma fille, tu l'as fait, et c'était raisonnable, parce que j'en avions la fantaisie. A présent, je voulons que tu l'oublies, et il faut nous obéir de d'même. Julien est parti, ni ne vient, ni ne baille de ses nouvelles : c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans ? Si tu le crois, tu te trompes ; v'là le compère Blaise qui se présente. C'est un garçon sage, riche.....

AGATHE.

Oui, du bien d'autrui.

SIMONE.

Eh ! que nennin ; du sien propre. Il est un peu simple, un peu crédule ; c'est ce qu'il faut pour faire un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de tarminer en *baillant* notre signature et la sienne, et j'entendons que drès ce soir tout ce tracas-là finisse.

AGATHE.

Que je suis malheureuse ! Mais, ma mère, songez donc que je n'aime point du tout ce monsieur Blaise.

SIMONE.

Tant mieux pour toi, vraiment ; t'en auras moins de tintoin ; va, va, ma fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne, la plûpart du tems, quand on s'épouse, on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien, drès que les finances se convenont, on s'arrange, le mariage se tarmine, et l'amitié viant quand alle peut : c'est la belle magnère.

SCÈNE IV.

SIMONE, JUSTINE, AGATHE.

JUSTINE, accourt en sautant.

Ma marraine, ma marraine...

SIMONE, d'un ton grondeur.

Eh bien ! que voulez-vous, petite fille ?

JUSTINE.

V'là monsieur Blaise qui se promène avec le tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agathe.

SIMONE.

Sans doute.

JUSTINE, d'un ton naïf.

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre fille, donnez-m'en donc un aussi, ma bonne petite marraine.

SIMONE.

En voici bien d'une autre ! Comment, vous avez envie d'être mariée ?

JUSTINE, riant.

Vraiment oui, tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

SIMONE.

Et à qui voulez-vous l'être ?

JUSTINE.

Mais.... à qui vous voudrez ; moi, cela m'est égal.

AGATHE, vivement,

Eh bien ! ma mère : Justine est beaucoup plus aimable que moi ; que ne la donnez-vous à monsieur Blaise ?

SIMONE, à sa fille.

Taisez-vous.

JUSTINE, d'un air en-dessous.

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

AGATHE, vivement.

Je vous le cède de tout mon cœur.

JUSTINE, baisse les yeux et joue avec son tablier.

Ce n'est pas de celui-là que je me soucirais d'être la femme.

SIMONE, durement.

Vous en aimez donc un autre ?

JUSTINE, intimidée.

Je ne sais pas.

SIMONE, ferme.

Parlez, parlez.

JUSTINE, reculant.

Mais non, ma marraine, je trouve seule-

ment bien jolis les bouquets que Bastien me donne.

SIMONE, à part.

Qu'entends-je ? La petite masque ! un garçon que je me réservais ! (*Haut*) Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Bastien ! c'est bon à savoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je serais seulement plus contente de l'épouser qu'un autre... Si j'ai du plaisir à voir Bastien, ce n'est pas ma faute... et puis, n'est-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.
Les mamans, les papas,
Chacun la guette,
Tout l'inquiète ;
Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.
C'est une gêne, un martyre.
Danses, chansons, petits jeux,
Regards, sourire,
Tout pour elle est un crime affreux.

Jeune fillette, etc.

(Pendant cette ariette, Agathe resserre son linge, ses fers, et met le tout sur la table.)

Mais quand on est femme, oh! cela est bien différent.

SIMONE.

Oh! vraiment, vraiment, v'là de belles raisons que vous me baillez-là. (*A part.*) J'aurons l'œil que Bastien et elle ne se trouviont plus ensemble. (*Haut.*) Vous ne savez donc pas que vous dépendez de votre frère Julien, que nous ignorons s'il vit encore, et que vous ne pouvez prendre aucun engagement sans son aveu ?

JUSTINE.

Mais monsieur Blaise dit partout que Julien ne reviendra plus.

AGATHE, vivement, tout en pliant son linge.

Monsieur Blaise ne sait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serais aise de revoir mon frère! je l'aime de tout mon cœur; il m'aime bien aussi, et peut-être ne s'opposerait-il pas si fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez, vous n'en seriez pas si curieuse, si vous saviez comme moi ce qui en est.

AGATHE, vivement.

Mais si cela est si fâcheux, pourquoi voulez-vous...

SIMONE.

Paix... Il y a bien de la différence.

(Elle les prend toutes deux par la main.)

ARIETTE.

Mes chers enfans, laissez-moi faire.
Je suis de bonne foi :
Je vous chéris en mère.
Laissez-moi faire,
Dans cette affaire
Ne vous fiez qu'à moi.
(Elle les conduit chacune à un côté du théatre.)
(A Justine.)
Va, le mariage
Est un esclavage,
Où l'on n'éprouve que rigueurs.
(A Agathe.)
Dans le mariage,
Une femme sage
Ne trouve jamais que douceurs.
(A Justine.)
Il n'a que des rigueurs.
(A Agathe.)
Il n'a que des douceurs.
(A Justine.)
Les travaux, les soins, la misère :
Tiens, tout cela me fait frémir.
(A Agathe.)
Un mari qui cherche à nous plaire,
Qui ne vit que pour nous chérir.

(A Justine.
Toujours de la gêne.
(A Agathe.)
Jamais nulle peine.
(A Justine.)
Un mari jaloux.
(A Agathe.)
Un fidèle époux.
(Elle les rassemble, et reprend l'ariette.)

Mes chers enfans, laissez-moi faire, etc.

Blaise est ton fait... (*A Justine.*) Vous perdez votre tems, petite fille, de songer à Bastien ; on m'a bien averti qu'il en aimait une autre.

(Ici on aperçoit Bastien.)

SCÈNE V.

JUSTINE, SIMONE, BASTIEN, AGATHE.

BASTIEN, qui a entendu les dernières paroles de Simone, accourt.

Oh ! pour cela non, dame Simone, je n'ai de ma vie aimé que Justine.

JUSTINE, d'un ton très-malin.

On vous a mal averti, ma marraine.

SIMONE.

Taisez-vous, petite sotte. (*A part.*) Que

vient faire ici cet étourdi ? Tâchons de les séparer. (*Haut*) Allons, resserrez tout cela, ma fille, et rentrez vite. Vous savez bien que monsieur Blaise et le notaire ne sont pas faits pour vous attendre. (*A Justine.*) Et vous aussi, marchez devant moi. Oh ! vraiment, vraiment, je ne vous laisserai plus causer avec les garçons... (*Elle fait marcher ses deux filles devant elle : Justine et Bastien se saluent des yeux : Simone revient tout de suite et caresse Bastien.*) Adieu, mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte, un joli homme comme vous de s'amuser avec des enfans ? Allez, je vous réserve quelque chose de bien meilleur. Adieu, mon petit Bastien, adieu, mon ami. (Il sort.)

SCÈNE VI.

BASTIEN, seul, et tout étonné des caresses de Simone.

Que veut dire cette folle avec ses caresses ? Elle emmène Justine. En vain son frère me l'avait promise en mariage : de la façon dont s'y prend dame Simone, je suis bien tenté de croire qu'elle a sur moi des vues pour elle-même... Si Julien pouvait revenir, son retour ferait mon bonheur ; il m'accorderait Justine, il m'aiderait à obtenir le tendre aveu qu'elle s'obstine à me refuser

ROMANCE.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour et l'espoir :
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul désir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour Justine,
Que ma main badine
Dans son sein a mis,
Sur sa bouche encore enfantine,
Le plus doux baiser fut le prix.

Aujourd'hui, la friponne oublie
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir,
Et je n'oublirai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

SCÈNE VII.

JULIEN, en habit de voyage, BASTIEN.

JULIEN.

A la fin, m'y voici.

BASTIEN, à part.

Qu'entends-je ?... Qui peut conduire ici ce voyageur ?... Mais quels traits !...

JULIEN, sans voir Bastien.

Je me sens renaître ; ma foi, on a raison de dire qu'il fait bon reprendre son air natal. La chaumière où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un palais.

BASTIEN, à part.

Si j'en crois mon cœur...

JULIEN, regardant Bastien.

Que vois-je ?... Mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, vivement.

C'est lui.

JULIEN, vivement.

C'est lui.

ENSEMBLE.

C'est lui-même.

JULIEN, l'embrasse.

Mon cher Bastien!

BASTIEN, l'embrasse.

Mon cher Julien!... quoi!... c'est toi que je revois; que j'embrasse; toi dont j'attends tout mon bonheur! Comment te portes-tu... d'où viens-tu?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes. J'avais suivi, par devoir, sur les côtes de Bretagne, ce jeune gentilhomme, le fils de la dame du village; je l'aimais assez. Mais la plupart des grands seigneurs ressemblent aux belles peintures; ça n'est bon à regarder que de loin. J'ai bien vite cessé d'estimer celui-ci, en commençant à le connaître. Il était trop fier pour écouter mes avis, et j'étais trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis mis soldat.

BASTIEN.

Soldat! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu, j'étais né pour servir, et j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues?

JULIEN.

Oh! je t'en réponds; mais ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment, et, tout bien compté, l'honnête homme y gagne. A peine avais-je eu le tems d'écrire, qu'il me fallut suivre mon régiment, que l'on embarquait pour les Indes: oh! c'est là par exemple, que nous avons, pendant cinq jours, essuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, effrayé.

Cela doit être bien affreux !

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que pour le moment ça n'est pas agréable; mais bon ! après la tourmente vient la bonace, et quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens écoute:

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux,
Bientôt du ciel la fraîcheur bienfaisante
Se change en un tems nébuleux.
Le vent croît,... s'élève,.. s'augmente...
On le voit des flots qu'il tourmente
Précipiter les roulemens.
L'éclair brille... la foudre éclate;
En vain les matelots tremblans
Se courbent sur la rame ingrate;
Des cables, des flots et des vents
On entend les mugissemens.
L'horrible bruit de la tempête,
Du nocher le cri douloureux,
Frappent l'écho qui les répète,
Et les rend encor plus affreux.
Mais la douce aurore
Ramène un beau jour.
Le ciel se colore;
Le soleil y brille à son tour.
D'un vent frais le naissant murmure
Du nocher bannit les frayeurs,

Et le calme qui le rassure
Règne sur l'onde et dans les cœurs.

BASTIEN.

Mais, en l'attendant on pâtit.

JULIEN.

Arrivé à notre destination, j'ai successivement été volé, blessé, fait prisonnier. J'en suis revenu, j'ai gagné de l'honneur et quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé, et tout en riant, je rapporte l'autre. Mais laissons cela, nous aurons le tems d'en causer ensemble ; dis-moi vite à ton tour ce qui se passe ici : comment vont les affaires, les plaisirs ? comment s'y porte ma chère Agathe ?

BASTIEN.

Tu ne pouvais arriver plus à propos pour danser à sa noce.

JULIEN, étonné.

Que me dis-tu ?... Agathe se marie !

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible ? Agathe, que j'aime !... Agathe... qui m'a tant juré de n'aimer que moi !... Elle me trahit !... Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai. C'est le vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, très vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, et dont les paroles sont entrecoupées.

Arrête, mon cher Bastien.... Oh! si je m'en croyais... Elle épouse Blaise?... lui que j'ai cru mon meilleur ami!.... Lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien!

BASTIEN.

Que veux-tu dire?

JULIEN.

Oui, vraiment, c'est entre ses mains que j'ai remis cette petite cassette qui renfermait le seul argent comptant que j'ai recueilli de la succession de mon père: il le devait remettre à ma sœur, et je vois trop que le fourbe n'en a rien fait... Il s'enrichit de mes dépouilles!.. Il m'enlève Agathe!... Elle y consent!...

BASTIEN.

Modère-toi.

JULIEN.

Je ne le puis... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, et quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Écoute.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être necore la faiblesse de lui accorder... Oh! si je pouvais plutôt causer avec elle sans être reconnu, pénétrer ses vrais sentimens... voir un peu jusqu'à quel point elle et ce fripon de Blaise portent la malice et l'ingratitude!

BASTIEN.

Cela serait excellent; mais le crois-tu facile?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment?

JULIEN, cherche.

Parbleu... en... pélerin, par exemple.

BASTIEN, d'un ton d'intérêt, et réfléchissant.

Oui dà... Mais... rien... Oh! écoute... il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vite.

BASTIEN, regardant si on l'écoute.

Personne ne t'a encore aperçu, que je sache; et il faut que tu saches aussi toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un sorcier

qui fait grand bruit aux environs. Agathe m'a confié qu'elle le voulait consulter... Si je te fesais passer pour lui ?

JULIEN, étonné.

Pour un sorcier !

BASTIEN.

Sans doute ; tu n'auras pas grand'peine à deviner ce que tu sais déjà ; et pour eux puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des sorciers dans le monde, il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils désirent.

JULIEN, avec vivacité.

Oui... sans doute... aussi bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me suis associé pour mieux connaître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvu que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, gaîment.

Laisse faire... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien dervis indien : je l'achetai là-bas par curiosité, et il va me servir à merveille ; sous ce déguisement j'étonnerai nos paysans ; j'intimiderai les uns, je gagnerai la confiance des autres, je pourrai... Mais prenons garde

que l'on ne m'aperçoive... Ne dis rien de mon retour, et sois discret, même avec ta sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, pénétré.

Ah! mon ami, ne crois pas que j'en prenne.

DUO.

JULIEN.

Agathe me trompe, m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modère ton courroux,
Cher ami, sois plus sage.

JULIEN.

Non, non, je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais si le sien n'est point volage,
S'il te prépare un sort plus doux?

JULIEN.

Je crois, dans ma douleur extrême;
La voir auprès de son époux,
Lui répéter : C'est toi que j'aime,

Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Suis-moi, si ma sœur t'est chère,
Comme ami, comme beau frère.

BASTIEN.

Je te suis. Ta sœur m'est chère.

JULIEN.

A ton tour, tu dois partager
Mes chagrins, ma juste colère,
Et m'aider à me venger.

BASTIEN.

A mon tour, je dois partager
Tes chagrins, ta juste colère,
Et t'aider à te venger.

(Ils sortent en s'embrassant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BASTIEN, JULIEN.

(Julien travesti en dervis indien, mais sans charge, avec une robe qui cache son premier habit, un bonnet, auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.)

BASTIEN.

Courage, mon ami; j'ai déjà répandu le bruit de ton arrivée, et nos paysans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai, tout en m'habillant, concerté quelques projets; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnaissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es, et depuis le tems qu'ils ne t'ont vu? Je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise!

BASTIEN.

Tu sais combien il est crédule, simple, timide !

JULIEN.

N'importe, il me trahit, et je puis tout soupçonner : puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma maîtresse, je le crois aussi capable de me nier mon dépôt ; mais j'y saurai mettre ordre.

BASTIEN.

Calme ta colère, et n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins ; aide-moi, cher Julien, à lire dans le cœur de Justine ; songe que tu me l'as promise, que je l'adore, que Simone me la refuse.

JULIEN.

Sois tranquille.

BASTIEN.

Je l'ai avertie, et... tiens... justement c'est elle qui s'approche. (*On aperçoit Justine.*) Regarde, elle n'a grandi que pour embellir.

JULIEN.

Paix, laisse-moi faire, cache-toi derrière ces arbres, et ne reparais qu'à propos.

SCÈNE II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN, caché.

JUSTINE, à part.

Bastien m'a dit que le sorcier était arrivé : j'ai tant d'envie de le consulter, que je suis accouru bien vîte.

JULIEN.

Il n'a vraiment pas tort... elle est drôlette. (*Haut.*) Bonjour, ma belle enfant.

JUSTINE, aperçoit le sorcier et a peur.

Ah! ciel!... que vois-je?... Monsieur, ne m'approchez pas.

JULIEN, riant.

Comment? je vous fais peur?

JUSTINE, en reculant.

Non, mais je tremble... que ma marraine.

JULIEN.

Eh! là, rassurez-vous, je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE, reculant toujours.

Oh! je n'en ai pas besoin.

JULIEN.

Vous me trompez ; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Vraiment, oui... C'est donc vous qui êtes un sorcier ?

JULIEN.

Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous savoir ?

JUSTINE.

Oh ! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.

N'importe ; expliquez-vous, je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.

Dites-moi d'abord s'il est bien vrai que mon frère Julien ne reviendra plus ?

JULIEN.

Gardez-vous de le croire, il reviendra, et bien plus tôt que l'on ne pense.

JUSTINE, saute.

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup !

JUSTINE.

Comment ne l'aimerais-je pas ? il ne m'a jamais fait que du bien et des caresses. Dès qu'il sera revenu, je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours... et puis.. peut-être bien mon frère....

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, en jouant avec son tablier.

Me mariera-t-il ?

JULIEN.

Vous voudriez l'être, et avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me disent tous ici que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sais rien. Seriez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui en est ?

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine... et bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazons,
Loin des garçons,
Quand les fillettes du village
Parlaient d'amour, de mariage,
J'écoutais sans comprendre rien.

Dès que j'ai vu Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sais si c'est mal ou bien;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet,
Frais et bien-fait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends sans en faire usage;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien,
Me plaît mille fois davantage.

Je ne sais, etc,

Pour bien danser;
Sans me lasser,
On me connaît dans le village;
Mais quand c'est Bastien qui m'engage,
Je perds la force et le maintien;
(Bastien sort de derrière l'arbre et écoute.)
Je suis lasse d'un rien:
Puis le feu me monte au visage.

Je ne sais, etc.

BASTIEN, accourt et lui prend la main.

Non, ne m'en voulez jamais, ma chère Justine. J'obtiens enfin l'aveu que j'attendais.

JUSTINE, naïvement.

Comment? vous étiez là!

BASTIEN.

Oui, j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée?

JUSTINE, avec ingénuité.

Non, puisque ça vous fait plaisir... (*Finement, en fesant une petite menace à Julien.*) Mais vous êtes un méchant, Monsieur le sorcier.

JULIEN, souriant.

Ah! vous ne m'en voudrez pas long-tems; allez, le meilleur secret de mon art, c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses.... Ah! ça, la paix en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut! j'entends nos gens qui arrivent.... (*A Julien, à part.*) Je t'ai instruit.

JULIEN, à Bastien.

Ne crains rien... (*Il aperçoit les paysans.*) Que vois-je! Agathe.... Blaise..... Ah! leur vue me rend ma colère.

BASTIEN, à Julien.

Contiens-toi.

JULIEN, se contraignant.

Oui.... Je le dois... Mais qu'il m'en coûte!

SCÈNE III.

AGATHE, SIMONE, JULIEN, BASTIEN
JUSTINE, BLAISE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Je venons en diligence,
J'accourons tous vous prier,
Comme sorcier,
De nous bailler audience.

JULIEN, d'un air imposant.

Parlez, parlez,
Vos désirs seront comblés,
J'en atteste ma puissance.

BLAISE, en tournant son chapeau.

Si j'osons nous présenter...

AGATHE, d'un air timide.

Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience,
C'est moi....

BLAISE.

C'est moi..

AGATHE.

C'est moi...

TOUS.

C'est moi qu'il faut contenter.

JULIEN, à Bastien.

Agathe, Agathe est charmante,
Elle m'enchante.

BASTIEN, à Julien.

Tu vas te trahir.

JULIEN, à Bastien.

Je sais me contenir.

CHŒUR.

Je venons en diligence, etc.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire...

BLAISE.

D'abord je venons vous dire...

ENSEMBLE.

JULIEN.	CHŒUR.
Parlez, parlez; J'en atteste ma puissance, Vos désirs seront comblés.	Pour apprendre notre chance, Je nous sommes assemblés.

BLAISE.

Je venons donc vous instruire....

JULIEN, d'un air capable.

M'instruire! voilà du nouveau, par exemple. Vous venez m'instruire!

BLAISE.

Et vraiment oui.

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît? Qu'il s'est fait

hier un vol dans le village; qu'il s'y prépare une noce aujourd'hui; que l'on verra bientôt quelqu'un que l'on n'attend guère; que maître Blaise épouse peut-être malgré elle une fille..

SIMONE, l'interrompt.

Doucement, doucement; je ne vous demande pas les secrets des familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre que vous vous nommez dame Simone, veuve depuis trois ans, mère de la petite Agathe, et amoureuse, malgré votre âge, du jeune.....

SIMONE, vivement.

V'là qui est fini, Monsieur le sorcier, v'là qui est fini; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la suite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

ARIETTE.

Dans la magie,
A mon pouvoir rien n'est égal;
Rien ne résiste à mon génie.
Je ne fais qu'un signal,
Et l'empire infernal

Devant moi s'humilie.
Voulez-vous voir voler des diables,
Des huissiers, des greffiers,
Des procureurs, des créanciers,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'enfer sont casaniers?
A ma voix soumis et traitables,
Ils obéiront les premiers.

Dans la magie, etc.

Je sais aussi choses gentilles,
Dans un magique miroir;
Aux maris j'y fais voir
Tous les secrets de leurs familles:
J'apprends l'art aux amans
D'attraper les mamans:
Je sais les fredaines des filles.

Dans la magie, etc.

SIMONE.

Et je ne vous demandons pas des choses si difficiles et si secrètes : tant seulement, comme vous savez le passé et l'avenir....

JULIEN.

Oui, je sais aussi bien l'un que l'autre.

SIMONE.

Je venons vous consulter, et il faut que vous m'écoutiez la première, parce que je suis l'aînée et la plus considérable. Partant,

retirez-vous à la maison, vous autres, je voulons queuque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison. (*A part.*) Tout réussit. (*Haut.*) Allez, mes enfans, je ne suis pas ici pour un jour : nous aurons le tems de nous revoir.

SIMONE, à Blaise.

Ne manquez pas de rassembler notre monde, et que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, à Simone.

Ça vaut fait. (*A part.*) Oh! je reviandrons; j'ons itou la fantaisie de causer avec le sorcier.

(Ils sortent tous.)

SIMONE, à part.

La peste! il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts. (*Haut.*) Acoutez ici, Justine.

JUSTINE, revenant.

Que vous plaît-il, ma marraine?

SIMONE.

V'là Monsieur qui est fatigué; allez vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant : vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin, que je sais bien; il faut l'apporter avec deux gobelets, et ne vous trompez

pas, entendez-vous? (*A Julien.*) Vous ne serez pas fâché de boire un coup, pas vrai?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien. (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCÈNE IV.

SIMONE, JULIEN, JUSTINE.

SIMONE.

Asseyons-nous sous ce berceau, je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'asseient.*)

SIMONE, d'un ton confiant.

Ah! ça, Monsieur le sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui, ça s'ra le plus court.

SIMONE

Vous êtes un habile homme, nous avons tretous en vous de la confiance, et si vous vouliais, il ne tiendrait qu'à vous de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il ?

JUSTINE, revenant avec une bouteille.

Est-ce cela, ma marraine !

SIMONE.

Allons, v'là qu'est bon; mettez ça là et allez-vous-en.

JUSTINE, à part, en s'en allant.

Qu'elle est méchante !

SIMONE, versant à boire.

Buvons un coup... Oh ! qu'on est à plaindre, mon cher Monsieur, d'avoir une famille !...., et là, remplissez votre verre, ça ne vous fera pas de mal, il est naturel : v'là notre fille Agathe, je l'aimons bien, c'est tout simple, elle est notre enfant; mais si vous saviez queu tintoin ça me donne, je l'i baillons pour mari un homme d'or, un homme tout franc, tout rond, le compère Blaise.

JULIEN, d'un ton d'intérêt.

Et Agathe consent à l'épouser ?

SIMONE.

Trédame! faut bien qu'alle y consente.

JULIEN, à part.

O l'ingrate !

SIMONE.

Elle a fait quelques difficultés, mais je l'ons sans peine détarminée à l'obéissance.

JULIEN, à part.

J'enrage!

SIMONE.

Blaise est un garçon sage, riche, il ne me demande rien : c'est le plus intéressant.

JULIEN, d'un air contraint.

Sans doute... mais Agathe n'avait-elle pas été promise à un autre?

SIMONE.

Oui, c'est vrai, à un certain Julien, un mauvais sujet qui l'a plantée là; il est parti, peut-être ben mort; je n'en savons rien; je le souhaitons seulement.... A votre santé.... Vous ne buvez pas.

JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il soit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays, ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement, mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne sait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh ! il en sait aussi d'assez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Bastien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc, Monsieur le sorcier, paix donc, n'faut pas dire ça, je n'en suis pas amoureuse; je conviens que c'est un garçon que je voyons de bon œil, et qui me revient assez; mais pourquoi? C'est qu'il est jeune, bien tourné, bien poli, et puis c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser, c'est seulement pour l'empêcher d'écouter la petite Justine, la sœur de ce Julien qui ne vaut pas mieux que lui.

JULIEN, à part.

Si je n'étais prudent !

SIMONE.

Et puis une jeune veuve ne peut pas tout faire ; drès que quelqu'un l'aide, ça fait parler. Les bavards, les médisans sont si communs, qu'il faut prendre son parti, malgré qu'on en ait.

DUO.

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble,
Trinquons gaîment;
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble,
Buvons ensemble,
Trinquons gaîment

ENSEMBLE

O! sûrement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaîment.

JULIEN.

Je le crois bien.
(A part.)
Ah! que je grille!
(Haut)
Je le crois bien;
Il est très-bon,
Vous avez raison.
(A part.)
J'enrage.

SIMONE.

Entre nous, ce Julien
Qui courtisait ma fille,
N'est qu'un vaurien.
Si je prends Bastien,
C'est qu'il est bon drille.
Mais buvez donc,
Point de façon,
Le vin est bon.
Agathe, en fille sage,
A suivi ma leçon.
Blaise est joli garçon;
Ils feront bon ménage.
Mais buvez donc.

ENSEMBLE.

Buvons; buvons,
Point de façons.

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela ; mais mon art....

SIMONE.

Eh ! laissez-là votre art ; tenez, me voulez-vous rendre sarvice ? v'là un petit magot que je vous baille. (*Elle lui remet une petite bourse.*)

JULIEN, prenant la bourse.

Ce n'est pas l'intérêt. (*A part.*) La peste ! qu'il est nourri ! il faut toujours prendre. (*Haut.*) Tout franc, vous me gagnez le cœur. (*Ils se lèvent.*) Ça voyons, que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allont sûrement venir vous consulter ; il faut d'abord dire à ma fille que v'là qui est fini ; Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire, je lui ménage une bonne surprise.

SIMONE.

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce serait bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quant à ce qui est de Bastien, je me charge de cette affaire... Mais chut! j'aperçois quelqu'un; c'est ma fille : suivez-moi, j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULIEN, à part, d'un ton ému apercevant Agathe.

Agathe... (*Haut.*) Je vous suis. (*A part.*) Tâchons de nous délivrer bien vite de cette bavarde.

(Ils sortent d'un côté, Agathe entre de l'autre.)

SCÈNE V.

AGATHE, seule.

Ma mère n'est point ici.... Tant mieux, je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je assez malheureuse? Je n'ai plus d'espérance. Ce vilain Blaise, que je ne puis souffrir, est enfermé avec le notaire. Dès que ma mère sera de retour, ils vont achever mon contrat de mariage... Encore si je pouvais, comme Justine, rencontrer le sorcier, le consulter sur Julien : mais bon! Julien ne pense plus à moi; voilà qui est fini, il faudra que je sois à Blaise : est-il possible que Julien m'abandonne?

ARIETTE.

Reviens, reviens, ma voix t'appelle,
Viens t'opposer à ce lien.
Ton Agathe est toujours fidèle,
Écoute sa voix qui t'appelle,
Reviens, reviens, mon cher Julien.

Chacun ici me désespère:
Tour-à-tour Blaise et le notaire
De ma mère irritent l'humeur.
Dois-je, hélas! par ma signature,
Moi-même approuver mon malheur?
Julien, pour te donner mon cœur,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Reviens, reviens, etc.

SCÈNE VI.

JULIEN, AGATHE.

JULIEN, à part.

Elle est seule.

AGATHE.

Ah! vous voilà! Monsieur?

JULIEN, ému.

Oui... c'est moi. (*A part.*) Que je me sens ému! que j'ai de peine à me contraindre!

AGATHE.

Attendez que je regarde si personne ne nous écoute; ce que j'ai à vous dire est si important!

(Elle va regarder si personne ne s'approche.)

JULIEN, à part, pendant qu'Agathe regarde au fond du théâtre.

Je la retrouve encore plus aimable. (*Haut.*) Un garçon du village, qui se nomme Bastien, m'a déjà prévenu que vous aviez à me consulter. Approchez-vous.

AGATHE, à part.

Je ne sais d'où vient que le cœur me palpite: je veux parler, et je me sens si troublée!...

JULIEN, à part.

Prenons courage. (*Haut.*) Vous vous nommez Agathe, fille de la dame Simone?

AGATHE, émue.

Cela est vrai.

JULIEN, touché.

Agathe!...

AGATHE.

Eh bien?

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATHE, tremblante.

Comment!

JULIEN, montrant son front, et d'un ton très-ferme.

Regardez-moi là, vous dis-je.

DUO.

JULIEN.

Que vois-je, quelle perfidie!
Osez-vous n'en pas rougir?

AGATHE.

Vous me faites frémir.

JULIEN, à part.

Qu'elle est jolie!
J'ai peine à contenir
Et ma colère et mon plaisir.
(Haut.
Quelle perfidie!
Osez-vous n'en pas rougir?

AGATHE,

Écoutez-moi, je vous prie.

JULIEN.

C'est demain qu'on vous marie:
Pouvez-vous y consentir?

AGATHE.

Non, j'aimerais mieux mourir.

JULIEN.

Agathe, Agathe!
Perfide, ingrate!
Vous vous troublez,
Tremblez, tremblez.

AGATHE.

Non, non, Agathe
N'est point ingrate.
Vous me troublez,
Vous m'accablez.

JULIEN.

Quoi ! Julien toujours fidèle,
En vain vous rappelle
Des sermens faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle ;
Vous n'entendez pas sa voix !

(Avec chaleur.)

C'est Blaise que vous aimez... que vous prenez pour époux... Blaise, l'intime ami de Julien, trahit sa confiance, il lui enlève ce qu'il aimait le plus au monde, et vous y consentez ! Mais ne l'espérez ni l'un ni l'autre ; non, je vous prédis mille traverses, et quand Julien devrait revenir lui-même...

AGATHE, vivement.

Que dites-vous?... Julien... Je le reverrais ?... Ah ! vous m'annoncez mon bonheur.

JULIEN, étonné.

Comment ?

AGATHE.

Si vous savez tout, pouvez-vous ignorer que je déteste Blaise; que c'est ma mère qui, depuis six mois, me tourmente pour ce mariage?

JULIEN, à part.

Qu'entends-je ?

AGATHE.

Et tout cela, sous prétexte qu'en m'épou-

sant, il consent à terminer un grand procès, que j'aimerais cent fois mieux perdre.

JULIEN, à part.

Je renais.

AGATHE.

J'ai résisté jusqu'à ce moment. C'est en vain que l'on me répète que Julien ne reviendra plus.

AIR.

Julien sans cesse
Eut ma tendresse.
Pendant le jour, mes yeux
Ne cherchent que les lieux
Où, réunis tous deux,
Il me disait, d'un ton si tendre :
Chère Agathe, unissons nos vœux.
Je crois encor, je crois l'entendre.
L'absence sur moi ne peut rien ;
Quand je pleure ou quand je soupire,
Il suffit de nommer Julien,
On me voit aussitôt sourire.

Julien sans cesse, etc.

JULIEN.

Que dites-vous, Agathe? Ah! gardez-vous de soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime, il va revenir.

AGATHE, très-vivement.

Ah! ciel! Monsieur, je suis votre servante.

(Elle veut sortir, Julien l'arrête.)

JULIEN.

Où courez-vous ?

AGATHE, d'un ton vif et gai.

Rassembler sa sœur, ma mère, ses amis, tout le village; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATHE, revenant, d'un air tendre et embarrassé.

Mais aussi, ne me trompez-vous pas?... Cela serait trop méchant.... Tenez, voilà tout l'argent que je possède... Si Julien ne m'aime plus, dites-le-moi plutôt.

(Elle lui présente quelques pièces.)

JULIEN, lui repoussant la main.

Conservez votre argent... ne craignez rien, vous dis-je. (*Il lui prend la main avec émotion.*) Julien ne vous a jamais tant aimée.... Vous le reverrez dès ce soir.

SCÈNE VII.

AGATHE, BLAISE, JULIEN.

(Blaise arrive, et sépare Julien d'avec Agathe, dont il tenait la main.)

BLAISE.

Eh! bellement, Monsieur le sorcier : parlez d'un peu moins près à notre ménagère.

JULIEN, à part.

Maudit soit l'importun. (*Haut, d'un air embarrassé.*) C'est que sur cette belle main je considérais certain signe.

BLAISE.

Eh bien! une autre fois vous aurez tout le tems de la considérer en notre présence. Et vous, Mademoiselle, après qui d'puis ce matin je ne fesons autre métier que de courir, allez vite rejoindre votre mère, qui vous attend.

JULIEN, se composant.

Monsieur Blaise a raison ; rentrez puisqu'on vous appelle. (*Agathe s'éloigne.*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du théâtre, et dit à part à Agathe.*) Soyez tranquillé, et revenez au plus vite. (*Agathe sort.*)

BLAISE, à part.

Je sommes seuls. Dame Simone viant de me dire que ce sorcier était un homme en qui je pouvions avoir toute confiance; si je le tâtions un tantinet, à l'occasion de notre mariage?

JULIEN, à part.

Mon rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu; je suis sûr du cœur d'Agathe. Tâchons, en ce moment, d'intimider Blaise, et de lui reprendre ma cassette. (*Haut; il s'approche de Blaise, et lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien! quoi? qu'est-ce, notre ami? vous paraissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je sis fâché.

JULIEN.

Comment! un jour de noce, la veille d'un mariage!

BLAISE.

Vraiment... oui; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN.

Vous avez peur, et de quoi donc?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes! Agathe pourrait bian itou l'être, et ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah! j'entends... vous êtes jaloux.

BLAISE.

Ça s'peut ben; jaloux comme vous voudrais, je n'en savons rien; mais, tenez :

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batifoler queuque amant,
Tout d'un coup mon sang s'agite,
Il roule, il se précipite,
Et je pards le mouvement.
Ça m'prend comme une migraine,
Ça me tient entre les yeux....
Du milieu de ma poitreine,
Je sentons monter des feux.
Ils me brûlont le visage,
Et dans mon cœur, aussitôt,
J'entends tôt, tôt, tôt, tôt, tôt.
Je me désole, j'enrage.
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment diable! c'est de la jalousie, et de la plus terrible; je vous plains.

BLAISE.

C'est plus fort que moi; quand je venons à penser qu'après le mariage, il pourrait y avoir de certaines suites... ça me baille des serremens de cœur.

JULIEN, le considérant et riant.

Mais écoutez; je connais des maris qui ne

devraient jamais avoir des soupçons sur cet article.

BLAISE.

Eh! bien, j'en avons, nous; c'est notre guignon. Et comme vous savez l'avenir, je venons vous prier, en payant, de nous dire un peu....

JULIEN.

Si votre femme vous sera fidèle?

BLAISE.

Justement.

JULIEN, d'un ton ferme.

Mais entre nous soit dit, maître Blaise, méritez-vous bien qu'on vous le soit; et vous-même?....

BLAISE.

Qu'est-ce à dire?

JULIEN, à demi-voix.

Oui, l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagemens?

BLAISE, étonné, à part.

Ne disons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à personne, Monsieur le sorcier; je sommes connu, je n'avons rian à craindre.

JULIEN, à part.

Ah! le fourbe! (*Haut.*) C'est ce que mes

conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh bian, conjurations, soit : qu'à ça ne tienne, vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN, d'un ton très-ferme.

Vous le voulez ?....

BLAISE.

Oui, j'allons faire un tour à la maison, je reviendrons quand tout sera fait.

(Il veut s'en aller.)

JULIEN, le retenant.

Doucement, cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE, voulant s'en aller.

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir, j'ons affaire ailleurs.

JULIEN, à part.

Courage, il s'intimide. (*Haut.*) J'en suis fâché. (*D'un ton malin.*) Mais vous resterez. Dans l'instant vous en serez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le diable.

BLAISE, intimidé.

Avec le diable ! Oh ! voilà qui est fini, Monsieur, je ne suis plus curieux.

JULIEN, malignement.

Tant pis; car il n'est plus tems de reculer. (*Ferme.*) Vous l'avez voulu.

BLAISE, à part.

Que devenir? Quoi! sérieusement... ce sera le diable, Monsieur.

JULIEN.

Très sérieusement. Savez-vous que c'est un grand avantage que je vous procure: vous aurez l'honneur de le voir, de lui parler.

BLAISE, vivement.

Oh! que non; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage... Allons, (*Il le prend par la main.*) donnez-moi la main... (*Il le conduit au milieu du théâtre.*) Bon... placez-vous au milieu de ce cercle.

(Il décrit avec sa baguette un cercle sur le théâtre, et place Blaise au milieu.)

BLAISE, à part, en se plaçant dans le cercle.

Pauvre Blaise!

JULIEN.

Surtout gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE, naïvement.

Oh! je vous le promets.

JULIEN, à part, et riant.

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité !

JULIEN, d'un ton ferme.

Silence.... je vais commencer.

RÉCITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, lutins et démons,
Qui veillez sur les espions,
Les nouvellistes, les fripons,
Reconnaissez ma voix qui vous appelle.
Protégez un futur époux
Qu'un esprit diabolique anime;
Il est soupçonneux et jaloux;
De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

AIR.

Quel transport me saisit soudain !...

BLAISE.

Tout mon corps tremble.

(Ici Blaise met ses mains devant ses yeux.)

L'enfer s'assemble.

JULIEN.

La terre tremble,
L'enfer s'assemble,
Et j'entends un bruit souterrain.

(Julien imite un cœur de démons.)

Nous quittons les retraites sombres,
Nous accourons du sein des ombres.

(Il reprend sa voix.).

Vous paraissez...

BLAISE, tremblant, et se couvrant les yeux.

Ma frayeur est extrême.

JULIEN, d'un ton ferme.

Paix.

BLAISE.

Ma peur est extrême.

JULIEN.

C'est le grand diable lui-même;
Écoutez, Blaise, et frémissez.

RÉCITATIF.

(Il imite la voix du diable.)

Si tu veux d'une épouse tendre
Fixer seul l'amoureux désir,
O Blaise! pour y parvenir,
A Julien commence par rendre
La cassette et l'argent que tu lui veux ravir.
Tu dois m'entendre.

AIR.

BLAISE, à part.

Le diable vient de me trahir.
(Haut.)
De tout mon cœur, dans l'instant même.

JULIEN, reprenant sa voix naturelle.

Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment.

ENSEMBLE.

JULIEN. BLAISE.

Il y consent. Ah ! quel tourment.

JULIEN, s'essuyant le visage.

Voilà qui est fini ; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE, ouvrant les yeux.

Ouf, ah ! que j'ai souffert ! le diable est donc parti ?

JULIEN.

Oui, comme il est venu. Ah ! ça, vous avez entendu ses volontés ?

BLAISE.

Que trop.

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur : que diable aussi ! vous ne nous disiez mot de cette cassette.

BLAISE, confidemment.

La peste ! c'était un secret. Julien me la laissit en partant. Personne n'en savait rien, et comme ils disiont qu'il ne reviendrait plus...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un

héritage. (*A part.*) Oh, le fripon! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici?

BLAISE, incertain.

Mais....

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire: moi, cela m'est égal. J'ai cinq ou six cents diables à mes ordres.

BLAISE, vivement.

Eh! non, j'aime mieux qu'il vienne.

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vite, et revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. (*Il va et revient.*) Au moins, Monsieur le sorcier, bouche close.

JULIEN, riant.

Ne craignez rien; je suis trop de vos amis.

SCÈNE VIII.

BASTIEN, JULIEN.

BASTIEN.

Ah! mon cher Julien, tout est désespéré.

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agathe.

JULIEN.

Agathe m'est toujours fidèle.

BASTIEN.

Simone et Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone et Blaise sont plus attrapés qu'ils ne le pensent.

BASTIEN.

Mais, écoute....

JULIEN.

Mais, tais-toi....

SCÈNE IX.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE, accourant.

Ah! Monsieur le sorcier, voici bien autre chose.

BASTIEN, inquiet.

Comment ?

JUSTINE.

Je suis perdue, si mon frère ne revient pas bien vite.

BASTIEN.

Qu'est-ce ?

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, vivement.

Simone veut marier Agathe; elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu; et tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN.

Est-il possible ?... (*A Julien, à part.*) Ah! mon cher ami.

JULIEN, avec confiance.

Soyez tranquilles l'un et l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendrait.

SCÈNE X.

BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE.

AGATHE, accourant.

J'ÉCHAPPE à ma mère, j'accours à vous. Je suis désolée; mon contrat est prêt, on ne m'écoute plus; on veut que je signe. Je ne sais quel parti prendre; vous m'avez dit que je reverrais Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN, ému.

Eh! bien... oui... vous l'allez revoir.

AGATHE, JUSTINE, avec transport.

Ah! ciel.

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées?

AGATHE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime.

JULIEN.

Le reconnaîtrez-vous?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, vivement.

Oh ! je lui sauterai au cou.

AGATHE.

Quoi qu'on en puisse dire, je l'embrasserai mille fois.

JULIEN, à part.

Quel plaisir !... (*Haut.*) C'en est fait. (*Il jette son bonnet, sa robe, et paraît tel qu'on l'a vu au premier acte.*) Le moment est venu... Bastien, Justine, Agathe, embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frère !

AGATHE.

Mon cher amant !

JULIEN.

Ah ! ma sœur !... ma chère maîtresse !

JUSTINE.

Ah ! quelle allégresse !

BASTIEN.

Quel heureux moment !

AGATHE.

Quelle douce ivresse !
Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiendrai Bastien,
Quelle allégresse !...
Est-il bonheur égal au mien ?

JULIEN, AGATHE.

Que le chagrin cesse.

BASTIEN, JUSTINE.

Que le plaisir naisse.

ENSEMBLE.

De nos cœurs suivons les lois,
Embrassons-nous mille fois.

AGATHE.

Mon cher Julien !

JUSTINE.

Mon frère !

JULIEN, les embrassant.

Mes amis !

AGATHE.

Mais dites-moi...

JUSTINE.

Mais contez-moi.

JULIEN.

Ma sœur..., ma femme, car vous le serez

bientôt, ma chère Agathe; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.

SCÈNE XI.

BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

BLAISE, à part.

V'LA toujours la cassette. Voyons un peu comment ils'y prendra pour faire venir Julien. (*Il le voit et crie.*) O ciel! c'est lui, je suis perdu. (*Il jette la cassette et veut s'en aller.*)

JULIEN, arrêtant Blaise.

Et là, arrêtez. (*En riant.*) Ah! ah! maître Blaise, vous héritez donc comme ça des gens qui ne sont pas morts.

BLAISE, interdit.

Je ne savions pas...

SCÈNE XII.

SIMONE, BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris?... mais... me trompé-je? Julien!

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN, riant.

Oui, ce mauvais sujet, ce vaurien, qui...

SIMONE, interdite.

Acoutez, maître Julien, je n'avions pas dit....

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment ! vous étiez...

JULIEN, gaîment.

Le sorcier; et convenez que ce n'est pas mal l'être que d'arriver à propos pour déranger vos méchans projets, retrouver ma maîtresse, mon argent, et faire mon bonheur et celui des autres.

SIMONE, avec humeur.

Je sis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'alle se tienne, et commencez, s'il vous plaît, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh ! non, en conscience, je ne puis pas. Je la garde ; c'est le présent de noces. Croyez-moi, dame Simone, traitons ceci de bonne

amitié. Je commence par reprendre Agathe. (*Il donne la main à Agathe.*) Elle m'a été promise, nous nous aimons, et avec de l'argent que je rapporte, et celui que j'ai confié à monsieur Blaise, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. (*Bastien vient se placer entre Justine et Blaise.*) Mais consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi ?

JULIEN.

Oui, n'avez-vous pas un procès avec le compère Blaise ? Il faut le terminer. Eh bien ! épousez-le, tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez.

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement, maître Blaise : ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATHE, à demi-voix, à Simone.

Vous m'avez tant répété, ma mère, que monsieur Blaise était un bon garçon, tout rond, tout uni... un peu...

SIMONE, l'interrompt.

Taisez-vous, sotte. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh bien! compère Blaise?

BLAISE.

Eh bien! dame Simone?

SIMONE.

Ma foi, j'y consens.

BLAISE.

Tope, et moi itou.

(Il passe à côté de Simone, et se place entre elle et Agathe,)

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir davantage. Vivons tous six ensemble : avec mon argent j'acheterai une petite terre, et là...

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour et de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
Nous opposerons la gaîté.
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra sa croissance;
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue,
Mais il est à moi;
Chez moi je suis roi.

J'irai moi-même à la charue,
De mes bœufs presser les efforts ;
Le travail est l'ami du corps ;
C'est la paresse qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'est là le bonheur suprême,
Ou, ma foi, je n'en connais pas.

SIMONE.

T'as raison, mon garçon; viens, que je t'embrasse; vivons tretous de bonne intelligence.

JULIEN.

C'est ce que je demande; fesons les trois noces, et ne songeons qu'à célébrer et le sorcier et son heureux retour.

VAUDEVILLE.

AGATHE.

Loin de l'objet de ma tendresse,
Mon cœur soupirait nuit et jour,
Les plaisirs, la vive allégresse,
En ces lieux suivent son retour.
A nous rendre heureux il s'empresse,
Il paraît, et dans un instant,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que les embarras, la tristesse,
Il nous force à tout oublier.
C'est un sorcier.

BASTIEN.

Bergers, qui pour vaincre une belle,
Prodiguez les soins, les langueurs;
Loin de toucher votre cruelle,
Craignez de nourrir ses rigueurs.
Imitez l'amant téméraire:
Quand l'amour lui marque l'instant,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que la plus farouche bergère
Finit bientôt par s'écrier:
Il est sorcier.

SIMONE.

Quand une veuve a de l'espèce,
Galans sont près d'elle assidus;
D'abord la vieille avec adresse
Défend son cœur et ses écus;
Mais qu'un vivant de bonne mise,
Lui conte son tendre tourment,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que notre pauvre femme éprise
Finit par tout sacrifier:
C'est un sorcier.

BLAISE.

A la ville on dit qu'on s'ennuie,
Que tout est triste et languissant;
Mais pour mener joyeuse vie,
Parlez-moi d'un bon paysan.
Dans sa maison la gaîté brille;
Toujours dispos, toujours content,

Il fait tant, tant, tant, tant,
Qu'on voit sa petite famille
Tous les ans se multiplier :
C'est un sorcier.

JUSTINE.

Plaignez le sort d'une fillette ;
Dans les bois, aux champs, aux vergers ;
Elle a beau chercher, la pauvrette,
A fuir l'approche des bergers :
Il faut que celui qui la guette,
La surprenne un soir en rentrant.
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que jamais dans sa collerette
Son bouquet ne reste en entier :
C'est un sorcier.

JULIEN.

Après avoir souffert des peines,
Mon bonheur surpasse mes vœux.
De l'hymen je serre les chaînes,
Mes amis par moi sont heureux ;
Mais je brigue un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assurés de votre suffrage,
Je puisse à mon tour m'écrier :
Je suis sorcier.

CHŒUR.

Nous briguons un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,

Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assurés de votre suffrage
Nous puissions tous nous écrier :
Vive, vive notre sorcier.

FIN DU SORCIER.

L'AMANT JALOUX,

OU

LES FAUSSES APPARENCES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR D'HÈLE;

MUSIQUE DE GRÉTRY;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 23 décembre 1778.

NOTICE

SUR DHÈLE.

Thomas HALES, anglais, naquit dans le comté de Glocester en 1740. Son nom qui se prononce *Hèle*, fut transformé en celui de d'hèle, sous lequel seul il est connu en France. Il servit pendant toute sa jeunesse dans la marine anglaise, qu'il quitta en 1763, à la Havanne où il avait été envoyé. Devenu héritier d'une fortune passable, il se mit à voyager, et il demeura plusieurs années en Italie où il dissipa une partie de ce qu'il possédait. Venu à Paris en 1770, une femme le débarrassa de ce qui lui en restait, et il se mit pour subsister à travailler pour l'Opéra-Comique. Chose étrange qu'un Anglais qui ne connaissait que la théorie de notre langue, et qui ne devait pas connaître nos mœurs, pût faire des comédies françaises; et ce qui est bien plus étrange encore, c'est que ses pièces soient peut-être les meilleures qui existent au répertoire de ce genre de théâtre! Ses trois

ouvrages sont en possession de la scène; mais l'un deux seulement, à cause de la musique de Grétry, car, les allusions qu'offre le *Jugement de Midas*, sont d'un bien faible intérêt aujourd'hui.

Il travaillait à la composition d'un quatrième opéra, lorsque la mort l'enleva. Sa constitution était minée depuis long-tems par suite d'un accident qui lui était arrivé dans le service maritime. S'étant énivré de punch avec des officiers, il éprouva une altération si grande pendant la nuit, qu'il avala quelques gorgées d'eau forte, contenue dans une bouteille que le roulis du vaisseau avait par hasard amènée près de son lit. Les excès auxquels il se livrait avec les femmes, augmentèrent encore l'affaiblissement de sa poitrine, et il cessa d'exister le 27 décembre 1780.

D'Hèle parlait peu, mais bien, et n'approuvait jamais que d'un signe de tête. Lorsqu'on racontait devant lui des histoires connues, il interrompait les bavards en leur disant d'un ton sec : *C'est connu; c'est imprimé; tout le monde sait cela.* Il ne se gênait guère avec ses amis, et il se regardait presque comme en communauté de biens avec eux. On raconte qu'étant un jour allé chez l'un d'eux, et s'é-

tant fourré dans sa garde-robe, il y prit une culotte qu'il mit par dessus le mauvais caleçon qu'il portait sous sa redingotte. Le soir, cet ami l'ayant rencontré posa sa main sur sa cuisse, et lui dit : *Voilà une culotte qui ressemble bien fort à la mienne, ne serait-ce pas elle?* — « Cela est vrai, répondit d'Hèle; je » n'en avais point, et je t'ai empruntée celle-» ci sans te le dire. » Parce qu'il a été à charge à ses amis, on a supposé qu'il était un modèle d'ingratitude; mais, comme l'a très-bien remarqué Grétry, c'était un homme indifférent qui oubliait aussi bien les services qu'il rendait que ceux qu'il recevait. Forcé de se battre avec un homme qui l'insultait, par dépit de ne pouvoir en retirer l'argent qu'il lui avait prêté, d'Hèle lui fit sauter l'épée de la main, et lui dit avec un flegme vraiment britannique : « Si je n'étais votre dé-» biteur, je vous tuerais; si nous avions des té-» moins, je vous blesserais; nous sommes seuls, » je vous pardonne. » On n'a pas su si le créancier désarmé reçut en paiement ces belles paroles, et donna quittance sans rien toucher.

D'Hèle composait lentement, et, semblable au premier Crébillon, n'écrivait rien qu'il n'eût dans sa tête l'ensemble de l'ou-

vrage. Il ne pouvait faire de vers, et il disait qu'un vers lui coûtait plus qu'une scène. Ce fut Anseaume qui versifia la partie lyrique du *Jugement de Midas*, et Levasseur, capitaine de dragons, celle de l'*Amant jaloux*. Grétry, qui nous a appris ces particularités, ne dit pas qui a fait les vers des *Evénemens imprévus*.

En général, les comédies de cet auteur sont fortement intriguées et pleines d'originalité : l'action en est vive et l'intérêt soutenu. Le style de sa prose n'est pas toujours pur, et on pourrait attribuer ce défaut à sa qualité d'Anglais, si beaucoup de Français n'y tombaient pas tous les jours. Son dialogue est vif, naturel, et d'une facilité étonnante pour un étranger.

On a de lui, outre les pièces qui sont dans cette collection :

1° Le *Jugement de Midas*, opéra en trois actes, mêlé d'ariettes, donné aux Italiens, le 27 juin 1778. Nous ne le donnons pas, parce que le poëme en est insignifiant, et ne roule que sur les débats de l'ancienne et de la nouvelle musique.

2° *Gilles ravisseur*, comédie en un acte, jouée aux Variétés.

Il a fait de plus un conte qui a pour titre : Le *Roman de mon Oncle*, et qui est imprimé dans la correspondance de Grimm.

PERSONNAGES.

DON ALONZE, gentilhomme espagnol, amant de Léonore.
LOPEZ, négociant.
FLORIVAL, officier français.
ISABELLE, sœur de Don Alonze.
LÉONORE, fille de Lopez.
JACINTE, suivante de Léonore.

La scène est à Cadix, chez Lopez.

L'AMANT JALOUX,

OU

LES FAUSSES APPARENCES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LOPEZ, seul, écrivant une lettre.

Voila qui est fait... Voyons ce que j'ai écrit.
« Seigneur don Diegue, mon très-cher ami,
» après un voyage de quatre mois, me voilà
» enfin à Cadix. J'ai appris en arrivant, la
» mort de mon pauvre gendre, notre associé.
» Dieu veuille avoir son ame! Au demeurant,
» il a bien fait les choses; il a tout laissé à
» ma fille, les cent mille piastres qui sont
» dans notre commerce, et un mobilier con-
» sidérable. Je crains seulement qu'il ne
» prenne envie à Léonore de se remarier, et
» de retirer ses fonds. Vous jugez bien, mon
» cher associé, que je ne négligerai rien pour

» empêcher ma fille de contracter un second
» mariage, qui serait si contraire à nos intérêts, et que j'emploierai tous les moyens
» pour l'engager à rester veuve, et à remplacer feu son époux dans notre association; mais par malheur elle est jeune et indépendante; son premier mariage a été fait
» sans son consentement, elle voudra peut-être s'en dédommager. Nous avons ici un
» grand nombre d'officiers français; ils vont
» faire la guerre contre nos ennemis; les Portugais, et tous les maris et les pères font
» des vœux pour leur départ. Je baise les
» mains de votre seigneurie, et suis son très-
» humble serviteur.

LOPEZ DE LA PLATA.

(Il appelle.)

Jacinte!

» Au seigneur don Diegue Marcado, négociant à la Vera Crux, en Mexique. » Jacinte!..... les visites de ce don Alonze m'inquiètent..... On dit qu'il est jeune, bien fait, d'une haute naissance, et sans fortune..... Léonore a le cœur sensible..... Jacinte!... Cette fille doit en être instruite,.... il faut la questionner.... Ja....

SCÈNE II.

LOPEZ, JACINTE.

JACINTE.

Me voilà, Monsieur..... Vous sortez ?

LOPEZ.

Oui, je vais parler à ce capitaine qui part pour le Mexique. Que fait Léonore ?

JACINTE.

Elle se promène tristement dans son appartement.

LOPEZ

Quoi ! toujours pleurant le défunt ?

JACINTE.

Oui, le défunt, vous l'avez deviné.

LOPEZ.

Cependant elle ne l'aimait pas excessivement.

JACINTE.

Non, pas de son vivant ; mais depuis qu'il est mort.... Ah !

LOPEZ.

Jacinte, parlez-moi avec franchise. Ne serait-ce pas plutôt mon retour qui afflige ta

[illegible] ? Depuis six mois qu'elle est veuve, et pendant mon absence, n'aurait-elle pas [illegible] les douceurs de quelque galant, quelque aspirant, quelque.... ?

JACINTE.

Ciel ! quelle idée ! pendant l'absence de son père ! une femme raisonnable comme elle ! une femme de vingt ans ! Ah ! Monsieur !

ARIETTE.

Qu'une fille de quinze ans,
Dans l'ombre du mystère,
Sans consulter son père,
Écoute les tendres sermens
De l'objet qui sait lui plaire ;
A quinze ans,
Je passe cette faiblesse.
C'est le printems,
C'est la saison de la tendresse ;
Mais une femme de vingt ans,
Une femme raisonnable,
Une veuve respectable,
A vingt ans,
Écouter des propos galans !
Un tel soupçon ; d'où peut-il naitre ?
Apprenez à nous mieux connaitre.
A vingt ans,
Écouter des propos galans !
Fi donc ! Mais je devine.

Non, bon! Monsieur badine.
Oui, oui, Monsieur badine.

LOPEZ.

Non, en vérité, Jacinte, je n'ai pas voulu badiner. Mais je vois que j'ai été dans l'erreur. Tu m'en as convaincu par des raisons sans réplique; et tous les discours qu'on m'a tenus dans la ville....

JACINTE.

Sont faux sur ma parole.

LOPEZ.

J'en suis persuadé.....

JACINTE.

Depuis trois jours que vous êtes de retour ici, vous ne pouvez pas savoir les choses mieux que moi, et vous ne croyez pas que je veuille vous tromper?

LOPEZ.

Tu n'en es pas capable.... D'ailleurs, je n'avais pas réfléchi à l'âge mûr de ta maîtresse. A-t-elle bien vingt ans?

JACINTE.

Oui, Monsieur, et moi aussi.

LOPEZ.

Diable! et toi aussi! Voyez ce que c'est que la méfiance! Calomnier deux femmes

aussi sensées, deux matrones! Me parler d'un don Alonze!.... hein..... qu'as-tu, mon enfant? tu me parais troublée.

JACINTE.

Moi, Monsieur? point du tout.

LOPEZ.

Tu ne connais pas ce don Alonze?

JACINTE, à part.

Le vieux renard en sait trop pour lui nier le fait; il faut chercher à y donner une tournure.

LOPEZ.

Eh bien?

JACINTE.

Oui, Monsieur..... je..... je connais don Alonze, et même beaucoup.

LOPEZ.

Ah! parlons.

JACINTE.

Il n'est plus dans ce pays-ci; il est allé voir son oncle, qui est bien riche et bien malade.

LOPEZ.

Et cette absence a sûrement fait couler des larmes?

JACINTE.

Je vous en réponds. Sa sœur l'a bien pleuré.

LOPEZ.

Sa sœur ?

JACINTE.

Oui, sa sœur. Don Alonze est le frère de dona Isabelle.

LOPEZ.

Tu veux me faire connaître toute sa parenté.

JACINTE.

Ah ! Monsieur, si vous connaissiez Isabelle, que vous la plaindriez !

LOPEZ.

Je la plains d'avance. Que lui est-il arrivé ?

JACINTE.

Son tuteur veut l'épouser malgré elle.

LOPEZ.

Tu m'attendris.... Revenons à don Alonze

JACINTE.

Ce vilain tuteur la tient enfermée dans un château, à un quart de lieue de la ville : on le voit de notre jardin.

LOPEZ.

Oui, ce vieux donjon. Mais enfin, ce don Alonze, que venait-il faire chez ma fille ?

JACINTE.

Je vais vous le dire, Monsieur. Comme Isabelle est l'amie intime de ma maîtresse, son frère est venu quelquefois ici pour l'accompagner.... Voilà tout.

LOPEZ.

J'entends, j'entends. Léonore ne recevait les visites du frère, que par égard pour sa sœur.

JACINTE.

Précisément. Comme vous voyez juste !

LOPEZ.

Plus que tu ne penses.... et sûrement ces visites de don Alonze ennuyaient ta pauvre maîtresse ?

JACINTE.

Oh ! je vous en réponds.

LOPEZ.

Eh bien ! il faut y mettre ordre ; et pour que le frère n'ait plus de prétexte pour venir importuner ma fille, tu n'as qu'à prier la sœur, de ma part, de ne mettre plus les pieds chez moi ; entends-tu, ma mie ?

JACINTE.

Comment, Monsieur, vous voulez priver ma maîtresse de la consolation de voir sa meilleure amie ?

LOPEZ.

Si tu le trouves bon.

ARIETTE.

Plus de sœur, plus de frère,
Je le dis à regret;
Mais c'est mon arrêt,
Entends-tu, ma chère?
Voilà mon arrêt.
Mais pourquoi cette loi sévère?
Je vais te le dire en secret :
C'est... c'est... c'est que cela me plaît;
Entends-tu bien, ma chère?
Plus de sœur ni de frère,
Je le dis à regret;
Mais c'est mon arrêt.
De plus, si quelque confidente
Malicieuse, impertinente,
Cherchait à tromper mon attente,
Elle aurait à faire à moi.
Oui, sur ma foi,
Elle aurait à faire à moi.
Mais ce discours n'est pas pour toi,
Car Jacinte est sage et prudente.
Mais si quelque confidente, etc. etc. etc.

SCÈNE III.

JACINTE, seule.

Ouf! le voilà enfin parti. Il m'a fait peur. J'ai voulu me moquer de lui, mais il me l'a bien rendu. Voyez comme la vieillesse est rusée! Il n'y a que trois jours qu'il est ici, et il sait déjà tout. On dirait qu'il est venu du Mexique exprès pour nous faire enrager. Mon rôle va devenir très-embarrassant. Ce vieillard sera toujours aux aguets; don Alonze qui est jaloux, même de son ombre, va revenir, va nous assiéger sans cesse; et ma maîtresse, toujours tendre, toujours timide, également esclave de l'avarice d'un père et de la jalousie d'un amant, n'aura jamais le courage de prendre un parti. Comment arranger tous ces gens-là ensemble? C'est bien difficile; et sans le chapitre des accidens..... Mais que vois-je? Dona Isabelle.

SCÈNE IV.

ISABELLE, JACINTE, FLORIVAL.

FLORIVAL, l'épée à la main, soutenant Isabelle.

Ne craignez rien, Madame, je vous défendrais contre toute l'Espagne.

ISABELLE.

Ah ! Monsieur ! Monsieur !..... vous n'êtes pas blessé ?

FLORIVAL.

Les lâches n'ont pas fait de résistance.

JACINTE.

Vous ici, Mademoiselle ! par quel accident !....

ISABELLE.

Cours en avertir ta maîtresse.

JACINTE.

Oui; mais renvoyez ce Monsieur, car nous avons un père....

ISABELLE.

Va, ne crains rien.

SCÈNE V.

ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE.

Je commence à respirer. Non jamais, jamais je n'oublierai ce que je vous dois.

FLORIVAL.

Ce que vous me devez ! Ah ! si vous connaissiez l'excès de mon bonheur ! Je suis

Français, Mademoiselle; je m'appelle le chevalier de Florival. Je passais par ici pour aller joindre l'armée en Portugal. Dimanche, je vous vis à cette fête, et ce moment décida de mon sort. Quelle fête pour moi ! mes yeux se fixèrent sur les vôtres.... Vous n'y fîtes pas attention.

ISABELLE.

Vous le croyez ?

FLORIVAL.

Ah ! s'il était possible que l'amour....

ISABELLE.

Vous vouliez me dire que...

FLORIVAL.

La fête finie, je voulus fendre la presse pour vous suivre ; une foule importune m'éloigna de vous. Sans connaître personne, je questionnais tout le monde. On me prit pour un étourdi, un fou, et je ne pus rien apprendre. Depuis, je n'ai cessé de faire des recherches inutiles jusqu'à l'instant où le hasard a comblé tous mes vœux. Je ne veux pas me faire un mérite du faible service que je vous ai rendu. D'abord je ne vous ai pas reconnue. Je n'ai vu qu'une femme persécutée ; j'ai couru par instinct à son secours ; mais quel a été mon ravissement, lorsque...

ISABELLE.

On vient. Il est bien cruel pour moi de

congédier mon protecteur; vous devez connaître l'austérité de nos mœurs. Si on vous voyait ici....

FLORIVAL.

J'entends. Je me retire. Mais ne me serait-il pas possible de vous voir, de vous parler, de vous exprimer tous les sentimens que vous m'avez inspirés ?

ISABELLE.

Je vous dois trop pour vous rien refuser. A dix heures, ce soir, trouvez-vous sous cette fenêtre, et vous saurez alors toute l'étendue de vos bienfaits et de ma reconnaissance.

SCÈNE VI.

FLORIVAL, ISABELLE, JACINTE.

FLORIVAL.

Quelle bonté ! Ah ! que le jour me paraîtra long !

JACINTE.

Partez, partez, Monsieur.

FLORIVAL., à Jacinte.

Comment se nomme ta maitresse ?

JACINTE.

Ma maîtresse, Monsieur ? Ma maîtresse se nomme Léonore.

FLORIVAL.

Tu es charmante.

(Il sort.)

SCÈNE VII

ISABELLE, JACINTE, LÉONORE.

JACINTE.

Ah ! que ces Français sont aimables !

ISABELLE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Ce qu'il m'a dit ? Oh ! il a fait mieux que cela.... Mais voici ma maîtresse.

ISABELLE.

Léonore.

LÉONORE.

Ma chère Isabelle, que je suis heureuse de te voir ! mais par quel bonheur....

ISABELLE.

Vous savez quelle était ma position cruelle. Depuis l'absence de mon frère, mon tuteur barbare, fesant valoir tous les droits que le testament de mon père lui avait donnés sur moi, a voulu me forcer à accepter sa main. Ce malheureux, sans être rebuté par mes

refus constans, a osé employer la menace. Ce matin, j'ai vu arriver le notaire au château : on allait dresser le contrat. Alors je prends le seul parti qui me reste ; je me sauve, dans le dessein de me réfugier chez toi. Mais bientôt mon persécuteur est instruit de ma fuite. Accompagné d'une troupe de gens armés, il me poursuit. J'entends des cris, mes forces m'abandonnent, et je retombe encore en son pouvoir.

LÉONORE, JACINTE.

Ah ! quel malheur !

ISABELLE.

Je ne puis y penser sans frémir.

AIR.

Victime infortunée,
Vers l'autel entraînée,
Je cédais à ma destinée,
Et je ne demandais, hélas !
Que le trépas.

LÉONORE, JACINTE.

Hélas ! hélas !
Elle demandait le trépas.

ISABELLE.

Hélas ! hélas !
Oui, je demandais le trépas,
Quand tout-à-coup, une voix inconnue
Réveille mon ame éperdue.

Barbares, arrêtez.
Eh! quoi! traiter ainsi ce sexe aimable et tendre!
Barbares, arrêtez.
Je mets ma gloire à le défendre;
Et si vous persistez,
Je suis Français, c'est vous en dire assez

LÉONORE, JACINTE.

Ah! que j'aime ce Français!

JACINTE.

Oui, je le reconnais;
C'est mon Français

ISABELLE.

Mais quoi! vous aggravez l'outrage?
Cruels! éprouvez donc ma rage.
Alors, avec fureur,
Il court briser ma chaîne.
Tout cède à sa valeur.
La résistance est vaine,
Tout cède à sa valeur;
Tout cède à sa fureur.
Il renverse, il terrasse.
Mon tyran perd l'audace;
Et saisi de terreur,
Prend la fuite;
Et moi, sous la conduite
Du Français généreux,
Je vole vers ces lieux.

LÉONORE, JACINTE.

Quelle reconnaissance
Ce généreux Français doit attendre de vous!
Quelle reconnaissance!

ISABELLE.

Ah! ce n'est point de la reconnaissance.
Un sentiment plus doux
Sera sa récompense.

LÉONORE, JACINTE.

Quelle reconnaissance!

ISABELLE.

Non, ce n'est point de la reconnaissance.
Je crains qu'un sentiment plus doux...

LÉONORE, JACINTE.

Quelle reconnaissance!

ISABELLE.

Non, ce n'est point de la reconnaissance.

Léonore, puis-je compter sur votre amitié? M'accordez-vous un asile?

LÉONORE.

A mon unique amie! la sœur de don Alonze! Oui, quoique mon père me défende de vous voir...

ISABELLE.

De me voir!

LÉONORE.

Jacinte vient de me l'apprendre. Il sort d'ici. Il est même heureux que vous ne l'ayez pas rencontré.

ISABELLE.

Il ne me connaît pas. D'ailleurs je suis en-

trée par la porte du jardin ; vous savez que j'en ai toujours la clé.

JACINTE.

A propos, cela me rappelle... Ce Français sait-il votre nom ?

ISABELLE.

Je ne le crois pas.

JACINTE.

C'est qu'il m'a demandé celui de ma maîtresse.

ISABELLE.

C'est de moi sûrement qu'il a voulu parler.

JACINTE.

Ma foi, sans y songer, je lui ai nommé Madame; mais qu'importe : je vais me mettre aux aguets.

LÉONORE.

Aussitôt que tu apercevras mon père, cours nous en avertir.

SCÈNE VIII.

LEONOR, ISABELLE.

ISABELLE.

Que d'embarras je vais vous causer ! Et si mon frère allait revenir ?

LÉONORE.

Je vous avoue que je crains son retour à présent, autant que je le désirais. Vous savez qu'il a toujours favorisé les prétentions de votre tuteur. Vous connaissez son caractère impétueux. Aussi jaloux de l'honneur de sa maison que de sa maîtresse, portant à l'excès tous les préjugés sévères de notre nation, que dira-t-il de votre démarche ?

ISABELLE.

Jamais il ne me pardonnera. C'est de lui surtout qu'il faut me cacher ; car....

(On entend Jacinte qui crie.)

Madame ! Madame ! don Alonze ! don Alonze !

ISABELLE, LÉONORE.

Ah ! ciel !

(Isabelle se sauve dans le cabinet, sans avoir le tems de fermer la porte tout-à-fait.)

SCÈNE IX.

LÉONORE, ALONZE, JACINTE.

JACINTE.

Ah ! Seigneur don Alonze ! que ma maîtresse va être contente ! vous avez fait un bon voyage ? Vous vous portez bien ?

ALONZE.

Adorable Léonore! je vous revois enfin, et ma joie est au comble. Si vous daignez la partager....

LÉONORE.

Alonze, pouvez-vous en douter? Cruel! pourquoi ne pas me prévenir de votre retour?

ALONZE.

J'ai voulu vous surprendre. M'en sauriez-vous mauvais gré ?

JACINTE.

Allez, Seigneur, c'est bien mal à vous de nous surprendre. (*A part.*) Je ne crois pas qu'il l'ait vue. Mais, pour éviter une surprise moins agréable, je retourne à mon poste. Madame, si votre père arrive, don Alonze passera....

ALONZE.

Dans ce cabinet.

JACINTE.

Non, dans le jardin; vous y serez mieux. Entendez-vous, Madame ?

ALONZE, à part.

Dans le jardin !

JACINTE.

Seigneur, puis-je vous faire mon compliment de condoléance ? Votre cher oncle....

ALONZE.

Sa santé est rétablie.

JACINTE.

Adieu donc la succession.

SCÈNE X.

LÉONORE, ALONZE.

LÉONORE.

Vous voyez, Alonze, combien la présence de mon père est redoutable pour nous; sans vous connaître, il est déjà instruit de vos visites, il me défend de vous voir; ses soupçons vont redoubler lorsqu'il apprendra votre retour.

ALONZE.

Il ne le saura pas, je l'ai caché même à ma famille, je n'ai point paru chez moi; et tant que mon amour l'exigera, mon retour sera un secret pour tout le monde. Mais ce père, que vous redoutez tant, pourra-t-il être inexorable à vos prières? Et un nom tel que le mien....

LÉONORE.

Un nom! vous ne connaissez pas mon père: la plus illustre alliance, sans fortune, ne serait rien à ses yeux. Cher Alonze, quel obstacle pour nous!

ALONZE.

Ah ! s'il n'y avait que cet obstacle à combattre, je saurais bien le vaincre.

LÉONORE.

Et quel autre obstacle pouvez-vous craindre?

ALONZE.

Vous, vous-même. Pardonnez, Léonore ; mais de grâce, dites-moi, l'absence n'aurait-elle pas changé les sentimens que j'ai pu vous inspirer ? Daignez rassurer un cœur qui aime avec trop de violence pour ne pas douter de son bonheur.

LÉONORE.

Ingrat ! pouvez-vous me faire ce reproche ?

ALONZE.

Chut ! N'entendez-vous pas du bruit ?

LÉONORE.

Du bruit, où ?

ALONZE.

Dans ce cabinet.

LÉONORE.

Cela n'est pas possible ; vous vous trompez.

ALONZE.

J'en suis certain ; ainsi, permettez...

LÉONORE.

Vous vous trompez, vous dis-je.

ALONZE.

Soit. Mais souffrez....

LÉONORE.

Vous n'y entrerez pas.

ALONZE.

J'y entrerai.

LÉONORE.

Quoi! encore de la jalousie?

ALONZE.

De la jalousie! moi! quelle idée! C'est votre seul intérêt qui me guide; qui sait si votre père n'a pas aposté quelqu'un pour nous écouter? Ainsi, malgré votre résistance, il faut absolument...

LÉONORE.

N'avancez pas, je vous le défends.

ALONZE.

Défense inutile.

LÉONORE.

Ah! ciel! Alonze, si vous m'aimez...

ALONZE.

Rien ne peut m'arrêter; mon parti est pris, et.... (*La porte du cabinet se ferme tout-à fait.*) Eh bien! avais-je tort?

LÉONORE.

Et que présumez-vous de là ?

ALONZE.

Ce que j'en présume ! Vous osez me le demander ? Ce que j'en présume ! que mon malheur est certain ; que je suis trompé, trahi, par la plus fausse, la plus perfide des femmes.

SCÈNE XI

ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

JACINTE.

Mon maître arrive ; vite, Seigneur, sauvez-vous. Qu'a-t-il donc ?

LÉONORE.

Allons, éloignez-vous, mon père va venir. Voulez-vous me perdre ?

ALONZE.

M'éloigner !

AIR.

Plus d'égards, plus de prudence,
Tout m'est égal ;
Je ne respire que vengeance ;
Paraissez, indigne rival.

LÉONORE.

Cher Alonze !

ALONZE.

Plus d'égards.

JACINTE.

Seigneur !

ALONZE.

Plus de prudence;
Je ne respire que vengeance ;
Paraissez, indigne rival.

LÉONORE.

Non, tu n'as point de rival.

JACINTE.

Vous n'avez point de rival.

LÉONORE, JACINTE.

Vous connaîtrez { mon / son } innocence.
Partez, partez.

ALONZE.

Paraissez, paraissez ;
Je ne respire que vengeance ;
Paraissez, indigne rival.

LÉONORE, JACINTE.

Quel aveuglement fatal !

SCÈNE XII.

ALONZE, LÉONORE, JACINTE, LOPEZ.

LOPEZ.

Quel bruit chez moi viens-je d'entendre?

LÉONORE, à part.

Mon père! Ah! ciel!...

JACINTE.

Quel parti prendre?

LOPEZ.

Un inconnu! ma fille en pleurs!
Monsieur, apaisez vos fureurs.
De ce logis je suis le maître;
Je puis y commander, peut-être?
Que voulez-vous?
Que cherchez-vous?

ALONZE.

Je veux me satisfaire.

LOPEZ.

Là, là, là, là, point de courroux.

ALONZE.

Je veux me satisfaire.

JACINTE.

On va vous satisfaire.

LOPEZ.

Il faut me satisfaire.

LÉONORE.

Hélas! que faut-il faire?

ALONZE.

Paraissez.

JACINTE.

Finissez.

LOPEZ.

Répondez,
Léonore, Jacinte.

JACINTE, à part.

Il faut employer une feinte.

LOPEZ.

Vous qui rebutez les galans,
Grave matrone de vingt ans,
Daignez m'instruire,
Daignez me dire
Le secret.

JACINTE.

Je vais le dire,
Vous en instruire.

ALONZE.

Que peut-elle dire?

LÉONORE.

Que va-t-elle dire?

JACINTE.

Voici le fait.
Une femme tremblante,
Expirante,
Accourt implorer à genoux

Un asile chez nous;
Poursuivie,
Elle craint pour sa vie:
Nous la cachons en ce réduit.
Ce monstre bientôt la poursuit:
Dans la fureur qui le transporte,
Il veut briser la porte;
Et sans vous, Monsieur, sans vous,
Hélas! c'était fait de nous.

ALONZE.

Une femme! belle finesse!

LOPEZ.

Une femme!

JACINTE.

C'est sa maîtresse.

LÉONORE.

Oui, mon père, je tremble encor
De sa fureur extrême;
Ce cruel, dans son transport,
Cherche à percer le cœur qui l'aime.

LOPEZ.

Mais d'où vient ce grand courroux?

ALONZE.

L'infidèle! l'infidèle!

JACINTE.

Il croit sa maîtresse infidèle,
L'amour lui trouble la cervelle;
Il est jaloux, il est jaloux.

LOPEZ.

Il est jaloux?

JACINTE.

Que les jaloux sont fous!

LOPEZ, JACINTE.

Que les jaloux sont fous!

JACINTE.

Mais très-jaloux.

ALONZE.

C'est trop dévorer mon injure;
Il faut confondre l'imposture;
Rien ne me retiendra :
L'infidèle, la parjure,
La voilà.

(Isabelle sort voilée, du cabinet.)

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

La voilà.

LOPEZ, à part.

Ah! ciel! c'est une femme.
(Haut.)
Fuyez, fuyez, Madame;
Redoutez le courroux
De ce monstre jaloux.

(Isabelle sort.)

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il ne sait plus que dire;
Il ne s'emporte plus;
Il gémit, il soupire :
Ah! qu'il a l'air confus!

ALONZE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit il soupire.
Ah! qu'il a l'air confus!

LOPEZ.

Qu'elle a de pouvoir sur son ame!
Elle n'est pas encor sa femme,
On le voit bien.
Quoi! vous ne dites rien?

ALONZE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il ne sait plus que dire;
Il ne s'emporte plus.

ALONZE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit, il soupire;
Ah! qu'il a l'air confus!

ALONZE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, JACINTE.

La plaisante aventure!
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LÉONORE.

La cruelle aventure!
Pour mon cœur quelle injure!
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LOPEZ.

La plaisante aventure!

Non, je ne l'oublirai jamais.

JACINTE.

La plaisante aventure!
La cruelle aventure!
Non, je ne l'oublirai jamais.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉONORE, seule.

ARIETTE.

ÉLOIGNEZ-VOUS, vaine tendresse,
Je ne dois plus vous écouter;
N'espérez rien de ma faiblesse,
Mon cœur saura la surmonter.
Après cette injure cruelle,
Amour, je renonce à ta loi.
Alonze me croit infidèle,
Alonze est indigne de moi.
Hélas! de l'amour le plus tendre
Comme il savait peindre l'ardeur!
Quel plaisir j'avais à l'entendre!
Que ses accens flattaient mon cœur!
Moi, rompre une chaîne si belle!
Ah! puis-je y songer sans effroi!
Mais... Alonze me croit infidèle.
Alonze est indigne de moi.

SCÈNE II.

JACINTE, LÉONORE.

JACINTE.

Vous voilà, Madame; qu'avez-vous fait d'Isabelle ?

LÉONORE.

Elle est cachée dans le pavillon du jardin. Mon père la croit partie.

JACINTE.

Assurément; mais moi, devinez d'où je viens ? je l'ai vu.

LÉONORE.

Vu qui ?

JACINTE.

Don Alonze.

LÉONORE.

Le malheureux ! tu l'as vu ?

JACINTE.

Que voulez-vous, j'ai l'ame si bonne.... Si vous saviez dans quel état il est... Hélas ! hélas !

LÉONORE.

Écoute bien ce que je te dis ; c'en est fait,

Jacinte ; je ne le verrai de ma vie, et je te défends de me jamais prononcer son nom, entends-tu ?

JACINTE.

Oui, Madame... Soit... Parlons d'autre chose. Ne craignez-vous pas que le tuteur d'Isabelle ne vienne chercher sa pupille ici ? Il est vrai que cet officier français lui a fait une si belle peur....

LÉONORE.

Tu lui as parlé ?

JACINTE.

Cependant l'amour pourrait lui donner du courage.

LÉONORE.

Jacinte,... qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Qui ? le tuteur d'Isabelle ?

LÉONORE.

Non,... ce monstre.

JACINTE.

Qui ?

LÉONORE.

Mais, mais... don Alonze.

JACINTE.

Oh ! vous m'avez défendu de le nommer.

LÉONORE.

C'est pour la dernière fois; parle-m'en, je t'en conjure.

JACINTE.

Eh bien! Madame, don Alonze.... D'abord il a gardé un morne silence, se mordant les lèvres, frappant des pieds; ensuite il a juré. Ah! comme il a juré! puis il a pleuré.

LÉONORE.

Ah!

JACINTE.

Puis il m'a dit qu'il était au désespoir de vous avoir soupçonnée à tort.

LÉONORE.

Oui, tu dis bien; tu rends mieux son esprit que ses paroles. Son désespoir vient, non pas de m'avoir soupçonnée, mais de ne m'avoir pas convaincue; car l'ingrat me croit toujours infidèle. Enfin?

JACINTE.

Enfin, il m'a conjurée, si je voulais lui sauver la vie, de lui ménager un entretien avec vous.

LÉONORE.

Un entretien? comment a-t-il eu l'audace de l'espérer?

JACINTE.

Oh ! je ne lui ai rien promis ; et puisque vous ne voulez plus le voir, je vais lui dire que cela n'est pas possible.

LÉONORE.

Jacinte.

JACINTE.

J'y cours, Madame.

LÉONORE.

Non ; écoute. Oui, je veux le voir.

JACINTE.

Le voir ?

LÉONORE.

Je connais don Alonze. Son orgueil serait trop flatté par un refus. Il croirait que je n'ai pas le courage de soutenir sa présence. Mais il verra de quoi je suis capable. Qu'il vienne, qu'il vienne recevoir son congé de ma bouche.

JACINTE.

De votre bouche ! oui ! cela fera bien plus d'effet. Mais, en attendant, je voudrais voir Isabelle. Tantôt elle a voulu me parler d'un rendez-vous quelle a donné à ce Français.

LÉONORE.

A quelle heure doit-il venir ?

JACINTE.

Qui ? ce Français ?

LÉONORE.

Non, non. Don Alonze.

JACINTE.

Aussitôt que votre père sera couché.

LÉONORE.

Mon père ne se couche qu'à neuf heures.

JACINTE.

Il est vrai. Il y a trois mortels quarts d'heure à attendre. Je vais dans le jardin trouver Isabelle.

LÉONORE.

Va, mais prends bien garde que mon père ne t'aperçoive.

JACINTE.

Oh! ne craignez rien, laissez-moi faire; vous verrez que...

SCÈNE III.

LOPEZ, JACINTE, LÉONORE.

LOPEZ.

Ou vas-tu?

JACINTE.

Me promener dans le jardin.

LOPEZ.

Te promener au jardin, à l'heure qu'il est! la grille du jardin est fermée.

JACINTE.

Fermée?

LOPEZ.

Oui, en voilà la clé.

JACINTE.

Eh bien! donnez-la moi, car j'ai besoin de prendre l'air.

LOPEZ.

Prendre l'air avec le serein qui tombe! Tu n'y penses pas, mon enfant. Une santé délicate comme la tienne! Te voilà, ma fille?

JACINTE, à part.

Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir? Plus de communication. Nous défendre la promenade! c'est bien dur.

LOPEZ.

Eh bien, Léonore, que penses-tu de l'aventure de tantôt? de notre jaloux?

LÉONORE.

Je pense, mon père, que sa maîtresse est bien à plaindre.

LOPEZ.

Bah! sa maîtresse ne vaut pas mieux que

lui; la maîtresse d'un fou pareil ne peut-être qu'une folle. Je gage qu'ils se raccommoderont. Encore deux ou trois hélas! et la pauvre sotte lui pardonnera tout.

LÉONORE.

Je ne le crois pas, mon père.

LOPEZ.

Et moi, vois-tu, je le parierais.

JACINTE à part.

Et moi, je serais de moitié.

LOPEZ.

Voilà ce que c'est que l'amour! Tu ne connais pas cette passion funeste. Tu es bien heureuse.

LÉONORE.

Heureuse!

JACINTE, à part, à Léonore.

Vous vous troublez! songez que vous allez vous trahir.

LOPEZ.

Vouloir se marier! quelle sottise!

ARIETTE.

Le mariage est une envie
Qu'une fois dans la vie
On peut bien se passer;

Mais ce serait une folie
Que de vouloir recommencer.

JACINTE.

Voilà une belle pensée, et tout-à-fait neuve.

LOPEZ.

Qu'en penses-tu, Léonore?

LÉONORE.

Assurément, mon père, je suis de votre avis.

LOPEZ.

Là, bien vrai?

JACINTE.

Oui, Monsieur, je vous en réponds. Dans ce moment, ma maîtresse pense tout ce qu'elle dit. (*A part.*) Mais dans une heure d'ici elle pensera tout autrement.

LOPEZ.

Oh! puisque tu en réponds, je n'ai plus de doute. Ainsi, ma fille, tu consens à rester dans le veuvage?

LÉONORE.

Oui, mon père; c'est bien mon intention.

LOPEZ.

Tu m'enchantes. Quant à ta fortune, laisse-moi seulement le soin de la faire valoir; et je te promets qu'en dix ans d'ici tu seras la plus riche veuve de l'Espagne.

JACINTE.

En dix ans d'ici ! la belle perspective ! Ah ! Madame, que vous êtes heureuse d'avoir un si bon père !

LOPEZ.

Tu me fais des complimens. Mais, Léonore, pourquoi cette tristesse? Tu me parais agitée, ma fille ; c'est le souvenir du pauvre défunt qui te tourmente toujours.

JACINTE.

Ah ! Monsieur, ne nous en parlez pas. La seule idée de ce cher homme nous jette dans une affliction.... Voyez comme ma maîtresse est troublée. Venez, venez, Madame, vous retirer dans votre appartement.

LÉONORE.

Permettez-vous, mon père ?

LOPEZ.

Oui, mon enfant, va te reposer. Je suis fâché d'avoir réveillé ta sensibilité.

JACINTE, à part.

Consolez-vous, Madame, don Alonze va venir.

SCÈNE IV.

LOPEZ, seul.

Je ne suis pas la dupe de cette sensibilité. Ce n'est pas la mort d'un époux qui l'excite, c'est l'absence d'un amant. Par malheur cette absence ne sera pas longue. Je sais que don Alonze est attendu à Cadix. Cette clé ne sortira plus de mes mains. Plus de promenade au jardin. C'est-là sûrement que se donneraient les rendez-vous. Que de peine, que d'embarras je vais avoir ! La détestable chose que l'amour! Mais j'entends quelqu'un.

SCÈNE V.

LOPEZ, FLORIVAL.

LOPEZ.

Que demandez-vous, Monsieur?

FLORIVAL.

Je demande le seigneur Lopez, loyal négociant, et le plus honnête homme de Cadix.

LOPEZ.

Vous me faites bien de l'honneur.

FLORIVAL.

Quoi! Monsieur, c'est vous? Mille pardons si je ne vous ai pas reconnu.

LOPEZ.

Comme c'est pour la première fois que nous nous voyons, la faute n'est pas grande. Qu'y a-t-il pour votre service?

FLORIVAL.

Une misère, Monsieur, une petite lettre de change.

LOPEZ.

Voyons. Deux cents piastres passées à l'ordre du chevalier de Florival.

FLORIVAL.

C'est votre serviteur.

LOPEZ.

Je vais vous chercher votre affaire; je ne vous ferai pas attendre.

FLORIVAL.

Oh! tant qu'il vous plaira; je ne suis pas pressé.

SCÈNE VIII.

FLORIVAL, LOPEZ.

FLORIVAL, à part.

Dans le pavillon du jardin! Que veut-elle dire?

LOPEZ.

Cent quatre-vingt-dix, cent quatre-vingt-quinze et deux cents. Comptez.

FLORIVAL.

Compte-t-on avec ses amis?

LOPEZ.

Votre serviteur très-humble. Si vous voulez vous reposer un instant....

FLORIVAL.

Je crains de vous déranger. Vous autres gens sages, vous vous couchez de bonne heure.

LOPEZ.

Oh! dans une demi-heure d'ici.

FLORIVAL, à part.

Bon!

LOPEZ.

Fumez-vous?

FLORIVAL.

Je fais de tout.

LOPEZ.

Êtes-vous de l'armée alliée ?

FLORIVAL.

Oui, Monsieur.

LOPEZ.

Vous allez donc combattre nos ennemis, cueillir des lauriers ? Cela doit faire une bonne récolte ? Partez-vous bientôt ?

FLORIVAL.

Trop tôt pour mon repos.

LOPEZ.

Comment donc ?

FLORIVAL.

Ah! mon cher Monsieur, vous êtes bien heureux !

LOPEZ.

Il est vrai, je suis assez riche.

FLORIVAL.

Riche, vous possédez un trésor....

LOPEZ.

Pas absolument un trésor, mais je suis à mon aise.

FLORIVAL.

Et moi, Monsieur, je me vois à l'instant de quitter tout ce que j'aime.

LOPEZ.

Quoi ! de l'amour ! un guerrier soupirant ! fi donc ; songez que vous êtes notre allié.

FLORIVAL.

Hélas ! je voudrais l'être.

LOPEZ.

Mais vous l'êtes.

FLORIVAL.

Oui, vous avez raison, je l'avais oublié.

DUO.

LOPEZ.

La Gloire vous appelle
La Gloire a tant d'attraits !
Vous lui serez fidèle ;
Vous êtes Français.

FLORIVAL.

C'est l'Amour qui m'appelle :
L'Amour a tant d'attraits !
Je lui serai fidèle,
Fidèle à jamais.

LOPEZ.

Ne songez qu'à la Gloire,

Volez à la Victoire,
Et laissez là l'Amour.

FLORIVAL.

Chacun aura son tour,
De l'Amour je vole à la Gloire,
De la Gloire à l'Amour.

LOPEZ.

Enfin, d'une flamme si belle
Peut-on savoir quel est l'objet.

FLORIVAL.

Si j'osais.

LOPEZ.

Elle s'appelle?

FLORIVAL.

Elle s'appelle.

LOPEZ.

Elle s'appelle?

FLORIVAL.

Mais il faut être discret!

LOPEZ.

Quelle tête légère!

FLORIVAL.

Quel tourment de se taire?
Mais il faut être discret.

LOPEZ.

Pourquoi tant de mystère?

FLORIVAL.

Je crains de vous déplaire.

LOPEZ.

De me déplaire !
Je devine l'affaire.

FLORIVAL.

Je ne puis plus me taire.

LOPEZ.

Sachons ce grand secret:

FLORIVAL.

Vous saurez mon secret.
Celle qui m'est si chère,
Est celle qui dans les champs
Ce matin par des brigands,...
Vous devez bien m'entendre ?

LOPEZ.

Moi, je dois vous entendre ?

FLORIVAL.

Moi, contre tous ces brigands,
Moi, j'ai su la défondre.

LOPEZ.

Vous me faites courir les champs.

FLORIVAL.

C'est elle qui courait les champs.

LOPEZ.

Et je dois vous entendre ?

FLORIVAL.

Et vous devez m'entendre.

LOPEZ.

Son nom, son nom?

FLORIVAL.

Non, non, non, non.

LOPEZ.

Venons au fait, venons au fait.

FLORIVAL.

Non, non, il faut être discret.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LOPEZ, JACINTE.

LOPEZ.

Voila, sur ma parole, un plaisant original; on dirait que tous les fous de Cadix se sont donné le mot pour venir me tourmenter. J'avais d'abord conçu quelque soupçon; mais cette aventure de brigands dans les champs m'a rassuré. Pour n'être pas encore exposé à de nouvelles impertinences, allons nous coucher. Jacinte, ferme bien toutes les portes, et qu'on m'éveille à la pointe du jour.

JACINTE.

Oui, Monsieur. Le voilà parti; et avec la clé de la grille. Il a sûrement des soupçons. Il sera aux aguets. Ses fenêtres donnent sur le jardin. Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir! Seule dans le pavillon, pendant

la nuit, se voir abandonnée de tout le monde! Qu'elle est à plaindre! Mais qu'y faire? Songeons du moins à son frère, qui, sans doute, s'impatiente. Seigneur, seigneur don Alonze!

SCÈNE X.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

Eh bien! Seigneur, êtes-vous revenu de tous vos soupçons? Cesserez-vous enfin de faire le tourment d'une femme qui n'a jamais aimé que vous?

ALONZE.

Oui, ma chère Jacinte, je rends justice à la vertu; je sens combien j'ai été coupable; je rougis de mon erreur. Ciel! comme la jalousie nous aveugle! Quoi! j'ai pu voir un rival dans une femme! car enfin, c'était bien une femme.

JACINTE, à part.

Il n'en est pas encore convaincu. (*A Alonze.*) Quoi! vous osez douter!...

ALONZE.

Non, Jacinte, je n'ai pas le moindre doute; mais cette femme, pourquoi me la cacher? Pourquoi tant de mystère?

JACINTE.

Oh ! c'est là notre secret, que vous saurez cependant en tems et lieu.

ALONZE.

Je ne veux plus le savoir. Léonore m'est fidèle ; qu'elle me pardonne, et rien ne manque à mon bonheur.

JACINTE.

Vraiment, je le crois bien ; mais vous n'y êtes pas encore ; vous allez la voir dans une colère.... que vous saurez bien adoucir. Je vais lui dire que vous êtes ici.

ALONZE.

Allez, ma chère Jacinte. Mais dites-moi, qui est ce jeune militaire que j'ai vu sortir tantôt ?

JACINTE.

C'est un officier français qui est venu parler à mon maître pour affaires.

ALONZE.

A ton maître ?

JACINTE.

Oui.

ALONZE.

Un officier français ?

JACINTE.

Un officier français. Et vous n'êtes plus jaloux? Ah! seigneur don Alonze, je crains que votre mal ne soit incurable. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

ALONZE, seul.

Elle me reproche mes soupçons : peut-être a-t-elle raison. Mais après tout, ces soupçons, quoique injustes, sont-ils si criminels?

ARIETTE.

Aimer sans jalousie,
Non, ce n'est point aimer;
Ce n'est qu'un sentiment léger,
Un goût frivole et passager,
Que sans effort on quitte, et qu'on oublie;
Mais quand on aime pour la vie,
On aime avec fureur.
Souvent c'est un martyre,
C'est un affreux délire,
Qui tourmente et déchire.
Un trop sensible cœur.

Je vois de la lumière! on vient. Ah! Léonore! Lui apprendrai-je la mort de mon oncle? Lui dirai-je qu'une fortune égale à ma naissance?.... Non, mon cœur en serait

jaloux : c'est à l'amour seul que je veux devoir le bonheur où j'aspire.

SCÈNE XII.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

Seigneur, j'ai enfin déterminé ma maîtresse. Elle consent à vous voir.

ALONZE.

Ma chère Jacinte ! je vole à ses pieds y abjurer mon erreur, et en obtenir mon pardon.

SCÈNE XIII.

JACINTE, seule.

Il aura bien de la peine. Mais il l'obtiendra. Je la connais. Cependant seigneur don Alonze, malgré votre repentir, vos pleurs, vos gémissemens, si j'étais à la place de ma maîtresse, je vous..... je vous pardonnerais. Ah ! ces hommes, ces hommes !

ARIETTE.

D'abord, amans soumis et doux,
Pleurans, tremblans à nos genoux ;
Victimes de nos injustices,

A tous nos goûts, à nos caprices,
Sans cesse on les voit asservis,
Et tout nous est permis.
Mais quand, à force de souplesse,
De pleurs, de soins et de finesse,
Ils ont surpris notre tendresse,
Alors, alors le charme cesse;
Plus d'amans!
Jaloux, méchans,
Il ne sont plus que des tyrans
Victimes de leurs injustices,
A tous leurs goûts, à leurs caprices,
Nos faibles cœurs sont asservis;
Rien ne nous est plus permis.

SCÈNE XIV.

ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

ALONZE.

DUO.

CRUELLE,
De ma douleur mórtelle
Veux-tu me voir mourir?

LÉONORE.

D'une chaîne cruelle
Je saurai m'affranchir.

ALONZE.

D'une ardeur si constante,

Voilà donc le retour !

LÉONORE.

Soupçonner son amante
Pour prix de tant d'amour !

ALONZE.

Que je suis à plaindre !
Ah ! c'est trop souffrir !

LÉONORE.

Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

(Jacinte sort.)

ALONZE.

Léonore ! ma Léonore !
De l'amant qui t'implore,
Vois les pleurs, les tourmens.

LÉONORE, à part.

Oui, oui ; je l'aime encore.
En vain je m'en défends.
Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

ALONZE.

Que je suis à plaindre !
Ah ! c'est trop souffrir.

LÉONORE.

Hélas ! hélas ! que devenir ?

ALONZE.

Faut-il mourir ?

LÉONORE, regardant tendrement Alonze.

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne sut cacher ses sentimens ;
Et même en ce moment encore,
Ce cœur sincère qui t'adore,
Te renouvelle ses sermens.

ALONZE, se jetant aux genoux de Léonore.

ARIETTE.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur ;
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeste frénésie,
Alonze en atteste l'honneur.

LÉONORE.

Crois le serment de ton amante.

ALONZE.

Crois le serment de ton époux.

LÉONORE.

Léonore est toujours constante.

ALONZE.

Ton Alonze n'est plus jaloux.

(On entend à la fenêtre Florival chantant ce qui suit.)

AIR.

Tandis que tout sommeille
Dans l'ombre de la nuit,
L'amour qui me conduit,
L'amour qui toujours veille,
Me dit tout bas :
Viens, suis mes pas,
Où la beauté t'appelle ;
Voici l'instant du rendez-vous :
Profite d'un moment si doux.
Moi, pour écarter les jaloux,
Je ferai sentinelle.

De l'amant le plus tendre,
Ah ! couronnez l'espoir.
S'il ne peut plus vous voir,
Qu'il puisse vous entendre
Un mot de vous,
Un mot bien doux,
Doit confirmer encore
Cet espoir heureux et flatteur,
Qui ce matin comblait mon cœur,
Et d'où dépend tout mon bonheur,
Charmante Léonore.

ALONZE, la main sur la garde de son épée.

Malheureux !

LÉONORE.

Ah ! ciel, qui que vous soyez, sauvez-vous ?

FLORIVAL, dans la rue.

Sauvons-nous ! sauvons-nous ! c'est le père !

ALONZE.

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne sut cacher ses sentimens,
Et même en ce moment encore,
Ce cœur sincère qui t'adore,
Te renouvelle ses sermens.

LÉONORE.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur ;
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeste frénésie,
Alonze en atteste l'honneur.

ALONZE.

Quelle trahison !

LÉONORE.

Quelle injure !

ALONZE.

Cœur infidèle !

LÉONORE.

Cœur parjure !

ALONZE, LÉONORE.

Rien ne calmera mon courroux.

ALONZE.

Crois le serment de ton amante.

LÉONORE.

Crois le serment de ton époux.

ALONZE.

Léonore est toujours constante.

LÉONORE.

Ton Alonze n'est plus jaloux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin entouré d'un mur, avec un pavillon éclairé.

SCÈNE I.

ISABELLE, seule, sortant du pavillon.

ARIETTE.

O douce nuit! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.
Un seul instant m'a su rendre sensible:
Cet instant fixe à jamais mes désirs.
O douce nuit! etc.

C'est au sein des alarmes,
Que l'Amour a surpris mon cœur.
Cruel Amour! n'ai-je éprouvé tes charmes
Que pour voir combler mon malheur?
Un seul instant m'a su rendre sensible:
Cet instant fixe à jamais mes désirs.
Cher Florival, sous cette ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.

J'entends du bruit, quelqu'un vient, serait-ce Léonore?

SCÈNE II.

ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE.

Mais non. Que vois-je! c'est lui! c'est lui-même!

FLORIVAL.

Ciel! c'est elle!..... Que je suis heureux!

ISABELLE.

Quoi! Monsieur! vous! vous ici! par quel hasard? Jacinte vous aurait-elle dit?....

FLORIVAL.

Elle n'a pu me dire qu'un mot. Elle m'a nommé le pavillon du jardin; l'Amour m'a fait deviner le reste. J'ai été d'abord au rendez-vous que vous m'aviez donné devant la fenêtre: vous savez qu'il a manqué. Alors je me suis procuré une échelle, et j'ai volé vers ces lieux.

ISABELLE.

Tant d'empressement, après une connaissance si légère, a lieu de me surprendre; je ne sais à quoi l'attribuer.

FLORIVAL.

Ah! il faut vous le dire! Je vous aime de

l'amour le plus tendre. Je sens que ma franchise vous blesse ! votre délicatesse en est offensée ; mais les momens sont précieux pour moi ; cette occasion est la seule, peut-être, où je pourrai vous ouvrir mon cœur... Oui, je vous aime, Madame, et mon unique ambition est de vous plaire. Me serait-il permis de m'en flatter ? Ah ! parlez, je vous en conjure.

ISABELLE.

Je devrais plutôt me taire; mais je ne saurais dissimuler avec mon bienfaiteur. Puisque vous l'exigez, vous connaîtrez mes sentimens.

DUO.

Je sens bien que votre hommage
A droit de flatter un cœur;
Figure, esprit et courage,
Tout en vous est séducteur :
J'en dirais bien davantage;
Mais, mais,
Vous êtes français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

S'il est vrai que mon hommage
Ait de quoi flatter un cœur,
Pourquoi cesser ce langage.
Et suspendre mon bonheur ?

Ah! dites-en davantage.

ISABELLE.

Mais, mais,
Vous êtes français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Ah! dites-en davantage.

ISABELLE.

J'en dirais bien davantage
Mais, mais,
Vous êtes français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Non, non, non, quoique français,
Je ne serai point volage.

Quoi! vous persistez donc à me refuser l'aveu dont dépend mon bonheur! Ah! croyez-moi, n'écoutez plus une prévention injuste; écartez des soupçons indignes de votre cœur et du mien.

ISABELLE.

Ces soupçons, le tems pourrait les détruire.

FLORIVAL.

Le tems! Mais songez, Madame, que je n'ai pas un moment à perdre; songez à ma position, à la vôtre. Mon état, mon devoir m'appellent ailleurs. Vous-même, vous êtes sous l'autorité d'un....

SCÈNE III.

ISABELLE, FLORIVAL, ALONZE,
paraissant sur le haut du mur.

ISABELLE.

Oh ! ciel, je suis perdue !.... Protégez-moi, de grâce.

FLORIVAL.

Ne craignez rien.

ALONZE.

C'est elle, c'est la perfide, et ce même Français, mon malheur est certain.

FLORIVAL.

C'est un rival ; il faut le voir venir.

DUO.

ALONZE.

Seigneur, sans être trop indiscret,
Ne pourrait-on s'instruire,
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour !

FLORIVAL.

L'Amour.

Il enrage.

ALONZE.

Ah ! que j'enrage !

FLORIVAL.

Il enrage.

ALONZE.

Quel outrage !

FLORIVAL.

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne puis-je aussi m'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

ENSEMBLE.

ALONZE.

L'Amour.

FLORIVAL.

L'Amour !

ALONZE.

L'Amour.

Il enrage.

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

Ah, j'enrage!

ALONZE.

Il enrage.

FLORIVAL.

Quel outrage

SCÈNE IV.

LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

TRIO.

LOPEZ.

Messieurs, sans trop être indiscret,
Ne pourrait-on s'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour?

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour!

Peut-on savoir encore,
Sans être trop indiscret,
Quel est l'aimable objet
Du feu qui vous dévore?

FLORIVAL.

ENSEMBLE.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

LOPEZ.

Où donc est Léonore?

ALONZE.

Là, dans ce pavillon....

LOPEZ.

Entrons.

FLORIVAL.

Non, non.
Je la défends.

LOPEZ.

Quoi! contre un père!

FLORIVAL.

Contre toute la terre.

LOPEZ, ALONZE.

Entrons, entrons. Quoi! contre un père!

FLORIVAL.

Non, non, non, non.
Je la défends contre toute la terre.

SCÈNE V.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

QUATUOR.

JACINTE.

MESSIEURS, serait-il indiscret
De chercher à s'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour !
Et s'il vous plaît,
L'aimable objet
Du feu qui les dévore,
C'est la prudente Léonore.

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

JACINTE.

Où donc est-elle !

LOPEZ.

Là dedans.
Un rendez-vous à deux amans !

ENSEMBLE.

ALONZE.

La perfide Léonore.

LOPEZ.

La prudente Léonore !

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

JACINTE.

Un rendez-vous à deux amans !

LOPEZ.

A deux amans !

JACINTE.

Quoi ! là dedans ?

LOPEZ.

Oui, là dedans.
Faut-il te le dire encore ?
Oui, là dedans, là, là, là, là ;
Peut-être enfin on la verra.

ENSEMBLE.

Paraissez, Léonore.

SCÈNE V.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

QUATUOR.

JACINTE.

Messieurs, serait-il indiscret
De chercher à s'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour !
Et s'il vous plaît,
L'aimable objet
Du feu qui les dévore,
C'est la prudente Léonore.

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

LÉONORE.

Non, Monsieur, vous avez été dans l'erreur. Vous m'avez causé bien du chagrin; mais votre faute a été involontaire.

ALONZE

Et la mienne? Ah! Léonore, ne puis-je en espérer le pardon?

LÉONORE.

Vous! cruel!

ALONZE, à Lopez.

Monsieur, de grâce, parlez pour moi.

LOPEZ.

Oh! en voici bien d'une autre.

ALONZE.

Daignez parcourir cette lettre. Vous verrez du moins combien mes vœux sont désintéressés.

ARIETTE.

Prenez pitié de ma douleur,
L'Amour seul m'a rendu coupable.
L'Amour a causé mon erreur,
Ne soyez plus inexorable.
Prenez pitié, etc.

LOPEZ.

Quoi! son oncle est mort! Il en hérite. Il

épouse ma fille sans dot ! Cela change de thèse.

JACINTE.

Assurément.

DUO.

LOPEZ, JACINTE.

Prenez pitié de sa douleur,
L'Amour seul l'a rendu coupable.
L'Amour a causé son erreur.
Ne soyez pas inexorable.
Prenez pitié, etc.

ISABELLE, sortant du pavillon.

Ah ! Léonore !

ALONZE.

Que vois-je ! ma sœur !

FLORIVAL

Sa sœur !

DUO.

ISABELLE, FLORIVAL, à Léonore.

Prenez pitié de sa douleu.
L'Amour seul l'a rendu coupable.
L'Amour a causé son erreur,
Ne soyez plus inexorable.
Prenez pitié, etc.

SEXTUOR.

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE, LÉONORE.

L'amour a causé { mon / son } erreur.

LÉONORE.

Quel p rti prendre?

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

Il faut se rendre.

LÉONORE.

Oui, oui, je sens qu'il faut se rendre.

ENSEMBLE.

L'Amour a causé { mon / son } erreur.

LÉONORE.

Alonze, faites le bonheur
De votre sœur, de mon amie.
Consentez qu'elle soit unie
Au digne objet de son ardeur.

ALONZE.

Puisse-t-il faire son bonheur!

ENSEMBLE.

Momens pleins de charmes,
Après tant d'alarmes,
Que notre sort est doux!

LOPEZ, JACINTE.

Mais pour les goûter davantage
Ne soyez jamais volage,
Ne soyez jamais jaloux.

ENSEMBLE.

Momens pleins de charmes, etc.

FIN DE L'AMANT JALOUX.

LES

ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR D'HÈLE,

MUSIQUE DE GRÉTRY;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 13 novembre 1779.

PERSONNAGES.

MONDOR riche financier.
PHILINTE.
LE MARQUIS DE VERSAC.
LE COMMANDEUR.
ÉMILIE, fille de Mondor.
LA COMTESSE, nièce du commandeur.
LAFLEUR, domestique du Marquis,
RENÉ, domestique de Philinte.
LISETTE, suivante d'Émilie.
MARTON, suivante de la Comtesse.
UN DOMESTIQUE.

LES

ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc et le château de Mon'or.

SCÈNE I.

PHILINTE, RENÉ.

ARIETTE.

PHILINTE.

Qu'il est cruel d'aimer ;
D'aimer sans oser dire
A l'objet, pour qui l'on soupire,
Combien il a su nous charmer.
Faudra-t-il toujours renfermer
Le secret de mon ame ?
Faudra-t-il toujours de ma flamme,
Sans espoir, me voir consumer ?
Près d'Emilie

Mon cœur oublie,
Que le bonheur de l'adorer
Laisse un bonheur à désirer.

Malheureux Philinte! Un mot, peut-être ferait ton bonheur; et ce mot, tu n'oses le prononcer. Mon pauvre René! tu vois ma peine, mon embarras. Dis-moi, que faut-il que je fasse?

RENÉ.

Parlez.

PHILINTE.

Et si l'on me refuse?

RENÉ.

Partez.

PHILINTE.

Ah! ce refus me coûterait la vie.

RENÉ.

Bah! on ne meurt pas pour cela.

PHILINTE.

Écoute. Je ne sais si je me flatte; mais depuis quelque tems j'ai observé qu'Émilie est triste et rêveuse; une tendre mélancolie s'est emparée de tous ses traits; je lui ai même vu répandre des larmes.... Ah! mon cher René! si j'en étais la cause?

RENÉ.

Peut-être.

PHILINTE.

Tu m'enchantes.... Mais le Marquis lui fait sa cour : il l'obsède sans cesse ! s'il avait le bonheur de lui plaire?

RENÉ.

Peut-être encore.

PHILINTE.

Tu me désespères.... Quoi ! Émilie, la simple et naïve Émilie pourrait préférer, à la passion la plus sincère, le ton avantageux et l'air suffisant du Marquis?

RENÉ.

Eh !.... Elle est femme.

PHILINTE.

Son père, ce père si tendre voudrait-il sacrifier le bonheur d'une fille unique à la vanité de la rendre marquise ?

RENÉ.

Il est financier.

PHILINTE.

Je le vois venir... le Marquis est avec lui... Peut-être, hélas ! parlent-ils d'Émilie : retirons-nous.

RENÉ.

Quelle extravagance! Restez plutôt, et parlez à votre tour.

PHILINTE.

Jamais je n'en aurais le courage. D'ailleurs puis-je demander la main d'Émilie avant d'avoir obtenu son cœur! Non, non, ma délicatesse me le défend; suis-moi.

RENÉ.

Il est fou.

SCÈNE II.

MONDOR, LE MARQUIS.

MONDOR.

Tenez, monsieur le Marquis, je ne veux point gêner l'inclination de ma fille; elle épousera celui qu'elle aimera.

LE MARQUIS.

Voilà précisément pourquoi je vous la demande.

MONDOR.

Si vous pouvez réussir à lui plaire....

LE MARQUIS.

Mais j'y ai déjà réussi, Monsieur. J'ai l'honneur de vous dire que c'est une chose faite. Votre fille m'aime. Songez qu'il y a près de huit jours que je suis chez vous.

MONDOR.

Je le sais. Mais enfin quelles preuves avez-vous de son amour?

LE MARQUIS.

Quelles preuves? vous me le demandez? Quoi! vous ne voyez pas sa tristesse, son inquiétude; tout, tout n'annonce-t-il pas une passion profonde qu'elle voudrait dissimuler, et qui éclate sans cesse?

MONDOR.

Et de cette passion profonde si Philinte était l'objet?

LE MARQUIS.

Philinte! Cela serait plaisant, par exemple.

MONDOR.

Je n'en serais point étonné. Philinte est un jeune homme plein de mérite.

LE MARQUIS.

Oh! le meilleur enfant du monde.

MONDOR.

Feu le président son père était fort mon ami. C'était un digne et honnête magistrat. J'ai toujours regardé le fils comme un parti très-sortable pour mon Émilie; et quoique je ne lui en aie pas parlé, je vous avoue que c'est dans cette idée que je l'ai engagé à passer

l'été à ma campagne. Vous m'avez fait l'honneur d'y venir aussi....

LE MARQUIS.

Et tous vos projets ont été renversés.

MONDOR.

Je ne m'en plains pas; je ne veux que le bonheur de ma fille; quelque choix qu'elle fasse, j'y souscris d'avance : vous dites que ce choix tombe sur vous, cela se peut; mais jusqu'à présent je n'y vois rien de positif.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous êtes bien difficile. Vous voulez me rendre indiscret... cela me coûte... mais n'importe... vous l'exigez.... il faut vous satisfaire.

MONDOR.

Voyons.

LE MARQUIS.

Écoutez, mon cher.

DUO.

L'autre jour sous l'ombrage
De cet épais feuillage,
Elle promenait ses ennuis;
Tout doucement, moi, je la suis.
Là, par le plus touchant langage,
Je lui dépeins mon tendre feu,
Elle résiste un peu.

MONDOR.

Un peu !

LE MARQUIS.

Un peu.... suivant l'usage.
Je deviens plus pressant,
Elle se rend.

MONDOR.

Elle se rend !

LE MARQUIS.

Ah ! cher Marquis ?... dit la petite,

MONDOR.

Dit la petite !

LE MARQUIS.

Épargnez ma rougeur,
Voyez le trouble qui m'agite,
Et jugez de mon cœur.
Faut-il vous dire qu'on vous aime ?
(A Mondor.)
Eh bien ?

MONDOR, à part.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Oui, cher Marquis, oui, je vous aime.
(A Mondor.)
C'est-il parler ?

MONDOR.

Oh ! tout au mieux.

LE MARQUIS.

Voilà pourtant ce que m'ont dit ses yeux.

MONDOR.

Ses yeux !

LE MARQUIS.

Voilà ce que m'ont dit ses yeux.

MONDOR.

Oh ! passe encor pour les yeux.

Ainsi tout ce que vous venez de me dire, vous le tenez de ses yeux.... Et de sa bouche ? .... pas un mot ?

LE MARQUIS.

Sa bouche ! fi donc. Pour s'exprimer, se sert-on de la bouche ?

MONDOR.

Mais autrefois, c'était assez la manière.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, autrefois à la bonne heure, mais nous avons réformé tout cela, un regard, un coup-d'œil nous suffit. Enfin, venons au fait. J'aime votre fille ; elle m'adore ; je vous la demande en mariage, voyez si vous voulez faire son bonheur.

MONDOR.

Je ne veux que cela, et pour le faire avec plus de certitude, souffrez que j'aille apprendre, de sa bouche, la confirmation de ce

que ses yeux vous ont dit. Vous aurez sa réponse.

LE MARQUIS.

Je l'attendrai avec impatience,... mais sans inquiétude.

MONDOR.

Bonjour, Lafleur.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Eh bien, Monsieur, vous avez fait la demande; ainsi, décidément, vous voulez supplanter Philinte.

LE MARQUIS.

Oui, Lafleur, c'est un parti pris.

LAFLEUR.

En ce cas je le plains; car je le crois fort amoureux.

LE MARQUIS.

Oh! on pourra l'en dédommager. C'est une bonne pâte d'homme que Philinte... je le connais depuis long-tems. Ce ferait un excellent mari... J'ai envie de lui céder ma comtesse provençale.

LAFLEUR.

Qui? cette jeune veuve que nous avons délaissée si inhumainement à Aix? La comtesse de Belmont.

LE MARQUIS.

Oui, elle-même; n'est-elle pas charmante? Ce garçon-là ne serait-il pas trop heureux...?

LAFLEUR.

De réparer vos torts? Oh! sans doute. D'ailleurs la Comtesse, en quelque sorte, appartient de droit à Philinte, puisque c'est sous son nom que vous en avez fait la conquête... Convenez, Monsieur, que c'était-là une idée bien bizarre, bien... bien digne de vous?

LE MARQUIS.

Que veux-tu, Lafleur? voulant parcourir une province voisine de la mienne, et où par conséquent la chronique galante avait rendu mon nom un peu trop fameux, j'ai trouvé plaisant d'emprunter celui de Philinte, et de donner à ce pauvre diable la réputation d'un homme à bonnes fortunes.

LAFLEUR.

Il faut vous rendre justice. Oh? vous y avez réussi parfaitement. Comme on doit parler de lui en Provence, et sans qu'il s'en doute! Au reste, ce n'est pas pour me vanter,

mais René me doit une réputation qui ne la cède en rien à celle que vous avez donnée à Philinte. Lorsque j'ai vu que vous aviez pris le nom du maître, je me suis emparé de celui du valet. Vous avez conté fleurette à la comtesse, et moi je n'ai pas perdu mon tems auprès de Marton. Ah ! Monsieur, c'est une belle chose que l'exemple.

LE MARQUIS.

Oui ; voilà comme on se forme.

LAFLEUR.

Je vous imite encore aujourd'hui. Vous courtisez Émilie, et moi Lisette Mais, Monsieur, puisque votre nom est si redoutable pour le beau sexe, comment avez-vous osé le porter ici ?

LE MARQUIS.

C'est que je suis connu. D'ailleurs ici j'ai des desseins sérieux.

LAFLEUR.

Cependant vous aimiez bien la Comtesse.

LE MARQUIS.

Ah ! je l'aime peut-être encore, mais les circonstances...

LAFLEUR.

Et vous aimez aussi Émilie ?

LE MARQUIS.

Non, je l'épouse ;.... mais la voici.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, MONDOR, ÉMILIE, LAFLEUR, LISETTE.

LE MARQUIS.

CHARMANTE Émilie, si je me suis confié à votre père, ne m'accusez point d'indiscrétion. Que pouvons-nous craindre de lui ? C'est un bon homme.

MONDOR.

Vous me faites trop d'honneur.

ÉMILIE.

Je vous avoue, Monsieur, que votre démarche m'a étonnée.... Et je ne crois pas que ma conduite...

MONDOR.

Allons, allons, ma fille, il n'est plus tems de feindre. Tu m'as déja avoué que ton cœur est sensible. Il ne reste plus qu'à nommer l'heureux mortel qui a su te plaire.

ÉMILIE.

Mon père, qu'exigez-vous ?

LE MARQUIS.

De grâce, Madame, ne suspendez plus mon bonheur.

LAFLEUR.

Mon maître va être heureux, mademoiselle Lisette; sera-t-il le seul ?

LISETTE.

Oh ! vous le serez autant que lui, monsieur Lafleur, je vous le promets.

AIR.

MONDOR.

Il faut parler,
Me révéler
Le secret de ton ame,
Sans te troubler,
Il faut m'ouvrir ton ame.

LE MARQUIS, LISETTE, LAFLEUR.

Parlez, parlez, Madame,
Sans vous troubler.

ÉMILIE.

Comment parler,
Vous révéler
Le secret de mon ame,
Sans me troubler ?

ENSEMBLE.

Il faut ouvrir votre ame,
Parlez, parlez, Madame;
Sans { me / te / vous } troubler.

SCÈNE V.

LE MAROUIS, MONDOR, ÉMILIE. RENE, PHILINTE, LISETTE, LAFLEUR.

RENÉ, à Philinte.

Il faut parler,
Lui révéler
Le secret de votre ame;
Sans vous troubler.

MONDOR, LE MARQUIS, RENÉ, LISETTE, LAFLEUR.

Parlez, parlez, Madame.

MONDOR.

Il faut m'ouvrir ton ame.

PHILINTE, ÉMILIE.

Moi, déclarer ma flamme!

MONDOR, LE MARQUIS, RENÉ, LISETTE, LAFLEUR.

Il faut parler.

PHILINTE, ÉMILIE.

Comment parler?
Hélas! hélas! que faut-il faire?

LE MARQUIS, MONDOR, RENÉ, LISETTE, LAFLEUR.

Il faut parler enfin.

MONDOR.

Tu me connais. Je suis bon père ;
De l'objet que ton cœur préfère,
Je te promets la main.

LE MARQUIS, RENÉ, LISETTE, LAFLEUR.

Parlez, parlez, Madame.

MONDOR.

Il faut ouvrir ton ame.

ÉMILIE, PHILINTE.

Faut-il ouvrir mon ame?
Faut-il parler enfin?

ÉMILIE.

Eh bien! eh bien!
Celui que je préfère,
Vous le voyez en ce moment.

LE MARQUIS, à Mondor.

Vous le voyez... La chose est claire.

MONDOR.

Pas tant, pas tant, pas tant, pas tant.

ÉMILIE.

En lui tout m'intéresse,
Douceur, délicatesse ;
Sa sensibilité,
Sa modestie et sa timidité.

LE MARQUIS, à Mondor.

Sa modestie et sa timidité.
Vous le voyez, la chose est claire.

MONDOR.

Pas trop, pas trop, en vérité.

ÉMILIE.

Mais malgré sa timidité,
Doit-il encor se taire?

MONDOR, LISETTE, RENÉ, LAFLEUR.

Il ne doit plus se taire.

LE MARQUIS.

Laissez, laissez-moi faire;
Je vais la consoler.

ENSEMBLE.

Il doit parler.

LE MARQUIS, PHILINTE.

Je vais parler.

LE MARQUIS.

Belle Émilie, ah! je vous aime,
J'en fais serment à vos genoux;
Oui, je vous aime,
Plus que moi-même....

PHILINTE.

Belle Émilie.... ah! je.... vous.... aime.

ÉMILIE.

Philinte m'aime, Philinte m'aime,
Philinte est mon époux.

LE MARQUIS, MONDOR, LISETTE, RENÉ, LAFLEUR.

Philinte est son époux.

MONDOR, ÉMILIE, LISETTE, RENÉ, PHILINTE.

Ah! quel { plaisir / bonheur } { extrême! / suprême! }

LE MARQUIS, LAFLEUR.

Quelle surprise extrême!
Comment c'est lui qu'on aime!

PHILINTE.

Ah! quel bonheur suprême!

ÉMILIE.

J'obtiens tout ce que j'aime.

ENSEMBLE.

Philinte est { mon / votre / son } époux.

MONDOR.

Eh bien! Marquis, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais je ne saurais qu'y faire.

MONDOR.

Vous le voyez: la chose est claire.

ENSEMBLE.

Philinte est { mon / son / votre } époux.

(Un domestique remet une lettre à Mondor.)

MONDOR.

Une lettre.

(Au Marquis.)

Voulez-vous bien me permettre?

(Regardant la signature.)

La comtesse de Belmont!

LE MARQUIS, LAFLEUR.

La comtesse de Belmont.

Ciel!

MONDOR.

Je ne connais pas ce nom.

LAFLEUR.

Vous le connaissez bien.

LE MARQUIS.

Paix donc.

LAFLEUR.

C'est la Comtesse...

LE MARQUIS.

Paix, paix donc.

MONDOR.

Elle écrit de Provence.

LAFLEUR.

Entendez vous?

LE MARQUIS.

Paix donc, silence.

MONDOR.

Qu'ai-je vu!.... Qui l'eût dit.

LE MARQUIS, ÉMILIE, LISETTE, RENÉ, LAFLEUR.

Voyez comme il se trouble.

Quel est donc cet écrit ?

MONDOR.

J'en suis tout interdit.

LE MARQUIS, ÉMILIE, LISETTE, RENÉ, LAFLEUR.

Son embarras redouble ;
Quel est donc cet écrit ?

MONDOR.

Que je te plains, pauvre Émilie !

ÉMILIE, PHILINTE.

Vous { me / la } plaignez ;
Expliquez-vous, je vous en prie.

MONDOR.

Écoutez tous, écoutez tous :
(Il lit.)
« J'ai su que dans votre famille
» Vous recevez un suborneur ;
» Veillez, veillez sur votre fille,
» Sur son bonheur, sur son honneur.
» Puisse le chagrin que j'endure,
» Servir au moins d'exemple à vous !
» Philinte,... perfide... parjure...
» Philinte, hélas ! est mon époux. »

LAFLEUR, à part, au marquis.

Philinte est son époux !
Entendez-vous, entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Paix donc.

ENSEMBLE.

Philinte est son époux.
Philinte, perfide! parjure!
Qu'ai-je entendu? Ah! qui l'eût dit?
Voyez comme il se trouble.

PHILINTE.

J'en suis tout interdit.

RENÉ.

Il est tout interdit.
Son embarras redouble,
Ah! qui l'eût dit?

PHILINTE.

Écoutez-moi, belle Émilie.

ÉMILIE, MONDOR.

Éloignez-vous, éloignez-vous.

PHILINTE.

D'une autre je serais l'époux!
Ah! plutôt je perdrais la vie;
Écoutez-moi, belle Émilie.

MONDOR.

Ma fille ne doit plus vous voir.

ÉMILIE.

Non, non, je ne dois plus vous voir.

LE MARQUIS, à part.

Je sens renaître mon espoir.

PHILINTE.

O désespoir ! ô désespoir !

MONDOR.

Ma fille ne doit plus vous voir.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

Quel doux espoir ! quel doux espoir !

PHILINTE, RENÉ, LISETTE.

Quel désespoir ! quel désespoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE seule.

En vérité, je crois rêver.... Philinte c
pable d'une trahison pareille.... Non !...
ne le conçois pas encore. J'avais jugé
maître par le valet ; et René paraît un si h
nête homme ! Mais je vois qu'il ne faut
jurer de personne.

ARIETTE.

Ah ! dans le siècle où nous sommes,
Comment se fier aux hommes ?
Il n'est plus de loyauté,
Ni bonne foi, ni probité,
Tout est ruse et fausseté.
Et toujours les plus coupables
Sont, hélas ! les plus aimables.
C'est dommage, en vérité.

SCÈNE II.

LISETTE, RENÉ.

LISETTE.

Voila René qui vient. Est-il possible qu'il soit aussi de ceux-là? Je ne puis me le persuader.

RENÉ, à part.

Ce pauvre garçon se désole. Ah! quelles gens!

LISETTE.

Vous paraissez bien affligé, monsieur René.

RENÉ.

Indigné, Mademoiselle; voilà tout.

LISETTE.

Indigné! Et de quoi?

RENÉ.

De quoi! de voir triompher ici la calomnie: de voir le plus honnête homme renvoyé honteusement sur le prétexte frivole d'une lettre controuvée, signée du nom d'une femme, qui, sans doute, n'a jamais existé. Voilà, Mademoiselle, ce qui m'indigne.

LISETTE.

Y a-t-il long-tems que vous servez Philinte?

RENÉ.

Je l'ai vu naître.... et jamais je ne le quitterai.

LISETTE.

Quoi ! jamais !

RENÉ.

Non. Jamais, Mademoiselle, quelque chose qu'il puisse m'en coûter.

LISETTE.

J'avais juré de vivre toujours auprès de ma maîtresse... et je vois qu'il pourrait bien m'en coûter aussi... Parlons de Philinte. L'avez-vous accompagné dans ce voyage en Provence?

RENÉ.

Quel voyage ? De sa vie il n'y a été.

LISETTE.

Il est donc innocent... là... tout-à-fait ?

RENÉ.

Quoi ! vous aussi, vous en doutez !

LISETTE.

Me l'assurez-vous ?

RENÉ.

Oui, Mademoiselle ; j'en réponds comme de moi-même.

LISETTE.

Eh bien... je n'en doute plus; mais qu'il se justifie aux yeux d'Émilie, et surtout de son père. On veut la marier au Marquis : dans son dépit, elle y a presque consenti. Le tems presse. Le Marquis triomphe.

RENÉ.

Et monsieur Lafleur aussi, sans doute. Patience, ce triomphe ne sera pas de longue durée. Nous avons écrit dans le pays de cette prétendue comtesse de Belmont : nous n'attendons que la réponse pour triompher à notre tour; mais du moins qu'Émilie suspende son choix jusqu'à ce moment-là.

LISETTE.

Oh! je ferai tant que je l'y engagerai. Que de plaisir j'aurai alors! non-seulement par attachement pour Émilie, mais aussi... parce que j'avais une certaine idée....

RENÉ.

J'avais formé dans ma tête un certain arrangement....

LISETTE.

Ah! monsieur René.

RENÉ.

Ah! mademoiselle Lisette!

DUO.

J'aime Philinte tendrement.
Et cependant.... en ce moment...

LISETTE.

Ah! comme j'aime ma maîtresse!
Et cependant.... en ce moment...

RENÉ.

Il est un autre sentiment
Qui m'intéresse.
Je ne suis pas galant.
Je n'ai pas le talent
De plaire et de séduire.

LISETTE.

Cela vous plaît à dire.
Sans le vouloir
On peut l'avoir;
Sans s'en douter on peut séduire.

RENÉ.

Vous le croyez?

LISETTE.

Oui, je le crois.
(A part)
Et je le sens, et je le vois.

RENÉ.

J'aime mon maître avec tendresse.

LISETTE.

Ah! comme j'aime ma maîtresse!

Mon sort suivra le sien.

RENÉ.

Mon sort suivra le sien.
Eh bien ?...

LISETTE.

Eh bien ?

RENÉ.

Si l'hymen les rassemble,
En formant un double lien,
Nous pourrions vivre tous ensemble.

LISETTE.

En formant un double lien !

RENÉ.

Vous m'entendez ?

LISETTE.

Oui, j'entends bien.

RENÉ.

Nous pourrions vivre tous ensemble.

LISETTE.

Ensemble !

RENÉ.

Ensemble !

LISETTE.

Il faut il faut les rendre heureux.

RENÉ.

Il faut combler leurs vœux.

ENSEMBLE.

Il faut les rendre heureux.

RENÉ.

Ah ! mademoiselle Lisette, que vous êtes aimable ! Si Émilie et mon maître pouvaient se parler comme nous, ils seraient bientôt d'accord aussi.

LISETTE.

Oh ! je le crois : ils en ont tous deux si bonne envie !

RENÉ.

C'est donc à nous à la seconder. Il faut venir au secours de Philinte ; car ce pauvre garçon est d'une timidité, d'une modestie dont il n'a jamais pu se guérir.... Pas même à Paris.

LISETTE.

C'est singulier !

RENÉ.

Oui, sans moi, il ne se serait pas déclaré ce matin. Jugez dans quel état il doit être à présent ! Mais pour le consoler, dites-moi, ne pourrions-nous pas lui ménager un entretien avec votre maîtresse ?

LISETTE.

Je ne demanderais pas mieux ; mais c'est difficile. Le père d'Émilie lui a défendu abso-

lument de voir Philinte; elle ne pourrait sortir du château sans lui donner des soupçons... Cependant il me vient une idée. Écoutez, conduisez Philinte ici; moi, j'engagerai ma maîtresse à saisir un moment favorable pour venir sur le balcon; et si la crainte d'être entendus ne leur permet pas de se parler, du moins pourront-ils se voir, et c'est toujours quelque chose.

RENÉ.

Oh! beaucoup!

LISETTE.

Le langage des yeux est expressif, monsieur René.

RENÉ.

Je le vois bien, mademoiselle Lisette; ah! vous m'enchantez; et si je n'avais le cœur si plein, je vous dirais... Mais voici ces gens qui arrivent.... Adieu, adieu, mademoiselle Lisette; je cours donner cette bonne nouvelle à mon maître.

LISETTE, à part.

Ah! c'est un honnête homme, j'en suis sûre. Allons engager ma maîtresse... à suivre ses inclinations.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LAFLEUR, LISETTE.

LAFLEUR, à Lisette.

Ah! vous voilà ma tout adorable. Hem!... (*Lisette sort.*) On dirait que nous sommes déjà mariés. (*Au marquis.*) Mais, qu'avez-vous donc, Monsieur? lorsque tout va au gré de vos désirs, vous êtes triste et rêveur!

LE MARQUIS.

Je suis piqué, piqué au vif contre la petite financière. Avoir voulu préférer un Philinte à moi! Il faut que je sois réservé pour les choses extraordinaires.

LAFLEUR.

La petite personne a blessé votre amour-propre, j'en conviens. Mais en l'épousant, vous vous en vengerez de reste. Enfin, grâce à l'équivoque de la lettre de la Comtesse, Philinte est congédié. Il s'est réfugié chez le fermier du château, en attendant qu'il ait tout-a-fait plié bagage. Dès aujourd'hui nous en serons débarrassés.

LE MARQUIS.

Mais il a été préféré.

LAFLEUR.

Eh ! que vous importe ? Au lieu de devoir la main d'Émilie à l'amour, vous la devrez au dépit; et cela revient au même.

LE MARQUIS.

Ah ! si je n'avais pas promis de l'épouser, je te jure que je la planterais là.

LAFLEUR.

Vous l'avez promis ! et à qui ?

LE MARQUIS.

A mes créanciers.

LAFLEUR.

Motif de plus pour conclure. Croyez-moi, Monsieur, profitons du moment, crainte d'une découverte.

LE MARQUIS.

Le maraud a raison. Oui, il faut terminer. Dès demain je l'épouse... Mais, que vois-je? une voiture à la porte du parc ! des femmes qui en descendent ! parbleu, tant mieux.

LAFLEUR.

Oui, tant mieux pour nous, et tant pis pour elles.

LE MARQUIS

Elles s'approchent.. Quelle ressemblance !.. Me trompé-je ! Se peut-il ?... C'est elle-même.

LAFLEUR.

Ah! ciel! c'est la comtesse de Belmont en personne... Et Marton aussi. Nous sommes perdus.

LE MARQUIS.

Quel parti prendre?

LAFLEUR.

Sauvons-nous.

LE MARQUIS.

Où aller?

LAFLEUR.

Vite, décampons.

LE MARQUIS.

Ah! comment sortir de ce nouvel embarras?

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE.

Je verrai enfin ce perfide Philinte.

MARTON.

Je le verrai, cet infâme René!

LA COMTESSE.

Que de plaisir j'aurai à le confondre!

MARTON.

Que de plaisir j'aurai à lui arracher les yeux !

LA COMTESSE.

Va dire à la demoiselle du château que je désire lui parler.

RÉCITATIF.

Voici donc le séjour funeste
Où cet ingrat que j'adorais,
Que je déteste,
Prétend jouir de ses forfaits :
Non, non, parjure, en vain ton cœur l'espère.
Mais.... quelle idée, ah ciel ! vient m'attendrir !
Hélas ! ce lieu tranquille et solitaire
Me rappelle un souvenir.
Ce fut dans un semblable asile
Que mon ame trop tendre et facile,
Se livrant aux plus doux sentimens,
De Philinte reçut les sermens.

AIR.

Non, non plus de tendresse ;
Plus de faiblesse ;
L'ingrat a pu changer ;
Il me délaisse.
Je ne dois plus songer
Qu'à me venger.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE, LISETTE, MARTON.

MARTON, à Émilie.

MADAME, voilà ma maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous êtes sans doute étonnée de cette visite, Mademoiselle, mais vous devez avoir vu une lettre de moi....

ÉMILIE.

Oui, Madame, je ne l'ai que trop vue.

LA COMTESSE.

J'ai pensé que l'écrit d'une personne qui vous était inconnue pouvait vous être suspect; et, malgré la distance qui nous séparait, j'ai voulu voler moi-même à votre secours. J'ai voulu à la fois vous sauver du danger qui vous menaçait, et confondre le perfide qui m'a trahie.

ÉMILIE.

Que Philinte est coupable!

LA COMTESSE.

Et qu'il est dangereux! Je ne prétends pas excuser ma faiblesse; mais lorsque j'eus le

malheur de le connaître, j'étais seule, sans guide, privée des conseils d'un oncle respectable, que son état avait appelé ailleurs....

MARTON.

Un commandeur de Malte, Madame. Ah! quand il reviendra de son voyage, et qu'il saura tout ceci, monsieur Philinte n'aura pas beau jeu. C'est un terrible homme que le Commandeur.

LA COMTESSE.

Peut-être, hélas! est-il déjà de retour,... instruit de ma fuite... de ma honte.....

LISETTE.

Mais c'est de René surtout que je ne reviens pas.

MARTON.

René! je vous dis qu'il est encore plus faux, plus fourbe que son maître.

LISETTE.

En ce cas, j'en ai été bien la dupe.

MARTON.

Allez, allez, Mademoiselle, je l'ai été bien davantage.

ÉMILIE.

Venez, Madame, venez vous reposer dans le château.

LA COMTESSE.

Ah ! le repos n'est plus fait pour moi.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ÉMILIE, LE MARQUIS, LISETTE, LAFLEUR, MARTON.

LAFLEUR, à part, au marquis.

Les voilà encore.

LE MARQUIS.

Paix.

SEXTUOR.

LA COMTESSE.

Ah ! d'une amante abandonnée,
Plaignez, plaignez le triste sort.

ÉMILIE.

Ah ! d'une amante infortunée,
Je connais trop le triste sort.

LA COMTESSE.

Abandonnée !

ÉMILIE.

Infortunée !

LA COMTESSE.

Je ne désire que la mort.

ÉMILIE.

Je ne désire que la mort.

MARTON.

Je suis de même abandonnée.

LISETTE.

Je suis de même infortunée.

MARTON.

Mais pour la mort : eh ! c'est trop fort.

LISETTE.

Oui, oui, la mort, c'est un peu fort.

MARTON, LISETTE.

Oui, oui, la mort, c'est un peu fort.

LE MARQUIS.

Que la Comtesse est ravissante !
Dans sa douleur quelle est touchante !

LAFLEUR.

Marton est bien éblouissante !

LE MARQUIS, LAFLEUR.

Elle m'enchante, elle m'enchante.

LA COMTESSE.

Le séducteur !

ÉMILIE.

Le suborneur !

MARTON, LISETTE.

Ah ! le trompeur !

LE MARQUIS, LAFLEUR.

Elle est charmante, elle est charmante.

LA COMTESSE, ÉMILIE, MARTON, LISETTE.

Hélas! hélas! ce faible cœur
L'adore encor pour mon malheur.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

Ah! dans mon cœur.
Je sens renaître mon ardeur.
Mon cœur palpite;
Comme il s'agite!
Palpite,
S'agite!

MARTON, LISETTE.

Que veut dire cela?
Je le sens là, là, là, là, là, là, là.

ENSEMBLE.

Comme il palpite!
Comme il s'agite!
Palpite,
S'agite!

MARTON.

René.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

Philinte.

LISETTE.

Le trompeur!

LA COMTESSE, ÉMILIE, LISETTE, MARTON.

Je l'aime encor pour mon malheur.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

Je sens renaître mon ardeur.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

ADORABLE Comtesse!

LAFLEUR.

Incomparable Marton!

LE MARQUIS.

Les voilà donc rentrées dans le château.

LAFLEUR.

Oui, et nous en voilà expulsés; car tant qu'elles y resteront, comment y mettre les pieds?

LE MARQUIS.

Jamais la Comtesse ne m'a paru si belle. As-tu vu, as-tu remarqué comme sa douleur la rend intéressante?

LAFLEUR.

Oui, son désespoir lui sied à merveille, et à Marton aussi; c'est à nous cependant qu'elles en ont l'obligation... et elles se plaignent; les petites ingrates!

LE MARQUIS.

Ah! si je m'en croyais, elles ne se plaindraient plus.

LAFLEUR.

Si j'écoutais mon cœur, Marton serait consolée.

LE MARQUIS.

Tout, tout me rappelle vers la Comtesse.

LAFLEUR.

Tout me précipite vers Marton.

LE MARQUIS.

La tendresse, la beauté, la naissance....

LAFLEUR.

Et la nécessité, car c'est le seul parti qui nous reste; Émilie et Lisette ne sont plus pour nous. Cette méprise de noms ne saurait continuer. La comtesse et Marton vont demander à voir leurs perfides amans. Si nous paraissons, nécessairement tout se découvre; si nous nous cachons, Philinte et René sont encore dans le voisinage, on les fera venir. Alors confrontation, étonnement, explication, intrigue débrouillée, et pièce finie.

LE MARQUIS.

Que faire, que devenir!

LAFLEUR.

Croyez-moi, reprenons nos premiers nœuds.

LE MARQUIS.

C'est bien commun.

LAFLEUR.

Ah! Monsieur, il est si beau de réparer ses torts.

LE MARQUIS.

Mais, bourreau, pour les réparer, il faudrait les avouer. N'en conçois-tu pas la honte, l'humiliation? Quoi! servir de fable, de risée à ce financier, à sa fille... à Philinte! Ah! la seule idée m'en est insupportable!

LAFLEUR.

Il est vrai, nous ne saurions devenir honnêtes gens sans nous donner un ridicule, et c'est dur...; d'ailleurs, la dot d'Emilie est si intéressante... Mais les obstacles...

LE MARQUIS.

Ah! ce sont ces obstacles qui m'irritent. Si je pouvais les vaincre...

LAFLEUR.

Ce serait bien glorieux, j'en conviens; cela vous ferait un honneur infini dans le monde.

LE MARQUIS.

N'y aurait-il pas quelque moyen... quelque ressource....

LAFLEUR.

Chut! on vient.. C'est peut-être la Comtesse, sauvons-nous; c'est monsieur Mondor.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LAFLEUR, MONDOR.

AIR.

MONDOR.

Je vais vous dire une nouvelle :
Oh! vous en serez bien content.
Pour suivre un amant infidèle,
Une comtesse, jeune et belle,
Vient d'arriver en ce moment;
De Philinte c'est la maîtresse :
Il va la voir, il va la voir;
Jugez, pour lui quel désespoir!
Pour vous, Marquis, quelle allégresse!
Car vous serez présent.

LE MARQUIS.

Présent!

MONDOR.

Je vous en fais mon compliment,
Sincèrement, sincèrement.

LE MARQUIS.

Se peut-il?

LAFLEUR.

Est-il possible ?

MONDOR.

Je viens, vous dis-je, de lui parler en ce moment ; elle m'a conté en deux mots sa triste aventure...elle a été trompée d'une manière... Moi, je ne suis pas pédant... Dans mon tems, j'ai fait des fredaines aussi... mais, ma foi, celle-ci est trop forte.... Il faut, mon ami, que son séducteur soit un bien mauvais sujet.

LAFLEUR.

Oh ! cela va sans dire.

MONDOR.

Et le valet, Ah ! quel coquin ! Oh ! pour celui-là, je serais presque tenté de le faire périr sous le bâton.

LE MARQUIS.

Et vous ne feriez pas mal.

MONDOR.

Eh bien ! le diriez-vous ! ma fille et Lisette ont encore des doutes ?

LE MARQUIS.

Des doutes ! Et sur quoi fondés ?

MONDOR.

Que sais-je ? Sur le caractère apparent de Philinte et de René ; elles voudraient se per-

suader que ces deux noms se soient rencontrés en deux autres personnes, qu'il y ait un autre Philinte, ayant pour valet un autre René.

LE MARQUIS.

Cela est-il croyable!

MONDOR.

Non, sûrement; d'ailleurs tout va être éclairci.

LE MARQUIS.

Mais que faut-il de plus ?

MONDOR.

Écoutez-moi. Je vous regarde comme mon gendre, et je ne veux vous rien cacher. Cette étourdie de Lisette, à l'instigation de René, et à l'insu d'Émilie et de moi, a eu la faiblesse de promettre qu'elle engagerait sa maîtresse à venir sur le balcon, pour entendre la prétendue justification de Philinte. Ma fille par trop de bonté d'ame, y a consenti; mais ne vous en alarmez pas; dès qu'elle a su l'arrivée de la comtesse, elle m'a tout avoué. Or, voici notre projet : le rendez-vous aura lieu; nous autres, nous nous cacherons dans ce berceau, Philinte, qui ne se doute de rien, ne manquera pas de venir. Émilie, sitôt qu'il paraîtra, en fera avertir la comtesse; alors, pour mieux le confondre, nous nous découvrirons, on l'accablera de reproches, de honte et de mépris, et on lui donnera son congé sans re-

tour... Eh bien ! comment trouvez-vous mon idée ?

LE MARQUIS.

Je la trouve admirable... (*A part, à Lafleur.*) et j'espère en profiter... Mais voilà Philinte ! vite, cachons-nous.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, MONDOR, PHILINTE, LA COMTESSE, ÉMILIE, LISETTE, MARTON, LAFLEUR, RENÉ.

AIR.

RENÉ.

Approchons-nous tout doucement.

PHILINTE.

Ah ! quel moment ! ah ! quel moment !

RENÉ.

Tout est dans le silence.

PHILINTE.

Je tremble, je balance.

RENÉ.

Que craignez-vous ? que craignez-vous ?

PHILINTE.

Ah ! je redoute son courroux.
A peine je respire.

Je ne saurai que dire.
Ah ! je redoute son courroux.

RENÉ.

L'Amour saura parler pour vous.

LISETTE.

St, st, st, René.

ÉMILIE.

Philinte.

RENÉ.

Approchons-nous tout doucement.

PHILINTE.

Ah ! quel moment ! ah ! quel moment.

ÉMILIE.

Répondez-moi sans feinte,
Sincèrement.

PHILINTE.

Vous répondre sans feinte,
Sincèrement.
Ah ! peut-on répondre autrement ?

ÉMILIE.

N'êtes-vous point parjure ?

PHILINTE.

Qui ? moi ! qui ? moi ! parjure !
Mon ame est innocente et pure.

RENÉ.

Son cœur est vrai comme le mien.

LISETTE.

Je le crois bien, je le crois bien.

ÉMILIE.

N'abusez pas de ma tendresse.

LISETTE.

Allons avertir la Comtesse.
Mais la voici. Venez, venez.

ÉMILIE, LISETTE.

Voyez, voyez.
Est-ce bien lui?

LE MARQUIS, LAFLEUR, à part.

Risquons le stratagème.

LA COMTESSE, MARTON.

C'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui-même.

LE MARQUIS, MONDOR, LA COMTESSE, LISETTE, MARTON, LAFLEUR.

C'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui-même.

LA COMTESSE, MARTON.

Le séducteur!

ÉMILIE, LISETTE.

Le suborneur!

LA COMTESSE.

Philinte coupable!

MARTON.

René misérable!

LA COMTESSE, ÉMILIE.

Coupable, coupable, coupable,
Fuyez, loin de ces lieux.

MARTON, LISETTE.

Misérable, misérable,
Fuyez loin de ces yeux.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

Coupable, coupable, coupable.
Fuyez loin de nos yeux.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

C'est admirable;
C'est impayable,
On prend le change au mieux.

PHILINTE.

Quel sort m'accable,
M'accable, m'accable!

RENÉ.

Mais c'est le diable,
Le diable, le diable.

PHILINTE, RENÉ.

Fuyons loin de ces lieux.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

C'est impayable!
Tromper ainsi les yeux!
Sort favorable,
C'est nous servir au mieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LAFLEUR, seul.

Il faut convenir que nous sommes bien sortis de ce dernier embarras. Comme on a pris le change! Comme Philinte et René sont restés stupéfaits! Anéantis, après le bel accueil qu'ils ont reçu, ils ne seront pas tentés, je crois, de revenir de sitôt. Oh! non, je ne les crains plus : mais Émilie et son père, que vont-ils penser de l'absence du Marquis et de moi? Ils ne savent pas qu'elle est indispensable, puisque la Comtesse et Marton sont encore dans le château! Si elles s'avisaient d'y coucher, et de nous faire passer la nuit à la belle étoile : oh! ce serait trop indiscret! Voilà, cependant, à quoi nous sommes souvent exposés, nous autres gens à bonnes fortunes. Ma foi, je suis las du métier, et si j'épouse Lisette, j'y renonce.

ARIETTE.

Oui, c'en est fait, je ne veux plus séduire;
Je ne veux plus séduire :

Pour triompher sous tes drapeaux,
Amour, choisis d'autres héros;
Je me retire,
J'ai fini mes travaux.

D'un sexe aimable et tendre,
Assez long-tems
J'ai causé les tourmens.
Que de larmes j'ai fait répandre!
Ah! que j'ai trahi de sermens!
Les pauvres créatures!
Je crois entendre leurs murmures,
Et leurs soupirs et leurs gémissemens.

Cruel, tu me délaisses!
Après tant de promesses,
Peux-tu m'abandonner, hélas!
Ingrat, tu veux donc mon trépas?
Mais, si je meurs, de l'infernale rive,
Mon ombre triste et fugitive
Viendra te glacer de terreur,
Te reprocher mon déshonneur;
Cruel Lafleur! cruel Lafleur!
Ah! ah! ah! cela fend le cœur!

Je ne veux plus séduire;
Amour choisis d'autres héros;
Je me retire,
J'ai fini mes travaux.

Mais je vois venir du monde.... des étrangers.... observons.

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, UN DOMESTIQUE; ensuite LAFLEUR.

LE COMMANDEUR.

Voici donc le château.... Écoute, retourne à l'auberge; prends mes pistolets, et attends-moi là, à la grille du parc. (*Le domestique sort.*) Monsieur Philinte.... nous nous verrons de près.... Mais cette nièce, cette chère nièce, que sera-t-elle devenue? Après tant de voyages, j'accours pour l'embrasser, et j'apprends à la fois sa faiblesse et sa fuite. Elle aura, sans doute, craint mon ressentiment.... Oh! morbleu! je ne l'en tiens pas quitte encore.... Je saurai la retrouver.... Mais commençons toujours par notre homme à bonnes fortunes. (*Voyant Lafleur.*) Quel est ce visage? Ça doit être de la maison : il faut l'interroger.

LAFLEUR.

Je n'ai pu rien entendre.... Je voudrais l'aborder; mais il a une certaine mine rébarbative....

LE COMMANDEUR.

Approchez, l'ami; dites-moi, êtes-vous d'ici?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, pour vous rendre mes devoirs.

LE COMMANDEUR.

Vous connaîtrez donc un certain Philinte qui y demeure depuis quelque tems.

LAFLEUR.

Si je le connais ! Assurément, Monsieur, je dois le connaître.

LE COMMANDEUR.

Vous êtes peut-être à lui.

LAFLEUR.

A lui ! (*A part.*) Feignons, et pour cause. (*Haut.*) Oui, Monsieur, j'ai l'honneur d'être à son service.

LE COMMANDEUR.

Je m'en suis douté à votre mine.

LAFLEUR.

Monsieur serait-il des amis de mon maître?

LE COMMANDEUR.

Oh ! infiniment : il n'en a pas de meilleur.

LAFLEUR.

Nous avons encore ici un fort aimable seigeur, le marquis de Versac. Monsieur le connaît peut-être ?

LE COMMANDEUR.

Pas personnellement, mais beaucoup de réputation.... Écoutez, j'ai quelque chose de très-important à communiquer à Philinte; mais sans que personne le sache.

LAFLEUR.

Quelque chose de très-important, Monsieur! Serait-ce par hasard quelque chose de relatif au voyage qu'on l'accuse d'avoir fait en Provence?

LE COMMANDEUR.

Précisément. (*A part.*) Le coquin est au fait.

LAFLEUR.

Cet homme sait tout. Vous verrez qu'il arrive exprès pour justifier Philinte, et nous découvrir.... Oserais-je vous demander, Monsieur....

LE COMMANDEUR.

Tenez, ce billet expliquera tout. Donnez-le à Philinte, et dites-lui que je l'attends avec impatience. Il me trouvera là-bas sous ces arbres.... Adieu, soyez exact.... Je compte sur vous.

LAFLEUR.

Oh! Monsieur, vous pouvez compter sur mon exactitude.... et sur ma discrétion. Mais voici fort à propos le Marquis.

SCÈNE III.

LAFLEUR LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! la Comtesse est-elle partie?

LAFLEUR.

Non, pas encore. Cela vous impatiente.

LE MARQUIS.

Ah! si je m'en croyais, je la suivrais.... Et je l'abandonne! et pour qui? pour une petite bourgeoise qui m'a dédaigné, qui ne consent à m'épouser que par dépit....! Ah! pour l'en punir, je serais presque tenté de la céder à son Philinte.

LAFLEUR.

Philinte pourrait bien vous en éviter la peine. Nos embarras ne sont pas encore finis. Un ami de Philinte vient d'arriver ici avec des preuves de son innocence.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

LAFLEUR.

Tenez, lisez ce billet, et rendez grâce au ciel de vous avoir donné un valet comme moi.

LE MARQUIS.

Voyons. (*Il lit.*) « Je me nomme le com-
» mandeur de Fierville. Je suis oncle de la
» comtesse de Belmont. Cela doit vous suffire.
» Je vous attends à l'entrée du parc. J'aurai
» des pistolets pour tous deux. »

LAFLEUR.

Des pistolets! Miséricorde! Vite, Monsieur, rendez-moi cette maudite lettre, et que je l'envoie à sa véritable adresse. Elle est pour Philinte : il y répondra comme il pourra.

LE MARQUIS.

Non. C'est moi qui l'ai reçue; c'est à moi d'y répondre.

LAFLEUR.

Eh! que prétendez-vous faire?

LE MARQUIS.

Mon devoir.

LAFLEUR.

Quoi! vous iriez....

LE MARQUIS.

Paix; c'est là qu'on m'attend; reste ici et ne t'avise pas de me suivre, ou redoute ma colère.

SCÈNE VI.

LAFLEUR.

Oh! sur cet article vous pouvez être tranquille. Battez-vous tant que vous voudrez; je ne m'en mêle pas. Moi, être témoin d'un combat! et d'un combat au pistolet! où une balle maladroite, dirigée contre le maître, pourrait très-bien attraper le valet! Oh! je ne suis pas si dupe, moi. J'aime à vivre.

SCÈNE V.

RENÉ, LAFLEUR.

DUO.

RENÉ.

Serviteur à monsieur Lafleur.

LAFLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur;
Assurément, beaucoup d'honneur.

RENÉ.

Enfin, au gré de votre envie,
Vous allez serrer de beaux nœuds:
Le Marquis épouse Émilie,
Lisette va vous rendre heureu;

J'en ai vraiment l'ame ravie.
Serviteur à monsieur Lafleur.

LAFLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur ;
Assurément, beaucoup d'honneur.

RENÉ.

Mais ; sans troubler votre amoureux délire,
Philinte aurait un petit mot à dire
A monsieur le Marquis ;
Il l'attendra sous ces taillis
Avec impatience.
Je vous le dis en confidence.
Oh ! c'est un rien.

LAFLEUR.

Très-bien.

RENÉ.

Là, vous m'entendez bien?

LAFLEUR.

Très-bien.

RENÉ.

De plus, pour couronner l'ouvrage,
Si j'avais l'avantage
D'y trouver mons Lafleur encor,
Nous pourrions faire un quatuor.
Ce serait à merveilles,
Vous l'entendez ;
Vous y viendrez,
Avec vos deux oreilles.
Oh ! c'est un rien.

Là, vous comprenez bien?
Avec vos deux oreilles.
Serviteur à monsieur Lafleur.

LAFLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur;
Assurément, beaucoup d'honneur.

SCÈNE VI.

LAFLEUR, seul.

Ouf! Il ne nous manquait plus que cela. Mademoiselle Lisette, vous êtes bien aimable; mais je renoncerais à toutes les Lisettes du monde, plutôt que d'avoir affaire à un aussi mauvais plaisant que ce René. Mais, je connais le marquis. Il serait assez fou pour accepter ce rendez-vous ci, à moins que le Commandeur n'y mette ordre... Le voilà bien payé de ses charmantes perfidies. S'il échappe au pistolet, on l'attend à l'épée... Eh! du moins y a-t-il de la variété... C'est toujours quelque chose...Mais que sera-t-il devenu? Je meurs d'envie de le savoir... La curiosité m'attire d'un côté : la frayeur me retient de l'autre... J'ai entendu un coup. Ah! comme je tremble... Encore un autre!... Voilà qui est fait... Ouf! je n'ose approcher de ce lieu fatal! Que vois-je! le Marquis qui revient!... et son adversaire aussi! Le ciel en soit loué.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LAFLEUR.

LE COMMANDEUR.

Oui, Monsieur, je me plains de votre conduite. C'est trop, c'est trop m'humilier. Quoi! vous recevez mon feu, et puis vous tirez en l'air?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous? Chacun a sa manière, et c'est la mienne.

LE COMMANDEUR.

Il est bien cruel pour moi d'éprouver un pareil trait de générosité de votre part, de devoir peut-être la vie à celui qui déshonore ma famille.

LE MARQUIS.

Si vous croyez me devoir quelque chose, il ne tient qu'à vous de vous acquitter.

LE COMMANDEUR.

Expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Volez auprès de votre nièce... Peignez-lui mon amour, mon repentir. Employez enfin

tout le pouvoir que la nature et l'amitié vous donnent sur elle, pour l'engager à oublier mes fautes, et accepter ma main.

LE COMMANDEUR.

Comment! se peut-il!...

LAFLEUR, à part.

Ah! ma chère Marton!

LE MARQUIS.

Une sotte vanité, et l'exemple d'un siècle frivole ont pu égarer mon esprit; mais rien n'a su étouffer dans mon cœur les sentimens que la Comtesse m'avait inspirés. Oui, Monsieur, je l'aime, je l'adore, et c'est de vous que dépend mon bonheur.

LE COMMANDEUR.

Ah! vous faites le mien; je ne saurais exprimer ma joie et ma surprise... Mais cette nièce... où la trouver? Vous ignorez peut-être...

LAFLEUR.

Vous n'irez pas loin la chercher, Monsieur, elle est ici dans ce château.

LE COMMANDEUR.

Ici! ah! que je suis heureux! J'y cours.

LE MARQUIS.

Puis-je me flatter?...

LE COMMANDEUR.

Oh! je vous réponds d'avance de mon succès. Elle-même a besoin d'un pardon, et ce n'est qu'en vous l'accordant qu'elle l'obtiendra... Donnez-moi la main... Oui, je l'aurais juré... On ne se présente pas si bien, sans être honnête homme.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Quel changement! Souffrez, Monsieur, que je vous en félicite. Mais, entre nous est-il bien... là... bien sincère?

LE MARQUIS.

Oui, Lafleur, c'en est fait, l'amour et la Comtesse l'emportent.

LAFLEUR.

Ah! je respire... Nous voilà donc dans la voie de la vertu. Tant mieux c'est-là mon élément. Mais, que deviendra la promesse que vous avez faite à vos créanciers? Il est vrai que vous pouvez y manquer encore, sans les étonner.

LE MARQUIS.

Va, le séjour de la province et de l'économie répareront tout.

LAFLEUR.

La province et l'économie! Le ciel vous conserve ces belles dispositions! Ainsi nos jours vont couler paisiblement au sein de la retraite. Nous ne ferons plus parler de nous; mais nous serons heureux, et le bonheur vaut bien la gloire...

LE MARQUIS.

Ah! ce bonheur sera général : tout le monde s'en ressentira. J'essuie les larmes de ma charmante Comtesse, je porte la consolation dans le cœur d'Émilie, je répare mes torts envers Philinte... et je m'en applaudis... En vérité, je le sens... J'étais né pour être un homme de bien.

LAFLEUR.

Il vaut mieux tard que jamais; et moi, le croiriez-vous, je vous avais devancé.... Par un effort sublime, j'avais résolu de céder Lisette à ce pauvre diable de René... Il est venu me trouver tantôt... et m'a parlé d'un ton si attendrissant... que j'en ai été tout ému.

LE MARQUIS.

Paix! voici Émilie.

SCÈNE IX.

MONDOR, PHILINTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, RENÉ, ÉMILIE, LAFLEUR, LISETTE, MARTON.

ÉMILIE.

Viens, Lisette, sortons d'ici.

LISETTE.

Mais, qu'avez-vous, Madame, serait-il arrivé quelque nouveau malheur ? Cet étranger...

ÉMILIE.

Cet étranger est l'oncle de la Comtesse, il vient de se battre avec Philinte, il veut lui-même le réconcilier avec elle.

LISETTE.

Belle conséquence ! et monsieur René, sans doute, se raccommodera avec mademoiselle Marton.

ÉMILIE.

Qu'ils se réconcilient ! je suis loin de m'y opposer ; mais je ne veux pas en être témoin.

LISETTE.

Vous avez raison, Madame, qu'ils s'en aillent tous ensemble, et bon voyage.

ÉMILIE.

En attendant qu'ils soient partis, retirons-nous dans le bois... (*Apercevant le Marquis.*) Le Marquis ! quelle contrainte !

LE MARQUIS.

Souffrez, belle Émilie...

ÉMILIE.

Je sais, Monsieur, ce que vous voulez m dire : mon père vous a promis ma main... j lui obéirai.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ne lui ferez pas un si crue sacrifice.

ÉMILIE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

De grâce, écoutez-moi.

PHILINTE, à part.

Que vois-je mon rival avec Émilie !

LA COMTESSE, à part.

Ciel ! Philinte avec ma rivale !

MONDOR, à part.

Philinte !

LE COMMANDEUR, à part.

Chut.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Philinte vous adore.

LA COMTESSE, au Commandeur.

Vous l'entendez, vous l'entendez.

LE MARQUIS.

Et vous l'aimiez ?

ÉMILIE, à part.

Si je l'aimais !

LE MARQUIS.

Vous l'aimerez encore.

ÉMILIE.

Jamais ! jamais !

LE MARQUIS.

Vous l'aimerez ; vous l'aimerez encore :
Il est fidèle, il vous adore....
Philinte est innocent.

ÉMILIE.

Comment ! comment !

ENSEMBLE.

Comment ! comment ! comment ! comment !
Que veut donc dire tout ceci ?

MONDOR, ÉMILIE, LISETTE, montrant Philinte.

Philinte ? le voilà.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, MARTON, montrant le Marquis.

Philinte ? le voici.

MONDOR, ÉMILIE, LISETTE.

Non, le voilà.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, MARTON.

Non, le voici;
Non, le voilà; non, le voici.

ENSEMBLE.

Que veut donc dire tout ceci?

ENSEMBLE.

On va vous expliquer ceci.

MONDOR, au Commandeur.

Vous vous trompez, vous dis-je, c'est le marquis de Versac.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

Le marquis de Versac se peut-il?

LE MARQUIS.

Il n'est que trop vrai c'est moi-même.

LE COMMANDEUR.

Et vous avez pris le nom de Philinte!

LE MARQUIS.

Oui, je l'avoue, pour couvrir les desseins les plus coupables, j'ai cherché un nom sans reproches, je ne pouvais mieux choisir.

ÉMILIE.

Ah! Philinte.

PHILINTE.

Chère Émilie!

RENÉ, à Lafleur.

Et toi, quel nom as-tu pris? Le mien, je gage.

LAFLEUR.

Hélas! oui.

RENÉ.

L'insolent!

LE MARQUIS.

Vous voyez Philinte, l'injure que je vous ai faite. Puis-je espérer....

PHILINTE.

Point d'excuse, Marquis; mon cœur est trop plein de son bonheur pour connaître le ressentiment.

LE MARQUIS, au Commandeur.

Eh bien! Monsieur, j'ai remis mon sort entre vos mains... Parlez, à quoi dois-je m'attendre?

LE COMMANDEUR.

A être heureux... Allons, ma nièce, tu m'as promis la grâce de Philinte; me refuseras-tu celle du marquis de Versac?

LA COMTESSE.

L'ingrat! après tant d'outrages!... mais il a respecté vos jours, et tout est pardonné.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur!
Ah! douce ivresse!
Livrons nos cœurs à l'allégresse.
Aimons, aimons sans cesse.
Que tout conspire, en ce beau jour,
A faire triompher l'Amour.

FIN DES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS.

LA

CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE;

PAR FAVART;

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 20 février 1741.

NOTA. La notice sur Favart et sa femme se trouve dans le tome premier des Opéras-comiques en vers.

PERSONNAGES.

Mme MADRÉ, riche fermière.
M. SUBTIL, tabellion.
M. NARQUOIS, savant.
NICETTE, fille de Mme Madré.
ALAIN, fils de M. Subtil.
L'ÉVEILLÉ.
FINETTE.

LA

CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPÉRA-COMIQUE.

Le théâtre représente un village ; la maison de madame Madré est dans le fond.

SCÈNE I.

M. SUBTIL, MADAME MADRÉ.

M. SUBTIL.

Ah ! je vous rencontre à propos, ma commère Madré, j'allais vous voir.

MADAME MADRÉ.

Par quel hasard, M. Subtil ?

M. SUBTIL, mystérieusement.

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

MADAME MADRÉ.

De vous remarier ! C'est fort bian fait. J'ai envie aussi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah ! ah ! je suis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire ma demande.

MADAME MADRÉ.

Vous voulez m'épouser ? Je vous devine !

M. SUBTIL.

Pas tout-à-fait.

MADAME MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc ?

M. SUBTIL.

C'est votre fille que je vous demande en mariage.

MADAME MADRÉ, étonnée.

Ma fille ! ma fille Nicette !

M. SUBTIL.

Oui, Nicette, votre fille.

MADAME MADRÉ.

Vous badinez !

M. SUBTIL.

Nenni, ma foi.

AIR : *des Feuillantines.*

Je veux être son époux.

Mme MADRÉ.

Entre nous,

Compère, qu'en feriez-vous ?

M. SUBTIL.

Belle demande ! Madame,
J'en ferais... parbleu, j'en ferais ma femme.

Mme MADRÉ.

AIR : *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.*

Elle votre femme ?

M. SUBTIL.

Oui vraiment.

Mme MADRÉ.

Hélas !
C'est une chose qui ne se peut pas.

M. SUBTIL.

AIR : *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Expliquez-vous mieux :
Je ne suis pas si vieux.

Mme MADRÉ.

Qu'importe ?

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

Mme MADRÉ.

Nicette est une enfant.

M. SUBTIL.

Qu'importe ?
J'en suis enchanté !

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nitole.*

Sa taille est ravissante,

Et l'on peut déjà voir
Une gorge naissante
Repousser le mouchoir :
Elle a par excellence,
Un teint... des yeux... elle a...
Elle a son innocence
Qui surpasse cela.

MADAME MADRÉ.

Mais ignorez-vous que Nicette est la simplicité même ?

M. SUBTIL.

Tant mieux, morbleu !

MADAME MADRÉ.

Vous auriais-là une jolie statue.

AIR : *Que je suis à plaindre en cette débauche.*

Machinalenent elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon, tant mieux, tant mieux !

Mme MADRÉ.

Mais elle est si sotte...

M. SUBTIL.

Je risquerai moins d'être sot.

MADAME MADRÉ.

Comment ! un homme d'esprit comme vous, procureur et notaire royal, qui pis est, épouser une Agnès !

M. SUBTIL.

C'est pour la rareté du fait.

MADAME MADRÉ.

Vous voulez vous distinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avait que trop d'esprit, de par tous les diables.

MADAME MADRÉ.

C'est singulier, que vous autres gens de pratique, rusés et malins de votre naturel, vous trouviais toujours des femmes plus rusées et plus maleignes que vous.

M. SUBTIL.

C'est pour éviter ce malheur que je veux épouser Nicette. L'heureuse simplicité !

MADAME MADRÉ.

Oui, hom ! Je ne sais où j'ai pêché cette bestiole.

M. SUBTIL.

AIR : *J'offre ici mon savoir faire.*

Que diriez-vous donc, ma chère,
Que diriez-vous donc d'Alain mon fils !

Mme MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

Est-il un plus sot caractère ?

Mme MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guère.

Mme MADRÉ.

AIR : *Je voudrais bien me marier.*

De vous il tient peu, je le crois,
Ainsi disait sa mère.

M. SUBTIL.

Je ne sais qu'en faire, ma foi.

Mme MADRÉ.

Si vous vouliez, compère,
Je saurais bian qu'en faire, moi,
Je saurais bian qu'en faire.

Tenez, monsieur le tabellion, ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude. Pardi mettons-le au labour : il y a moyen de s'accommoder, troc pour troc ; je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL

Quoi ! vous voudriez être la femme de ce bènêt là ?

MADAME MADRÉ.

Chacun a ses petites raisons, mon compère ; nous ne manquons pas d'esprit, vous et moi.

AIR : *C'est fort bien fait à vous.*

Craignez-vous l'artifice.
Fatal à maint époux ?
Prenez une novice ;
C'est fort bian fait à vous ;
Mais moi, que je choisisse,
Pour engager ma foi,
Un garçon sans malice,
C'est fort bian fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu, Nicette mérite bien que je vous accorde Alain : touchez-là.

MADAME MADRÉ.

C'est marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous dresser les articles des contrats.

MADAME MADRÉ.

Et nous ferons nos noces à l'abri de celles de ma nièce, qui épouse aujourd'hui l'Eveillé, comme vous le savez.

M. SUBTIL.

C'est bien dit. J'aperçois Nicette ; laissez-moi la pressentir un peu sur cette affaire.

MADAME MADRÉ, à part.

J'ai peur qu'il ne se repente.

SCÈNE II.

NICETTE, MADAME MADRÉ, M. SUBTIL.

MADAME MADRÉ, à Nicette.

VENEZ ÇA. Comme ça se tient ! Levez la tête ; saluez Monsieur, et répondez sur ce qu'il vous dira. (Nicette salue niaisement.)

M. SUBTIL.

AIR : *Si cela est, hé bien, tant pis !*

Approchez, mon aimable fille !
(A part.)
Ah ! que je la trouve gentille !
(A Nicette.)
Votre douceur.
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur !

M. SUBTIL.

Pour vous, Nicette, je soupire ;
C'est l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé !

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre :
Pour jamais l'amour m'a blessé.

NICETTE.

Blessé !

Mme MADRÉ.

L'entretien me fait rire !

M. SUBTIL.

De ces yeux si jolis
Tous les coups sont partis ;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Hé bien, tant pis !

MADAME MADRÉ, à M. Subtil.

Vous lui parlez hébreu. (*A Nicette.*) Nicette, monsieur le Tabellion se présente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

AIR : *L'éclat de mon bonheur.*

Je viens de vous choisir
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaisir
En m'épousant ?

NICETTE.

Oh dame !

M. SUBTIL.

Hé bien ?

Mme MADRÉ.

Achevez donc.

NICETTE.

Oh dame !

Je n'en sais rien.

MADAME MADRÉ.

Comment, est-ce ainsi qu'on doit répondre ?

NICETTE.

Eh ! mais, je ne peux pas savoir ça moi.

MADAME MADRÉ.

Il faut faire une révérence, et dire : Oui, Monsieur.

M. SUBTIL.

Ma chère Nicette, est-ce que vous avez de la répugnance pour moi ?

NICETTE, fesant la révérence.

Oui, Monsieur.

MADAME MADRÉ.

La petite impertinente !

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

MADAME MADRÉ.

Oui, d'abord ; mais à présent il faut dire : Non.

M. SUBTIL, à Nicette.

Je vous demande si vous me trouvez digne d'être votre mari ?

NICETTE.

Non, Mons.... Je dis non, ma mère.

M. SUBTIL.

Eh! laissez-la parler comme elle voudra; ses réponses me font voir qu'elle n'entend pas le langage des amans.

AIR: *Ces filles sont si sottes.*

Cela me prouve son honneur.
(A Nicette.)
Oui; vous avez, mon petit cœur,
Des trésors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

Mme MADRÉ.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire,
Monsieur,
Cela vous plaît à dire.

Mme MADRÉ.

Quels discours! quel esprit matériel!

M. SUBTIL.

AIR: *Adieu voisine.*

Je saurai bien le déboucher.
Ah! l'aimable innocente!
Rien encor n'a pu l'enticher:
Quel plaisir, quand j'y pense!
Ah! quel plaisir de défricher
Son ignorance!

Mme MADRÉ.

AIR : *Dormir est un tems perdu.*

Son esprit ne sortira
Jamais de sa cosse ;
Toujours bête elle sera
Après comme avant la noce ;
Moi je n'ignorais de rien ,
Dès son âge...

M. SUBTIL.

On sait fort bien
Que vous fûtes précoce.

Vous l'intimidez. (*A Nicette.*) Venez ça, répondez à votre fantaisie. Oui, oui, votre mère le veut bien.

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Écoutez-moi.

AIR : *Ma femme est femme d'honneur.*

Avec vous je veux m'unir ;
Je me flatte d'obtenir
Votre main, ma chère.

NICETTE.

Ma main ! pourquoi faire ?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier.

M. SUBTIL.

Oui, je vous chérirai avec tendresse; il faut de son côté qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour son mari. M'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oui, Monsieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, ma commère. Que je suis content!

AIR : *Ce qui n'est qu'enflure.*

Sur cet aveu plein d'appas,
Mon bonheur se fonde.

NICETTE.

Quoi, Monsieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde?
Aimer tout le monde?

M. SUBTIL.

Ce ne serait pas là mon compte.

MADAME MADRÉ.

C'en est trop; je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas, elle est telle que je le désire.

MADAME MADRÉ.

Laissez-la donc, pour songer au reste.

(A Nicette.)

AIR: *Pourquoi vous en prendre à moi.*

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore ?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit ?

Mme MADRÉ.

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Mais je ne sais pas où l'on en trouve.

MADAME MADRÉ, s'en va en haussant les épaules.

Hom !

M. SUBTIL, rit.

Ha, ha, ha! Sans adieu, belle Nicette.

SCÈNE III.

NICETTE, seule.

Que je suis malheureuse! Ma mère me dit tous les jours : Allez chercher de l'esprit; et quand je demande où il y en a, elle hausse les épaules et se moque de moi.

AIR : *Quel désespoir.*

Quel désespoir,
D'être sans esprit à mon âge!
Quel désespoir!
Je pleure du matin au soir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le village.
Quel désespoir,
Je pleure du matin au soir.
(Apercevant M. Narquois qui se promène en lisant.)
Je vois un habile homme,
Que pour l'esprit on renomme.

SCÈNE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE, continue en abordant M. Narquois

Monsieur, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M. NARQUOIS.

Il faut savoir...

NICETTE.

Daignez, non pas pour grosse somme,
M'en faire avoir.
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

Excusez-moi, si j'ose...

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

C'est...

M. NARQUOIS.

Elle hésite, elle rougit.

NICETTE.

C'est qu'il s'agit.
C'est que je voudrais une dose...

M. NARQUOIS.

De quoi?

NICETTE.

D'esprit.
Voulez-vous m'en faire crédit?

M. NARQUOIS.

Ah! ah!

NICETTE.

On dit com'ça, Monsieur Narquois, que vous êtes bien savant, et que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'esprit.

M. NARQUOIS.

C'est la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adresser pour en avoir.

M. NARQUOIS

AIR: *Je veux garder ma liberté.*

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah! Monsieur, quel dommage!
Je n'ai pas de grands moyens; mais
En attendant davantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez ce joyau;
Je n'en puis faire usage.

J'agis sans intérêt, mon enfant; mais de quelle espèce d'esprit voulez-vous? car il y en a de plusieurs sortes.

NICETTE.

Dam', je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet esprit, chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, et rectifié par le bon sens !

NICETTE.

Je ne connais pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

AIR : *Confiteor.*

On peut définir cet esprit,
Saillie aimable et raisonnée.
Ou comme un de nos auteurs dit,
C'est la raison assaisonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien.

NICETTE.

Comme si vous ne disiez rien.

M. NARQUOIS.

L'esprit que vous me demandez est une chose bien rare.

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons livres.

NICETTE.

C'est donc pour feuilleter des livres, que ma mère s'enferme dans le cabinet de monsieur le Bailli ?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire ?

NICETTE.

Pour le feuilleter, afin de trouver tout d'un coup de l'esprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ha, ha ! l'esprit ne se trouve pas si promptement. Le mien est le fruit d'une longue étude ; j'ai commencé par les humanités.

NICETTE.

Je suis déjà fort humaine.

M. NARQUOIS

Ensuite j'ai étudié la rhétorique, la philosophie, le droit.

NICETTE.

Et ma mère a-t-elle aussi étudié tout cela ?

M. NARQUOIS.

Non, vraiment.

NICETTE.

AIR : *Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mène.*

Oh ! bien, tenez, c'est trop de mystère,

Monsieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même esprit dont se sert ma mère;
Car c'est, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'est-à-dire, que vous me demandez l'esprit naturel.

NICETTE.

Naturel, soit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh! celui-là est un présent de la nature, que l'éducation ne saurait donner.

NICETTE.

Comment?

M. NARQUOIS.

AIR: *O reguingué, ô lon lan la!*

On peut fort bien le cultiver;
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous voulez me faire endêver.

M. NARQUOIS.

Ma fille, en cette conjoncture,
L'art ne peut rien sans la nature.

NICETTE.

Est-ce que vous n'avez pas de c't 'esprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai; mais....

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'est bien vilain.

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

En vous j'ai mis tout mon espoir.

M. MARQUOIS.

J'aurais beau le vouloir, (bis.)
Hélas! malgré tout mon savoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. (bis.)

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connais rien de plus chiche que ce vieillard-là.

SCÈNE V.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *L'agaçante. Je vous aime, Célimène.*

FINETTE avec moi s'engage,
Ma personne l'attendrit;
Je l'empaumons par mon langage;
Morgué, vivent les gens d'esprit!
La fortune me rit,
J'épousons la parle du village :
La fortune me rit :
Morgué, vivent les gens d'esprit!

NICETTE.

Ah ! vous en avez ? Donnez-m'en, monsieur l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Viens ma bergère, viens seulette, ô lon lan la landerira.*

Que voulez-vous de moi, Nicette ?
O lon lan la landerira.
Tatigué qu'alle est joliette !
O lon lan la landerirette,
Que d'agrémens elle a déjà !

NICETTE.

AIR : *Vous en venez, vous en venez.*

L'esprit serait mieux mon affaire,
J'en demande mon nécessaire.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! puisque vous en désirez,
Vous en aurez, vous en aurez,
Je prévois bian que vous en aurez ;
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain monsieur Narquois, il m'a dit com'ça que ça ne se pouvait pas.

L'ÉVEILLÉ.

Bon, bon ! v'la encore un biau olibrius ; il n'a de l'esprit qu'en latin, j'en avons en français.

AIR: *Le tout par nature.*

Oh! quant à l'égard de ça,
De reste j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et biantôt, je vous jure,
Comme à nous il vous viandra:
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas se donner?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, vraiment.

AIR: *Tout cela m'est indifférent.*

En voici la comparaison:
Lorsque l'on greffe un sauvageon,
La sève, par ce stratagème,
Se communique et fait profit...
Il en est ainsi tout de même,
On peut se bailler de l'esprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès à présent?

L'ÉVEILLÉ.

Moi? Eh! mais..... Tatigoi! alle est bien drolette!

AIR: *Oh! ricandaine, oh! ricandon.*

Et pourquoi non, mon biau tendron,
Oh! ricandaine,
Oh! ricandon.

Allez, je vous instruirons bien
Ça, commençons, belle Nicette.

SCÈNE VI.

L'ÉVEILLÉ, FINETTE, NICETTE.

FINETTE, retirant l'Éveillé.

Eh, gué, gué, gué, gué, comme il y va!
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

L'ÉVEILLÉ.

Me v'là pris comme un renard.

NICETTE.

Pardi ma cousine Finette, vous êtes bian insupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui-dà!

AIR : *L'autre jour Colin d'un air badin*

(A l'Éveillé.

Avec ce tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'appréhendez-vous?

FINETTE.

Craignez mon courroux.

L'ÉVEILLÉ.

Queu transport jaloux!
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche;
Laissez-là Nicette,
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Éveillé me triche.
Tout près d'être mon mari,
Fi!

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Oulourirette lironfa.*

Écoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce brusque dépit,
(Il rit.)

FINETTE.

Je crois encor qu'il en rit.

L'ÉVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette
Charche partout de l'esprit...
Queu mal fait-on quand on l'instruit?

NICETTE.

AIR : *Tarare pompon*

M'empêcher d'en avoir, vous n'êtes guère bonne :
Mais il m'en donnera
Pour cette bague là.

FINETTE.

Doucement ma mignone,
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Oh ! l'Éveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh! mais, vous en avez tant !

FINETTE.

On n'en saurait trop avoir.

NICETTE.

Laissez-la dire, monsieur l'Éveillé; donnez-m'en toujours.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *C'est la chose impossible.*

Oh ! Finette ne le veut pas.

NICETTE

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas ?
Ayons recours à ma cousine :
Je compte sur vous pour cela ;
Donnez-m'en donc.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'alle est risible !
C'est la la la la la la la,
C'est la chose impossible.

FINETTE.

Allez, l'Éveillé se moque de vous; ça ne se donne point, ça vient tout seul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc?

FINETTE.

Dame, ça vient... ça vient quand ça vient. Queu question elle fait là!

NICETTE.

AIR : *Ah! ah! ah! venez-y toutes les belles jeunes filles moudre.*

Ne puis-je savoir comme
Cet esprit me viendra?

L'ÉVEILLÉ.

Ce sera
Lorsqu'auprès d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous sentirez naître
Un désir pressant de connaître
Ce qui cause ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'est que vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit.

NICETTE.

Qu'est-ce que c'est donc.

L'ÉVEILLÉ.

L'esprit, c'est... c'est une belle chose !

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

Ça sart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est...

FINETTE.

Oh ! c'est, c'est... Qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'est.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, ça doit faire un bel attelage !

AIR : *Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire.*

Qu'il vous en donne, Alain en est le maître.

NICETTE.

Alain, Alain, cela pourrait-il être ?
On dit hélas !
Qu'il n'en a pas.

L'ÉVEILLÉ ET FINETTE, en s'en allant.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !

SCÈNE VII.

NICETTE, seule.

AIR : *Il faut que je file, file.*

Tout le monde m'abandonne,
Ça me fait sécher sur pié :
Ne trouverai-je personne
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié ?

AIR : *Au bout, au bout, au bout du monde.*

Ne perdons pas encor courage,
Informons-nous dans le village,
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde;
S'il le faut j'irai
Au bout, au bout, au bout du monde.

AIR : *Rossignolet du vert bocage.*

Je mettrai fin par cette emplette,
A mon chagrin.

SCÈNE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

(Suite de l'air précédent.)

Vous voilà donc! Bonjour Nicette.

NICETTE.

Bonjour, Alain.

ALAIN, rit niaisement.

Hé, hé, hé, hé.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire.

ALAIN.

Hé, hé, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Est-ce que j'ai la mine risible?

AIR : *Philis en cherchant son amant.*

Tout chacun se moque de moi.

ALAIN.

Ce n'est pas pour ça, jarniguoi,
Dame, tenez, je ne sais pourquoi,
Je ris d'aise, à ce que je crois,
Quand je vous vois.

Est-ce qu'ous n'êtes pas itou bian aise de me voir, vous?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triste.

NICETTE.

C'est que je suis fâchée.

AIR : *Tu n'as pas ce qu'il me faudrait.*

Hé bien? qu'est-ce qui vous chagreine?

NICETTE.

Ah! je n'ai point d'esprit, Alain.

ALAIN.

Quoi! c'est ça qui vous met en peine?
Non plus que vous, je n'en ai brin;
Je n'en eus jamais, et j'ignore
A quoi l'esprit me sarvirait :
Je puis sans ça bian vivre encore.

NICETTE.

Oh! moi, je sens bien qu'il m'en faudrait.

AIR : *Ton himeur est Cathereine.*

C'est, dit-on, chose fort belle,
Aux filles ça sart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croît-elle?

NICETTE.

Ça se trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-dessus je veux m'instruire.

NICETTE.

Un pareil désir me tient.
Tout ce que je puis vous dire!
C'est que ça vient, quand ça vient.

Sans ma cousine, l'Éveillé m'aurait peut-être donné de l'esprit.

ALAIN.

Je sis fâché de n'en point avoir, je vous en ferais présent.

NICETTE.

Je ne sais; j'aimerais mieux vous avoir c't obligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderais qu'à vous faire plaisir.

NICETTE.

Je voudrais bien vous faire plaisir aussi.

ALAIN.

Je ne sais comme ça se fait, vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous me plaisez mieux que Robin, mon mouton.

ALAIN.

Tatigois! sans savoir ce que c'est que l'esprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR : *Dans notre village, chacun vit content.*

Cherchons-en ensemble ;
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raison, ce me semble,
J'en trouverons mieux,
Quand nous serons deux.

NICETTE.

Si j'en trouve par hasard, en mon particulier, je vous en ferai part aussitôt.

ALAIN.

AIR : *Une vielle d'argent, lirette.*

Tout à la bonne franquette,
Se partagera.
La part sera bientôt faite,
Dès qu'il m'en viendra.
Tout sera pour vous, Nicette,
Tout pour vous sera.

Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'est bian honnête, mais il faut que ça soit en commun. Allons en chercher au plus tôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller ?

NICETTE.

Je n'en sais rien.

ALAIN.

Attendez...

AIR : *Un jour le bon père Abraham prêchait avec instance.*

On trouve de tout à Paris.
On en vend là sans doute;
Ne vous embarrassez du prix,
J'en aurons, quoi qu'il coûte.
Ensemble, allons-y de ce pas.
Eh! que sait-on? Peut-être, hélas!
J'en trouverons en route.

NICETTE.

Partons, c'est bien dit.

SCÈNE IX.

MADAME MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

MADAME MADRÉ.

AIR : *Je n'lui, je n'lui donne pas, mais je lui laisse prendre.*

ALAIN, où voulez-vous aller,
Avec cette innocente?
Demeurez, je dois vous parler.
(A Nicette.)
Et vous, impertinente,

Pourquoi lui donnez-vous le bras ?
D'un petit air si tendre.

NICETTE.

Je n'lui, je n'lui donne pas ;
Mais je lui laisse prendre.

MADAME MADRÉ.

AIR : *N'oubliez pas votre houlette, Lisette.*

Ne les laissons point seuls ensemble,
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaisir.
Pouvez-vous de la sorte agir,
Sans rougir, petite pécore ?

NICETTE.

Excusez-moi, maman, j'ignore
Encore,
Lorsque l'on doit rougir.

Mme MADRÉ.

Allez, petite fille, mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mère.

MADAME MADRÉ.

Allez, vous dis-je, et que je ne sache pas que vous parliez davantage avec Alain ; entendez-vous ? Que je ne sache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mère.

(Elle sort en regardant Alain à plusieurs reprises ; Alain la regarde aller.)

SCÈNE X.

MADAME MADRÉ, ALAIN.

MADAME MADRÉ.

A quoi vous amusez-vous, Alain, avec une [illegible]euse? Vous ne dites mot. Un garçon d'esprit répondrait queuque chose.

ALAIN, d'un ton chagrin.

Oh! je n'ai pas d'esprit, moi.

MADAME MADRÉ.

Hé bien, je vous en ferai avoir.

ALAIN, d'un air joyeux.

Tout de bon!

MADAME MADRÉ.

Oui.

ALAIN.

Oh, oh, tamieux. Que je vous serai bien obligé!

AIR: *Je ne sais pas écrire.*

Jamais mon père ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'esprit.

MADAME MADRÉ.

J'en ferai mon affaire.

Je vous instruirai dès ce jour,
L'esprit vient en fesant l'amour.

ALAIN.

Je ne sais pas le faire.

MADAME MADRÉ.

C'est encore ce que je veux vous montrer. L'esprit ne se façonne que par le commerce du biau sesque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

MADAME MADRÉ.

Faut, premièrement, que vous choisissiez une amoureuse.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que ça, une amoureuse?

MADAME MADRÉ.

AIR: *On n'aime point dans nos forêts.*

Une belle qu'on aime bien;
Supposons que ce soit moi-même.

ALAIN, d'un air riant.

Oh! tenez ne supposons rien;
C'est déjà fait.

MADAME MADRÉ, à par'.

C'est moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choisir à l'instant.

MADAME MADRÉ, à part.

Ah! qu'il me rend le cœur content!

C'est cet aveu que je demandais.

ALAIN.

Hé bien, c't' amoureuse, comme vous dites.

MADAME MADRÉ.

(AIR : *Que je regrette mon amant.*

Il faut l'aborder joliment
Et d'une manière galante,
On lui fait un doux compliment:

ALAIN.

Fort bien.

MADAME MADRÉ.

Après on lui présente
D'un air coquet,
Un bouquet,
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A son corset.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.

Mais qu'est-ce que c'est que faire un compliment?

MADAME MADRÉ.

Par exemple, c'est recomparer sa belle aux

fleurs, au biau jour, enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon, revenons à c't'amoureuse.

MADAME MADRÉ.

AIR: *Quand la bergère vient des champs tout dandinant.*

Ensuite on lui baise la main,
D'un air badin,
Mon cher Alain;
Quelquefois plus malin,
Zeste, on l'embrasse,
Avec audace.

ALAIN.

Le tour est fin.

Et l'esprit.

MADAME MADRÉ.

L'esprit alors commence à venir. (*En lui donnant son bouquet.*) Éprouvons si vous avez bien retenu tout ce que je vous ai dit? V'la mon bouquet.

ALAIN, prend le bouquet et le met à son côté.

Donnez.

MADAME MADRÉ.

AIR: *Est-ce que ça se demande?*

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

MADAME MADRÉ.

Oui, mais voyez s'il en fait rien.

ALAIN.

Baillez-vous patience.

MADAME MADRÉ.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh, ce n'est pas la peine,
Alain tantôt,
Sera moins sot,
De ça soyez certaine.

MADAME MADRÉ, à part.

On lui a dit apparemment que je dois l'épouser. (*A Alain.*) Vous savez donc...

ALAIN.

Hé, oui, oui, je savons... suffit.

MADAME MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette ; je vous choisis pour mon meneux, et je vais acheter des rubans pour vous, comme ça se pratique.

ALAIN.

Bon, bon. (*A part.*) Je donnerai tout ça à Nicette.

MADAME MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, bas à Nicette qui paraît.

Oh! oh! Attendez-moi là, mon amoureuse.

SCÈNE XI.

NICETTE, avec des fleurs dans ses cheveux et un fichu mis à l'envers.

Ma mère emmène Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle? Depuis c'te défense-là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choses dans la tête. D'où vient donc que je soupire? Rêvons un peu sur tout ça.

SCÈNE XII.

NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Queu délice, Finette! Dans eune heure, je serons mari et femme.

AIR: *Diversité flatte le goût.*

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, si ma bouche

Vole un baiser sur ton menton,
Ou sur ton petit bec mignon.
(Il veut embrasser Finette, elle le repousse.)

FINETTE.

Tout doux.

L'ÉVEILLÉ.

Quelle mouche
Te pique donc ?
Tu fais la mitouche
Hors de saison;
Mais je touche,
Biauté farouche,
Au moment d'en avoir raison.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience.

L'ÉVEILLÉ continue.

Tatigué qu'alle a l'œil fripon!
Alle animerait une souche;
Auprès d'elle, jarni-coton,
J'ai de l'esprit comme un démon.

NICETTE, sortant de sa rêverie.

On parle d'esprit. Écoutons.

FINETTE.

Pour moi j'en ons eu dès que je t'ai vu, et bien fin à présent qui m'attrapperait.

L'ÉVEILLÉ.

Te souviant-il de la première fois que je te rencontris ?

FINETTE.

Oh! que oui.

NICETTE.

Je vais savoir comment l'esprit leur est venu.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Et la belle trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage
Je t'avisis, par hasard,
A l'abri d'un épais feuillage,
Tu dormais tranquillement.

FINETTE.

Oh vraiment, j'en fesais semblant.

NICETTE.

Fort bien.

L'ÉVEILLÉ.

Que ton air était charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baise ta main blanchette;
Tu t'éveilles en te fâchant.

FINETTE.

Oh vraiment, j'en fesais semblant.

Mais pendant que tu rappelles le passé, tu ne songes pas au présent.

L'ÉVEILLÉ.

Tas morgué raison. Apprête-toi, j'allons venir te chercher pour nous marier.

NICETTE.

V'la-t'il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage.

SCÈNE XIII.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

AIR : *Toujours va qui danse.*

Les soins, les soucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage ;
On a des enfans sur les bras,
Il faut faire un ménage ;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompense,
Ta, la, la, la, la, la, la, la,
Et toujours va qui danse.

NICETTE, appelle Finette comme elle est près d'entrer dans la maison.

Ma cousine ! ma cousine ! (*A part.*) Il faut que je l'éloigne de cheux nous, Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

NICETTE.

(*A part vivement.*) Elle en instruirait ma mère. (*Haut niaisement.*) Monsieur le tabellion m'a dit de vous dire comme ça qu'oùs alliez cheux lui tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

FINETTE.

Est-ce qu'il y aurait queuque anicroche à mon mariage. Voyons ça.

SCÈNE XIV.

NICETTE.

J'APERÇOIS Alain, je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par essayer les semblans de ma cousine.

(Elle se met sur le gazon et fait semblant de dormir.)

SCÈNE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

AIR : *Je sommeille.*

HOLA, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous ? La voilà.
Qui sommeille.
Avec ces rubans ornons-la ;

Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.
Mordi, le tour serait malin;
Mais je crains trop....

NICETTE.

Alain, Alain,
Je sommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter;
Ça, ça, ça, que pour nous écouter
On se réveille.
Elle dort: approchons. Tout doux...
Je n'oserais, retirons-nous.

NICETTE.

Je sommeille.

ALAIN.

Nicette c'est assez dormi;
C'est la voix d'Alain votre ami
Qui vous réveille.

NICETTE se lève, et présente la main à Alain.

Allons baisez-moi la main, afin que je fasse semblant, de me fâcher. Je sais comme viant l'esprit.

ALAIN.

Oh! je le sais bien itou. Allez, l'esprit vient de l'amour.

NICETTE.

De l'amour!

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça : quand on a choisi une amoureuse, c'est-à-dire, queuqu'un qu'on aime bien, on li fait un compliment ; et pis encore, on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'est drôle.

ALAIN.

AIR : *La fille de village*, ou *Attendez-moi sous l'orme*.

On prend la main encore.

NICETTE.

Ensuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baise encore.

NICETTE.

L'esprit ainsi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embrasse.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh ! l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'esprit vient à son point.

J'allons en faire l'expérience. Allons. Prenez que vous v'la. Vous allez voir, vous allez voir.

(Il va au fond du théâtre et revient, le bouquet à la main, et le chapeau sous le bras en disant :

D'une manière galante. (*Il fait la révérence, et dit :*) Le compliment à c't'heure. Mademoiselle Nicette, vous êtes belle.... belle.... comme.... comme vous-même. Je ne sais, mordi, rien de plus biau à quoi vous recomparer. (*D'un ton plus familier.*) L'esprit viant-il ?

NICETTE.

Non. Mais j'ai bonne espérance, ça me rend joyeuse.

ALAIN.

AIR : *De l'amour je suivis les lois.*

Recevez-donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corset.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN, après avoir attaché le bouquet.

L'affaire est faite ;
Prenons et baisons cette main.

(Il baise la main de Nicette.)

NICETTE, émue.

Alain... Alain... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope aussi son train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel sujet nous agite?

AIR : *Dieux! quel moment!*

C'est de l'esprit, assurément,
Qui nous vient brusquement.

ALAIN.

Je pensons tout de même.
Eprouvons encore ça.
(Il lui baise la main).
Je sens en ce moment....
Ah! quel moment!

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'est de l'esprit assurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en charcher. Mais ce n'est pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien, car il me semble que

l'esprit ne commence qu'à me venir, et c'est si peu...

ALAIN.

Oh! il y a encore l'embrassement.

NICETTE.

Ah ciel! j'entends tousser monsieur le tabellion. Le v'là. Cachez-vous derrière moi.

SCÈNE XVI.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Belle Nicette, je viens pour dresser les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paraissez émue.

NICETTE, en serrant la main d'Alain qui est caché derrière elle.

C'est que je suis à côté de ce qui me fait plaisir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaisir! L'aimable enfant! Que cette ingénuité a de charmes!

NICETTE, d'un ton niais affecté.

Rendez-moi un service, Monsieur Subtil: la noce de ma cousine se fait chez nous; je n'ai pas achevé d'y ranger; si ma mère ve-

nait elle grognerait. Allez au-devant d'elle pour l'amuser, elle est allée par là-bas.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Empêchez-la que d'ici,
Elle ne s'approche;
L'Éveillé, Finette aussi,
Je crains leur reproche:
Ces causeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Rassurez-vous, belle Nicette, je vais faire le guet. (*En s'en allant.*) Qu'il est doux de garder ce qu'on aime.

SCÈNE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE achève l'air ci-dessus, vivement.

VA-T-EN voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que son mariage avec vous?

NICETTE.

Il dit qu'il sera mon mari, je ne sais pas ce

que ça signifie ; mais il faut que le mariage soit bian joli, puisque l'Éveillé et ma cousine sont si aises de se marier.

ALAIN.

AIR : *Vite à Catin un verre.*

Oh, ne vous en déplaise,
Je serais, tatiguoi,
Fâché que vous soyez bian aise
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE, avec sentiment.

Je sens bien aussi que je ne pourrais être bien aise sans vous. Puisque c'est ainsi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon, comme ça,

NICETTE.

Comment ferons nous ? Faut prendre conseil de l'esprit.

ALAIN.

AIR : *Pour voir un peu comme ça f'ra.*

C'est raisonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embrassement ;
De ma leçon c'est une suite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

L'ÉVEILLÉ, qu'on ne voit point, chante.

AIR : *Quel plaisir d'être avec vous.*

Quel plaisir
Viant me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN, avec dépit.

Peste soit de l'importun!

NICETTE.

C'est l'Éveillé, cachez-vous dans not' maison, je vais bien vite le renvoyer.

SCÈNE XVIII.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Reprise de l'air précédent.

Qu'il m'est doux de t'obtenir!
Ma brunette,
Joliette!
Quel plaisir
Viant me saisir!
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon désir,
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette, vot' couseine est-elle prête? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh! vraiment, elle est fâchée que vous l'ayez fait trop attendre. Elle est sortie.

L'ÉVEILLÉ.

Queu conte! Et où est-elle allée?

NICETTE.

O dam'.... écoutez. (*Elle parle bas à l'Éveillé.*)

SCÈNE XIX.

MADAME MADRÉ, L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

MADAME, MADRÉ, à M. Subtil, qu'elle fait entrer dans la maison, pendant que Nicette parle à l'Éveillé.

Entrez toujours, Monsieur Subtil, je vais vous envoyer Alain et Nicette.

NICETTE, à l'Éveillé.

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non. Grandmerci.

(En s'en allant.)

Fin de l'air ci-dessus.

Quel plaisir
Viant me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

SCÈNE XX.

NICETTE, apercevant sa mère.

Ah ! v'là bien autre chose !

SCÈNE XX.

MADAME MADRÉ, NICETTE.

MADAME MADRÉ.

Que faites-vous ici petite fille ? Ah ! ah ! v'là un fichu plaisamment mis.

NICETTE.

Dame, je suis si simple.

MADAME MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux ? V'la qu'est nouveau : je ne prétends pas qu'vous vous ajustiais comme ça ; quand vous serez mariée, à la bonne heure, on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR : *Baise-moi donc, me disait Blaise.*

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Hé bien, hé bien, mariez-moi, ma mère ;
Que ce soit plus tôt que plus tard ;
Car, tenez, j'ai tant de bêtise,
Que je pourrais bien, par mégard,
Faire encore quelque sottise.

MADAME MADRÉ.

Vot' mariage va se terminer tout-à-l'heure. Vot' mari futur est cheux nous.

NICETTE, vivement.

Est-ce que vous le savez?

MADAME MADRÉ.

Eh, vraiment oui.

NICETTE.

Vous l'avez donc vu entrer.

MADAME MADRÉ.

Eh oui, vous dis-je. Qu'elle est bête!

NICETTE.

Et vous permettez que je me marie avec lui? Non avec d'autres?

MADAME MADRÉ.

Oui, oui, esprit bouché, je le permets, je le veux, je l'ordonne, et vous serez ensemble dès demain.

NICETTE.

Que je suis contente!

MADAME MADRÉ.

Quel empressement! Où court-elle!

NICETTE.

Alain! Alain!

MADAME MADRÉ voyant sortir Alain avec M. Subtil.

Que vois-je !

SCÈNE XXI.

M. SUBTIL, ALAIN, MADAME MADRÉ, NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

Ne puis-je savoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez madame Madré ?

FINETTE, à M. Subtil.

Ah ! vous v'là monsieur le tabellion. J'ai couru tout le village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela ?

FINETTE.

C'est Nicette.

L'ÉVEILLÉ, à Finette.

Pardi, mademoiselle Finette, est-ce que nous juons au barres ? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi ?

FINETTE.

Qui vous a dit cela ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est Nicette.

MADAME MADRÉ.

Alain, qu'est-ce qui vous a fait entrer cheux nous ?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'est Nicette.

MADAME MADRÉ.

C'est Nicette, c'est Nicette. Expliquez-nous ça, morveuse.

NICETTE.

Dam', ma mère, vous savez bien que vous m'avez dit com'ça : Petite fille, que je ne sache pas qu'ous parliez avec Alain.

MADAME MADRÉ.

Hé bien, est-ce ainsi que vous m'obéissez ?

NICETTE.

Vraiment oui. Afin que vous ne le sachiez pas, ni personne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Éveillé de l'autre ; M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, et j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, en v'là d'une bonne !

M. SUBTIL.

Quelle innocente !

FINETTE rit.

Ah, ah, ah.

MADAME MADRÉ.

Il est bien question de rire.

NICETTE, vivement.

AIR : *Loin que le travail m'épouvante.*

A présent je ne dois plus feindre,
De vous je n'ai plus rien à craindre.
Alain m'épousera demain,
Au plaisir mon ame se livre ;
Si je n'avais mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrais vivre.

L'ÉVEILLÉ.

Comme elle en dégoise !

FINETTE.

Qu'est-ce qui dirait ça !

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Queu galimatias me faites-vous ? Vous me paraissez bien alerte.

NICETTE.

C'est qu'Alain m'a donné de l'esprit ; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh vraiment, je lui ai donné bien autre chose. Voyez, voyez, je lui ai donné encore

votre bouquet et vos rubans; c'est mon amoureuse, j'ai bien retenu tout ce qu'ous avez dit.

AIR : *Chacun à son tour, liron, lirette.*

Bon effet ça viant de produire,
Grandmerci, madame Madré;
Vous avez bien voulu m'instruire,
Morgué je vous en sais bon gré.
J'instruisons votre fille Nicette,
Je l'y montre à faire l'amour,
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, madame Madré?

MADAME MADRÉ.

Vous-même, Monsieur Subtil?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchais une Agnès, et que je n'en trouve plus. Ils sont plus fins que nous, puisqu'ils nous ont attrapés; ainsi mon avis est qu'on les marie ensemble, pour arrêter les progrès de l'esprit.

MADAME MADRÉ.

AIR : *Ne vous laissez jamais charmer.*

Vous penseriez à les unir?
Connaissent-ils le mariage?

ALAIN.

L'esprit commence à nous unir ;
J'en trouverons bientôt l'usage.

MADAME MADRÉ.

Je ne m'attendais pas à ce qui nous arrive.

M. SUBTIL.

Ni moi. Puisqu'il m'est impossible de trouver ce que je désirais, je vous épouserai, si bon vous semble, madame Madré.

MADAME MADRÉ.

Je voulais épouser un nigaud ; mais... c'est la même chose, je vous prends : laissons-les ensemble

FINETTE, à Nicette.

Je vous félicite, cousine.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

De vous voir de l'esprit je suis fort satisfaite,
Alain, le sot Alain, a dégourdi Nicette.

L'ÉVEILLÉ.

Morgué, c'est à bon droit, que le proverbe dit :
Vivent, vivent les sots, pour donner de l'esprit !

V'là les violons qui viennent nous rejoindre. Parguene, en l'honneur de ça, dansons un petit branle, en attendant que tout not' monde soit rassemblé.

VAUDEVILLE.

MICETTE.

Partout l'esprit est à la mode,
J'en cherchais et j'en ai trouvé,
S'il est sans art et sans méthode,
C'est qu'il n'est pas fort éprouvé;
Mais s'il était aisé, commode,
Il serait bientôt approuvé.

ALAIN.

Sans l'esprit la beauté nous tente,
L'esprit sans la beauté séduit;
L'ame la plus indifférente
Cède à l'objet qui les unit:
Mais j'aime mieux mon ignorante
Qu'une femme d'un grand esprit.

FISETTE.

Chaque esprit a bien son usage:
L'esprit fin est un séducteur,
L'esprit savant a pour partage
Souvent moins de bien que d'honneur,
L'esprit brillant fait grand t page,
Mais l'esprit droit va jusqu'au cœur.

L'ÉVEILLÉ.

D'esprit je n'ai pas fait emplète;
Le mien n'est point entortillé,
Je profite du tête-à-tête.
Quand je devrais être étrillé;

Car, pour croquer une fillette,
Il faut un amant éveillé.

M. SUBTIL.

En amour que sert la science,
L'esprit, l'adresse, le babil?
On est dupe de l'ignorance,
Malgré l'esprit le plus subtil;
Hélas! j'en fais l'expérience
Avec un tendron bien gentil!

MADAME MADRÉ.

L'esprit se perd bien avant l'âge;
Le mien est usé, pour le coup.
Je croyais faire un mariage
Dont je me promettais beaucoup;
Mais je n'ai qu'un vieux en partage,
N'est-ce pas là manquer son coup?

AU PARTERRE.

Parterre, toujours redoutable,
Souverain juge de l'esprit,
Que nous vous trouverions aimable
Si vous nous mettiez en crédit!
Daignez nous être favorable:
Applaudissez.... cela suffit.

FIN DE LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
AVERTISSEMENT sur Poinsinet.	2
LE SORCIER, comédie en deux actes, de Poinsinet.	5
NOTICE sur d'Hèle.	85
L'AMANT JALOUX, comédie en trois actes, par d'Hèle.	91
LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS, comédie en trois actes, du même.	169
LA CHERCHEUSE D'ESPRIT, comédie en un acte, par Favart.	237

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

301987

842.08
R425a
v.56

Suite du Répertoire du Théâtre

NAME	DATE	NAME	

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 355